


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis





ŒUVRES
DE MONSIEUR DE V***.

ESSAIS
SUR
LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS;

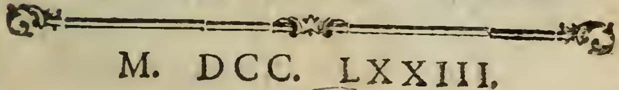
Et ſur les principaux faits de l'Hiſtoire, depuis Charlemagne juſqu'à Louis XIII.

NOUVELLE ÉDITION,
Conforme à l'Édition in-4° *de Genève.*

TOME SIXIÈME.



A NEUCHATEL.



M. DCC. LXXIII.



ESSAIS
SUR
LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS.

CHAPITRE CXLV.

De Colombo, *& de l'Amérique.*

'EST à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau; ſi pourtant c'eſt une obligation que cette conquête de l'Amérique, ſi funeſte pour ſes habitans, & quelquefois pour les conquérans mêmes.

Ch. CXLV.

C'EST ici le plus grand évènement, ſans doute, de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand juſqu'ici, ſemble diſparaître devant cette eſpèce de création nouvelle. Nous prononçons encore, avec une admiration reſpectueuſe, les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* & d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigés dans l'antiquité à un Grec qui eût découvert l'Amérique ! *Chriſtophe Colombo* & *Barthelemi* ſon frère ne furent pas traités ainſi.

COLOMBO, frappé des entrepriſes des Portugais, conçut qu'on pouvait faire quelque choſe de plus grand; &, par la ſeule inſpection d'une carte de notre univers, jugea qu'il devait y en avoir un autre, & qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'occident. Son courage fut égal à la force de ſon eſprit, & d'autant plus grand, qu'il eut à combattre les préjugés de tous ſes contemporains, & à ſoutenir les refus de tous les princes. Gènes ſa patrie, qui le traita de viſionnaire, perdit la ſeule occaſion de s'aggrandir qui pouvait s'offrir pour elle. *Henri VII*, roi

d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en hazarder dans une ſi noble entrepriſe, n'écouta pas le frère de *Colombo* : lui-même fut refuſé en Portugal par *Jean II*, dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adreſſer à la France, où la marine était toujours négligée, & les affaires autant que jamais en confuſion, ſous la minorité de *Charles VIII.* L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Veniſe eût pu s'en charger; mais, ſoit que l'averſion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à *Colombo* de s'adreſſer à la rivale de ſa patrie, ſoit que Veniſe ne conçût de grandeur que dans ſon commerce d'Alexandrie & du levant, *Colombo* n'eſpéra qu'en la cour d'Eſpagne.

FERDINAND, roi d'Aragon, & *Iſabelle*, reine de Caſtille, réuniſſaient par leur mariage toute l'Eſpagne, ſi vous en exceptez le royaume de Grenade, que les Mahométans conſervaient encore, mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Iſabelle* & de *Ferdinand* prépara la gran-

CH. CXLV.

Colombo obtient de la cour d'Isabelle la permission de découvrir l'Amérique.

deur de l'Espagne : *Colombo* la commença ; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations, que la cour d'*Isabelle* consentit au bien que le citoyen de Gênes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne était pauvre. Il fallut que le prieur *Pérez*, & deux négocians nommés *Pinzono*, avançassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'armement. *Colombo* eut de la cour une patente, & partit enfin du port de Palos en Andalousie avec trois petits vaisseaux, & un vain titre d'amiral.

23 Août 1492.

DES isles Canaries où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première isle de l'Amérique ; & pendant ce court trajet il eut à soutenir plus de murmures de son équipage, qu'il n'avait essuyé de refus des princes de l'Europe. Cette isle, située environ à mille lieues des Canaries, fut nommée *San-Salvador*. Aussi-tôt après il découvrit les autres isles Lucayes, & Cuba, & Hispaniola, nommée aujourd'hui *Saint-Domingue*. *Ferdinand* & *Isabelle* furent dans une singulière surprise de le voir revenir

15 Mars 1493.

au bout de ſept mois avec des Américains d'Hiſpaniola, des raretés du pays, & ſur-tout de l'or qu'il leur préſenta. Le roi & la reine le firent aſſeoir & couvrir comme un Grand d'Eſpagne, le nommèrent grand-amiral & viceroi du nouveau monde. Il était regardé par-tout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéreſſerait dans ſes entrepriſes, à qui s'embarquerait ſous ſes ordres. Il repart avec une flotte de dix-ſept vaiſſeaux. Il trouve encore de nouvelles iſles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à ſon premier voyage; mais l'admiration ſe tourna en envie au ſecond. 1493.

Colomb mis aux fers pour prix d'avoir enrichi l'Eſpagne.

Il était amiral, viceroi, & pouvait ajoûter à ces titres celui de bienfaiteur de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*. Cependant des juges envoyés ſur ſes vaiſſeaux mêmes pour veiller ſur ſa conduite, le ramenèrent en Eſpagne. Le peuple qui entendit que *Colomb* arrivait, courut au-devant de lui, comme du Génie tutélaire de l'Eſpagne. On tira *Colomb* du vaiſſeau; il parut, mais avec les fers aux pieds & aux mains.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de *Fonſeca*, évêque de Burgos,

Ch. CXLV.

intendant des armemens. L'ingratitude était aussi grande que les services. *Isabelle* en fut honteuse : elle répara cet affront autant qu'elle le put ; mais on retint *Colomb* quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, soit qu'on voulût seulement avoir le tems de s'informer de sa conduite. Enfin on le renvoya encore dans son nouveau monde.

1498. Ce fut à ce troisième voyage qu'il apperçut le continent à dix dégrés de l'équateur, & qu'il vit la côte où l'on a bâti Carthagène.

Prétention d'un *Béhem* qui croit avoir découvert le nouveau monde.

LORSQUE *Colomb* avait promis un nouvel hémisphère, on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister ; &, quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis long-tems. Je ne parle pas ici d'un *Martin Béhem* de Nuremberg, qui, dit-on, alla de Nuremberg au détroit de Magellan en 1460, avec une patente d'une duchesse de Bourgogne, qui, ne régnant pas alors, ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce *Martin Béhem*, & des contradictions qui décréditent cette fable. Mais enfin ce *Martin Béhem* n'avait pas peuplé

l'Amérique. On en faisait honneur aux Carthaginois, & on citait un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes, & des mots hébreux, & n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont su que les enfans de *Noé*, s'étant établis en Sibérie, passèrent de-là en Canada sur la glace, & qu'ensuite leurs enfans nés au Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois & les Japonois, selon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, & y firent passer des lions pour leur divertissement, quoique ni le Japon, ni la Chine n'aient de lions. C'est ainsi que souvent les savans ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique? Ne pourrait-on pas répondre, que c'est celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe?

LA réponse de *Colomb* à ses envieux, est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout; &, aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf, & le fit tenir. Cela était bien aisé, dirent les assistans.

CH. CXLV.

Que ne vous en aviſiez-vous donc, répondit *Colomb?* Ce conte eſt rapporté du *Brunelleſchi*, grand artiſte, qui réforma l'architecture à Florence, long-tems avant que *Colomb* exiſtât. La plupart des bons-mots ſont des redites.

Réfutation des partiſans d'*Améric Veſpuce.*

La cendre de *Colomb* ne s'intéreſſe pas à la gloire qu'il eut pendant ſa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création. Mais les hommes aiment à rendre juſtice aux morts, ſoit qu'ils ſe flattent de l'eſpérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, ſoit qu'ils aiment naturellement la vérité. *Americo Veſpucci*, que nous nommons *Améric Veſpuce*, négociant Florentin, jouit de la gloire de donner ſon nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne poſſédait pas un pouce de terre : il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il ſerait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en ſerait pas à lui ; elle appartient inconteſtablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans ſa diſpute avec *Leibnitz*, n'eſt due qu'à l'inventeur : ceux qui viennent après ne ſont que des diſciples. *Colomb* avait déja fait trois voya-

ges en qualité d'amiral & de viceroi, cinq ans avant qu'*Améric Vespuce* en eût fait un en qualité de géographe, sous le commandement de l'amiral *Ojéda :* mais, ayant écrit à ses amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau monde, on le crut sur sa parole; & les citoyens de Florence ordonnèrent que tous les ans aux fêtes de la Toussaint, on fît pendant trois jours devant sa maison une illumination solemnelle. Cet homme ne méritait certainement aucuns honneurs, pour s'être trouvé en 1498 dans une escadre qui rangea les côtes du Brésil, lorsque *Colomb*, cinq ans auparavant, avait montré le chemin au reste du monde.

Il a paru depuis peu à Florence une vie de cet *Améric Vespuce*, dans laquelle il ne paraît pas qu'on ait respecté la vérité, ni qu'on ait raisonné conséquemment. On s'y plaint de plusieurs auteurs Français, qui ont rendu justice à *Colomb*. Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre, mais aux Espagnols, qui les premiers ont rendu cette justice. L'auteur de la vie de *Vespuce*, dit qu'il veut *confondre la vanité de la nation Française, qui a tou-*

jours combattu avec impunité la gloire & la fortune de l'Italie. Quelle vanité y a-t-il à dire que ce fut un Génois qui découvrit l'Amérique ? Quelle injure fait-on à la gloire de l'Italie, en avouant que c'eſt un Italien né à Gènes, à qui l'on doit le nouveau monde ? Je remarque exprès ce défaut d'équité, de politeſſe & de bon-ſens, dont il n'y a que trop d'exemples ; & je dois dire que les bons écrivains Français ſont en général ceux qui ſont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raiſons qui les font lire dans toute l'Europe, c'eſt qu'ils rendent juſtice à toutes les nations.

Quels étaient les Américains.

Les habitans des iſles, & de ce continent, étaient une eſpèce d'hommes nouvelle ; aucun n'avait de barbe. Ils furent auſſi étonnés du viſage des Eſpagnols, que des vaiſſeaux & de l'artillerie ; ils regardèrent d'abord ces nouveaux hôtes comme des monſtres, ou des dieux qui venaient du ciel ou de l'océan. Nous apprenions alors, par des voyages des Portugais, le peu qu'eſt notre Europe, & quelle variété règne ſur la terre. On avait vu qu'il y avait dans l'Indouſtan des races d'hommes jaunes. Les noirs, diſtingués encore en

plusieurs espèces, se trouvaient en Afrique & en Asie, assez loin de l'équateur; & quand on eut depuis percé en Amérique, jusques sous la ligne, on vit que la race y est assez blanche. Les naturels du Brésil, sont de couleur de bronze. Les Chinois paraissaient encore une espèce entièrement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux & de leurs oreilles, par leur couleur, & peut-être encore même par leur génie. Mais ce qui est plus à remarquer, c'est que, dans quelques régions que ces races soient transplantées, elles ne changent point, quand elles ne se mêlent pas aux naturels du pays. La membrane muqueuse des Négres, reconnue noire, & qui est la cause de leur couleur, est une preuve manifeste qu'il y a dans chaque espèce d'hommes, comme dans les plantes, un principe qui les différencie.

Peuples de l'Amérique méridionale d'une nature inférieure à la nôtre.

LA nature a subordonné à ce principe ces différens dégrés de génie, & ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer. C'est par-là que les Nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les côtes d'Afrique, comme des bêtes; & les multitudes de ces noirs transplantés dans

Ch. CXLV.

nos colonies d'Amérique, ſervent un très-petit nombre d'Européans. L'expérience a encore appris quelle ſupériorité ces Européans ont ſur les Américains, qui, aiſément vaincus par-tout, n'ont jamais oſé tenter une révolution, quoiqu'ils fuſſent plus de mille contre un.

Animaux, végétaux nouveaux.

Cette partie de l'Amérique était encore remarquable, par des animaux & des végétaux, que les trois autres parties du monde n'ont pas, & par le beſoin de ce que nous avons. Les chevaux, le bled de toute eſpèce, le fer, étaient les principales productions qui manquaient dans le Mexique & dans le Pérou. Parmi les denrées ignorées dans l'ancien monde, la cochenille fut une des premières & des plus précieuſes qui nous furent apportées : elle fit oublier la graine d'*écarlate*, qui ſervait de tems immémorial aux belles teintures rouges.

Au tranſport de la cochenille, on joignit bientôt celui de l'indigo, du cacao, de la vanille, des bois qui ſervent à l'ornement, ou qui entrent dans la médecine ; enfin du quinquina, ſeul ſpécifique contre les fièvres intermittentes, placé par la nature dans les

montagnes du Pérou, tandis qu'elle a mis la fièvre dans le reſte du monde. Ce nouveau continent poſsède auſſi des perles, des pierres de couleur, des diamans.

CAS CXLV.

Il eſt certain que l'Amérique procure aujourd'hui aux moindres citoyens de l'Europe, des commodités & des plaiſirs. Les mines d'or & d'argent n'ont été utiles d'abord qu'aux rois d'Eſpagne & aux négocians. Le reſte du monde en fut appauvri; car le grand nombre, qui ne fait point le négoce, s'eſt trouvé d'abord en poſſeſſion de peu d'eſpèces, en comparaiſon des ſommes immenſes qui entraient dans les tréſors de ceux qui profitèrent des premières découvertes. Mais peu-à-peu cette affluence d'argent & d'or, dont l'Amérique a inondé l'Europe, a paſſé dans plus de mains, & s'eſt plus également diſtribuée. Le prix des denrées a hauſſé dans toute l'Europe à-peu-près dans la même proportion.

Mines. Commerce.

Pour comprendre, par exemple, comment les tréſors de l'Amérique ont paſſé des mains Eſpagnoles dans celles des autres nations, il ſuffira de conſidérer ici deux choſes; l'uſage que *Charles-Quint* & *Philippe II* firent de

CH. CXLV.

leur argent, & la manière dont les autres peuples entrent en partage des mines du Pérou.

CHARLES-QUINT, empereur d'Allemagne, toujours en voyage & toujours en guerre, fit néceſſairement paſſer beaucoup d'eſpèces en Allemagne & en Italie, qu'il reçut du Mexique & du Pérou. Lorſqu'il envoya ſon fils *Philippe II*, à Londres, épouſer la reine *Marie*, & prendre le titre de roi d'Angleterre, ce prince remit à la Tour vingt-ſept grandes caiſſes d'argent en barre, & la charge de cent chevaux en argent & en or monnoyé. Les troubles de Flandre, & les intrigues de la ligue en France, coûtèrent à ce même *Philippe II*, de ſon propre aveu, plus de trois mille millions de livres de notre monnoie d'aujourd'hui.

Comment les richeſſes du nouveau monde circulent dans l'ancien.

QUANT à la manière dont l'or & l'argent du Pérou parviennent à tous les peuples de l'Europe, & de-là vont en partie aux grandes Indes, c'eſt une choſe connue, mais étonnante. Une loi ſévère, établie par *Ferdinand* & *Iſabelle*, confirmée par *Charles-Quint* & par tous les rois d'Eſpagne, défend aux autres nations, non-ſeulement l'entrée

des ports de l'Amérique Eſpagnole, mais la part la plus indirecte dans ce commerce. Il ſemblait que cette loi dût donner à l'Eſpagne de quoi ſubjuguer l'Europe. Cependant l'Eſpagne ne ſubſiſte que de la violation perpétuelle de cette loi même. Elle peut à peine fournir quatre millions en denrées qu'on tranſporte en Amérique; & le reſte de l'Europe fournit quelquefois pour cinquante millions de marchandiſes. Ce prodigieux commerce de nations amies ou ennemies de l'Eſpagne, ſe fait ſous le nom des Eſpagnols mêmes, toujours fidèles aux particuliers, & toujours trompant le roi, qui a un beſoin extrême de l'être. Nulle reconnaiſſance n'eſt donnée par les marchands Eſpagnols, aux marchands étrangers. La bonne-foi, ſans laquelle il n'y aurait jamais eu de commerce, fait la ſeule ſûreté.

LA manière dont on donna long-tems aux étrangers l'or & l'argent que les galions ont rapportés d'Amérique, fut encore plus ſingulière. L'Eſpagnol, qui eſt à Cadix facteur de l'étranger, confiait les lingots reçus à des braves, qu'on appellait *Météores*. Ceux-ci, armés de piſtolets de ceinture & d'épées, allaient

Ch. CXLV.

porter les lingots numérotés au rempart, & les jettaient à d'autres *Météores*, qui les portaient aux chaloupes auxquelles ils étoient destinés. Les chaloupes les remettaient aux vaisseaux en rade. Ces *Météores*, ces facteurs, les commis, les gardes, qui ne les troublaient jamais, tous avaient leur droit, & le négociant étranger n'était jamais trompé. Le roi, ayant reçu son indult sur ces trésors à l'arrivée des galions, y gagnait lui-même. Il n'y avait proprement que la loi de trompée, loi qui n'est utile qu'autant qu'on y contrevient, & qui n'est pourtant pas encore abrogée, parce que les anciens préjugés sont toujours ce qu'il y a de plus fort chez les hommes.

Le plus grand exemple de la violation de cette loi, & de la fidélité des Espagnols, s'est fait voir en 1684. La guerre était déclarée entre la France & l'Espagne. Le roi catholique voulut se saisir des effets des Français. On employa en vain les édits & les monitoires, les recherches & les excommunications; aucun commissaire Espagnol ne trahit son correspondant Français. Cette fidélité si honorable à la nation Espagnole, prouva bien que les hom-

mes n'obéiſſent de bon gré qu'aux loix qu'ils ſe ſont faites pour le bien de la ſociété ; & que les loix qui ne ſont que la volonté du ſouverain, trouvent toujours tous les cœurs rebelles.

Fléaux apportés de l'Amérique.

Si la découverte de l'Amérique fit d'abord beaucoup de bien aux Eſpagnols, elle fit auſſi de très-grands maux. L'un a été de dépeupler l'Eſpagne, par le nombre néceſſaire de ſes colonies ; l'autre d'infecter l'univers d'une maladie qui n'était connue que dans quelques parties de cet autre monde, & ſur-tout dans l'iſle Hiſpaniola. Pluſieurs compagnons de *Chriſtophe Colomb* en revinrent attaqués, & portèrent dans l'Europe cette contagion. Il eſt certain que ce venin, qui empoiſonne les ſources de la vie, était propre de l'Amérique, comme la peſte & la petite vérole ſont des maladies originaires de la Numidie méridionale. Il ne faut pas croire même que la chair humaine, dont quelques ſauvages Américains ſe nourriſſaient, ait été la ſource de cette corruption. Il n'y avait point d'anthropophages dans l'iſle Hiſpaniola, où ce mal était invétéré. Il n'eſt pas non plus la ſuite de l'excès dans les plaiſirs : ces excès n'avaient jamais été punis ainſi

Ch. CXLV.

par la nature dans l'ancien monde ; & aujourd'hui, après un moment paſſé & oublié depuis des années, la plus chaſte union peut être ſuivie du plus cruel & du plus honteux des fléaux dont le genre humain ſoit affligé.

Pour voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrétiens, il faut ſuivre d'abord les Eſpagnols dans leurs découvertes & dans leurs conquêtes.

Amérique dévaſtée par ceux qui vinrent la convertir.

Le grand *Colomb*, après avoir bâti quelques habitations dans les iſles, & reconnu le continent, avait repaſſé en Eſpagne, où il jouiſſait d'une gloire qui n'était point ſouillée de rapines & de cruautés : il mourut en 1506 à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba, d'Hiſpaniola, qui lui ſuccédèrent, perſuadés que ces provinces fourniſſaient de l'or, en voulurent avoir au prix du ſang des habitans. Enfin, ſoit qu'ils cruſſent la haine de ces inſulaires implacable, ſoit qu'ils craigniſſent leur grand nombre, ſoit que la fureur du carnage, ayant une fois commencé, ne connût plus de bornes, ils dépeuplèrent en peu d'années Hiſpaniola, qui contenait trois millions d'habitans ; & Cuba, qui en avait plus de ſix cent mille. *Bar-*

thelemi de las Caſas, évêque de Chiapa, témoin de ces deſtructions, rapporte qu'on allait à la chaſſe des hommes avec des chiens. Ces malheureux ſauvages, preſque nuds & ſans armes, étaient pourſuivis comme des daims dans le fort des forêts, dévorés par des dogues, & tués à coups de fuſil, ou ſurpris & brûlés dans leurs habitations.

CE témoin oculaire dépoſe à la poſtérité, que ſouvent on faiſait ſommer, par un dominicain & par un cordelier, ces malheureux de ſe ſoumettre à la religion chrétienne & au roi d'Eſpagne; &, après cette formalité, qui n'était qu'une injuſtice de plus, on les égorgeait ſans remords. Je crois le récit de *las Caſas* exagéré en plus d'un endroit; mais ſuppoſé qu'il en diſe dix fois trop, il reſte de quoi être ſaiſi d'horreur.

ON eſt encore ſurpris que cette extinction totale d'une race d'hommes dans Hiſpaniola, ſoit arrivée ſous les yeux & ſous le gouvernement de pluſieurs religieux de *S. Jérôme :* car le cardinal *Ximénès*, maître de la Caſtille avant *Ckarles-Quint*, avait envoyé quatre de ces moines en qualité

CH. CXLV. de préſidens du conſeil royal de l'iſle. Ils ne purent ſans doute réſiſter au torrent ; & la haîne des naturels du pays, devenue avec raiſon implacable, rendit leur perte malheureuſement néceſſaire.



CHAPITRE CXLVI.

Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique & l'ancien monde. Religion. Anthropophages. Raisons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.

CH. CXLVI.

D'où viennent les hommes en Amérique? Quelle demande!

SI ce fut un effort de philosophie qui fit découvrir l'Amérique, ce n'en est pas un de demander tous les jours, comment il se peut qu'on ait trouvé des hommes dans ce continent, & qui les y a menés? Si on ne s'étonne pas qu'il y ait des mouches en Amérique, c'est une stupidité de s'étonner qu'il y ait des hommes.

LE sauvage qui se croit une production de son climat, comme son orignal & sa racine de manioc, n'est pas plus ignorant que nous en ce point, & raisonne mieux. En effet, puisque le Nègre d'Afrique ne tire point son origine de nos peuples blancs, pourquoi les rouges, les olivâtres, les cendrés de l'Amérique viendraient-ils de nos

contrées? & d'ailleurs, quelle ſerait la contrée primitive?

La nature, qui couvre la terre de fleurs, de fruits, d'arbres, d'animaux, n'en a-t-elle d'abord placé que dans un ſeul terrein, pour qu'ils ſe répandiſſent de-là dans le reſte du monde? où ſerait-ce ce terrein qui aurait eu d'abord toute l'herbe & toutes les fourmis, & qui les aurait envoyées au reſte de la terre? Comment la mouſſe & les ſapins de la Norvège auraient-ils paſſé aux terres auſtrales? Quelque terrein qu'on imagine, il eſt preſque tout dégarni de ce que les autres produiſent. Il faudra ſuppoſer qu'originairement il avait tout, & qu'il ne lui reſte preſque plus rien. Chaque climat a ſes productions différentes, & le plus abondant, eſt très-pauvre en comparaiſon de tous les autres enſemble. Le Maître de la nature a peuplé & varié tout le globe. Les ſapins de la Norvège ne ſont point aſſurément les pères des giroffliers des Moluques; & ils ne tirent pas plus leur origine des ſapins d'un autre pays, que l'herbe des champs d'Archangel n'eſt produite par l'herbe des bords du Gange. On ne s'aviſe point de penſer que les chenilles & les limaçons d'une partie

du monde ſoient originaires d'une autre partie; pourquoi s'étonner qu'il y ait en Amérique quelques eſpèces d'animaux, quelques races d'hommes ſemblables aux nôtres?

L'AMÉRIQUE, ainſi que l'Afrique & l'Aſie, produit des végétaux, des animaux qui reſſemblent à ceux de l'Europe; & tout de même encore que l'Afrique & l'Aſie, elle en produit beaucoup qui n'ont aucune analogie à ceux de l'ancien monde.

Animaux, nourriture, tout diffère de nos climats.

LES terres du Mexique, du Pérou, du Canada, n'avaient jamais porté ni le froment, qui fait notre nourriture; ni le raiſin, qui fait notre boiſſon ordinaire; ni les olives, dont nous tirons tant de ſecours; ni la plupart de nos fruits. Toutes nos bêtes de ſomme & de charrue, chevaux, chameaux, ânes, bœufs, étaient abſolument inconnus. Il y avait des eſpèces de bœufs & de moutons, mais toutes différentes des nôtres. Les moutons du Pérou étaient plus grands, plus forts que ceux d'Europe, & ſervaient à porter des fardeaux. Leurs bœufs tenaient à la fois de nos buffles & de nos chameaux. On trouva dans le Mexique des troupeaux de porcs, qui ont ſur le dos le nom-

Ch. CXLVI.

bril, que par-tout ailleurs les quadrupèdes ont au ventre : point de chiens, point de chats. Le Mexique, le Pérou avaient des lions, mais petits & privés de crinière ; &, ce qui est plus singulier, le lion de ces climats était un animal poltron.

On peut réduire, si l'on veut, sous une seule espèce tous les hommes, parce qu'ils ont tous les mêmes organes de la vie, des sens & du mouvement. Mais cette espèce parut évidemment divisée en plusieurs autres, dans le physique & dans le moral.

Variété dans l'espèce humaine.

Quant au physique, on crut voir dans les Esquimaux, qui habitent vers le soixantième dégré du Nord, une figure, une taille semblable à celle des Lapons. Des peuples voisins avaient la face toute velue. Les Iroquois, les Hurons, & tous les peuples, jusqu'à la Floride, parurent olivâtres, & sans aucun poil sur le corps, excepté la tête. Le capitaine *Rogers*, qui navigea vers les côtes de la Californie, y découvrit des peuplades de Nègres, qu'on ne soupçonnait pas dans l'Amérique. On vit dans l'isthme de Panama une race qu'on appelle les *Dariens*, qui a beaucoup de rapport aux *Albinos* d'Afrique. Leur taille

taille eſt tout au plus de quatre pieds ; ils ſont blancs, comme les Albinos, & c'eſt la ſeule race de l'Amérique qui ſoit blanche. Leurs yeux rouges ſont bordés de paupières façonnées en demi-cercle. Ils ne voient & ne ſortent de leurs trous que la nuit ; ils ſont parmi les hommes ce que les hiboux ſont parmi les oiſeaux. Les Mexicains, les Péruviens parurent d'une couleur bronzée ; les Braſiliens, d'un rouge plus foncé ; les peuples du Chili, plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons, qui habitent vers le détroit de Magellan ; mais on croit que c'eſt la nation de la plus haute taille qui ſoit ſur la terre.

Point d'hommes iſolés & ſolitaires.

PARMI tant de nations ſi différentes de nous, & ſi différentes entr'elles, on n'a jamais trouvé d'hommes iſolés, ſolitaires, errant à l'aventure, à la manière des animaux, s'accouplant comme eux au hazard, & quittant leurs femelles pour chercher ſeuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état, & que par-tout l'inſtinct de l'eſpèce l'entraîne à la ſociété, comme à la liberté : c'eſt ce qui fait que la priſon, ſans aucun commerce avec les hommes, eſt un ſupplice inventé par les tyrans ; ſupplice qu'un ſauvage pour-

rait moins ſupporter encore que l'homme civiliſé.

Du détroit de Magellan juſqu'à la baye d'Hudſon, on a vu des familles raſſemblées, & des huttes qui compoſaient des villages; point de peuples errans qui changeaſſent de demeures ſelon les ſaiſons, comme les Arabes-Bédouins & les Tartares; en effet, ces peuples, n'ayant point de bêtes de ſomme, n'auraient pu tranſporter aiſément leurs cabanes. Par-tout on a trouvé des idiômes formés, par leſquels les plus ſauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées; c'eſt encore un inſtinct des hommes de marquer leurs beſoins par des articulations. De-là ſe ſont formées néceſſairement tant de langues différentes, plus ou moins abondantes, ſelon qu'on a eu plus ou moins de connaiſſances. Ainſi la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois, comme la nôtre eſt plus régulière & plus abondante que celle des Samoyèdes.

Soleil adoré.

De tous les peuples de l'Amérique, un ſeul avait une religion, qui ſemble au premier coup-d'œuil ne pas offenſer notre raiſon. Les Péruviens adoraient le ſoleil comme un aſtre bien-

faiſant ; ſemblables en ce point aux anciens Perſans, & aux Sabéens : mais, ſi vous en exceptez les grandes & nombreuſes nations de l'Amérique, les autres étaient plongées pour la plupart dans une ſtupidité barbare. Leurs aſſemblées n'avaient rien d'un culte réglé, leur créance ne conſtituait point une religion. Il eſt conſtant que les Braſiliens, les Caraïbes, les Moſquites, les peuplades de la Guiane, celles du Nord, n'avaient pas plus de notion diſtincte d'un DIEU ſuprême que les Cafres de l'Afrique. Cette connaiſſance demande une raiſon cultivée, & leur raiſon ne l'était pas. La nature ſeule peut inſpirer l'idée confuſe de quelque choſe de puiſſant, de terrible, à un ſauvage qui verra tomber la foudre, ou un fleuve ſe dérober. Mais ce n'eſt-là que le faible commencement de la connaiſſance d'un DIEU créateur. Cette connaiſſance raiſonnée manquait même abſolument à toute l'Amérique.

Superſtitions cruelles.

LES autres Américains qui s'étaient fait une religion, l'avaient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les ſeuls qui ſacrifiaſſent des hommes à je ne ſais quel être malfaiſant ; on a prétendu même que les Péruviens

Ch. CXLVI.

ſouillaient auſſi le culte du ſoleil par de pareils holocauſtes. Les anciens peuples de notre hémiſphère, & les plus policés de l'autre, ſe ſont reſſemblés par cette religion barbare.

Herréra nous aſſure que les Mèxicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs & des miſſionnaires diſent tous que les Braſiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons & quelques autres peuplades, mangeaient les captifs faits à la guerre; & ils ne regardent pas ce fait comme un uſage de quelques particuliers, mais comme un uſage de nation. Tant d'auteurs anciens & modernes ont parlé d'anthropophages, qu'il eſt difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre ſauvages amenés du Miſſiſſipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ſes compagnons; je lui demandai par l'interprète qui les conduiſait, ſi elle avait mangé quelquefois de la chair humaine; elle me répondit que oui, très-froidement, & comme à une queſtion ordinaire. Cette atrocité ſi révoltante pour notre nature, eſt pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie

Anthropophages.

eſt de donner la mort, & non de diſputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chaſſeurs, tels qu'étaient les Braſiliens & les Canadiens, des inſulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une ſubſiſtance aſſurée, ont pu devenir quelquefois anthropophages. La famine & la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture; & quand nous voyons, dans les ſiècles les plus civiliſés, le peuple de Paris dévorer les reſtes ſanglans du maréchal *d'Ancre*, & le peuple de la Haie manger le cœur du grand-penſionnaire *de With*, nous ne devons pas être ſurpris qu'une horreur, chez nous paſſagère, ait duré chez les ſauvages.

Et chez nous auſſi.

Les plus anciens livres que nous ayons, ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait pouſſé les hommes à cet excès. *Moïſe* même menace les Hébreux dans cinq verſets du Deutéronome, qu'ils mangeront leurs enfans, s'ils tranſgreſſent ſa loi. Le prophête *Ezéchiel*, ſuivant pluſieurs commentateurs, promet aux Hébreux, de la part de Dieu, que, s'ils ſe défendent bien contre le roi de Perſe, ils auront à manger de la chair de cheval & de la chair de cavalier. *Marco Paolo*,

Et chez les Juifs.

Ch. CXLVI.

ou *Marc Paul*, dit que de ſon tems, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même choſe) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à la mort. Tout cela ſoulève le cœur; mais le tableau du genre humain doit ſouvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours ſéparés les uns des autres, ont-ils pu ſe réunir dans une ſi horrible coutume? Faut-il croire qu'elle n'eſt pas abſolument auſſi oppoſée à la nature humaine qu'elle le paraît? Il eſt sûr qu'elle eſt rare, mais il eſt sûr qu'elle exiſte.

On ne voit pas que ni les Tartares, ni les Juifs aient mangé ſouvent leurs ſemblables. La faim & le déſeſpoir contraignirent aux ſièges de Sancerre & de Paris pendant nos guerres de religion, des mères à ſe nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *las Caſas*, évêque de Chiapa, dit que cette horreur n'a été commiſe en Amérique que par quelques peuples chez leſquels il n'a pas voyagé. *Dampier* aſſure qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades ou

cette horrible coutume ſoit en uſage.

Ch. CXLVI.

Sodomie.

Il eſt un autre vice tout différent, qui ſemble plus oppoſé au but de la nature ; que cependant les Grecs ont vanté, que les Romains ont permis, qui s'eſt perpétué dans les nations les plus polies, & qui eſt beaucoup plus commun dans nos climats chauds & tempérés de l'Europe & de l'Aſie, que dans les glaces du ſeptentrion. On a vu en Amérique ce même effet des caprices de la nature humaine. Les Braſiliens pratiquaient cet uſage monſtrueux & commun ; les Canadiens l'ignoraient. Comment ſe peut-il encore qu'une paſſion qui renverſe les loix de la propagation humaine, ſe ſoit emparée dans les deux hémiſphères des organes de la propagation même ?

Population.

Une autre obſervation importante, c'eſt qu'on a trouvé le milieu de l'Amérique aſſez peuplé, & les deux extrémités vers les poles peu habitées ; en général, le nouveau monde ne contenait pas le nombre d'hommes qu'il devait contenir. Il y en a certainement des cauſes naturelles ; premièrement le froid exceſſif, qui eſt auſſi perçant en Amérique dans la latitude de Paris & de

Vienne, qu'il l'eſt à notre continent au cercle polaire. En ſecond lieu, les fleuves ſont, pour la plupart en Amérique, dix fois plus larges, au moins, que les nôtres. Leurs inondations fréquentes ont dû porter la ſtérilité, & par conſéquent la mortalité dans des pays immenſes. Les montagnes, beaucoup plus hautes, ſont auſſi plus inhabitables que les nôtres; des poiſons violens & durables, dont la terre d'Amérique eſt couverte, rendent mortelle la plus légère atteinte d'une flèche trempée dans ces poiſons; enfin la ſtupidité de l'eſpèce humaine dans une partie de cet hémiſphère, a dû influer beaucoup ſur la dépopulation. On a connu en général, que l'entendement humain n'eſt pas ſi formé dans le nouveau monde que dans l'ancien. L'homme eſt dans tous les deux un animal très-faible; les enfans périſſent partout, faute d'un ſoin convenable; & il ne faut pas croire que, quand les habitans des bords du Rhin, de l'Elbe & de la Viſtule, plongeaient dans ces fleuves les enfans nouveaux nés dans la rigueur de l'hiver, les femmes Allemandes & Sarmates élevaſſent alors autant d'enfans qu'elles en élèvent aujourd'hui, ſur-tout quand ces pays étaient

couverts de forêts qui rendaient le climat plus mal ſain & plus rude qu'il ne l'eſt dans nos derniers tems. Mille peuplades de l'Amérique manquaient d'une bonne nourriture. On ne pouvait ni fournir aux enfans un bon lait, ni leur donner enſuite une ſubſiſtance ſaine, ni même ſuffiſante. Pluſieurs eſpèces d'animaux carnaciers ſont réduites, par ce défaut de ſubſiſtance, à une très-petite quantité; & il faut s'étonner ſi on a trouvé dans l'Amérique plus d'hommes que de ſinges. CH. CXLVI.



CHAPITRE CXLVII.

De Fernand Cortez.

Ch. CXLVII.

1519. Entreprise contre le Mexique.

CE fut de l'isle de Cuba que partit *Fernand Cortez* pour de nouvelles expéditions dans le continent. Ce simple lieutenant du gouverneur d'une isle nouvellement découverte, suivi de moins de six cents hommes, n'ayant que dix-huit chevaux & quelques pièces de campagne, va subjuguer le plus puissant État de l'Amérique. D'abord il est assez heureux pour trouver un Espagnol, qui, ayant été neuf ans prisonnier à Jucatan, sur le chemin du Mexique, lui sert d'interprète. Une Américaine, qu'il nomme *Dona Marina*, devient à la fois, sa maitresse & son conseil, & apprend bientôt assez d'espagnol pour être aussi une interprète utile. Ainsi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur & la cruauté ont conduit les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. Pour comble de bonheur, on trouva un volcan plein de soufre, on découvre du salpêtre, qui sert à renouveller dans le

beſoin, la poudre conſommée dans les combats. *Cortez* avance le long du golfe du Mexique, tantôt careſſant les naturels du pays, tantôt faiſant la guerre. Il trouve des villes policées où les arts ſont en honneur. La puiſſante république de Tlaſcala, qui fleuriſſait ſous un gouvernement ariſtocratique, s'oppoſe à ſon paſſage: mais la vue des chevaux, & le bruit ſeul du canon, mettaient en fuite ces multitudes mal armées: il fait une paix auſſi avantageuſe qu'il le veut. Six mille de ſes nouveaux alliés de Tlaſcala, l'accompagnent dans ſon voyage du Mexique. Il entre dans cet Empire ſans réſiſtance, malgré les défenſes du ſouverain. Ce ſouverain commandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vaſſaux, dont chacun pouvait paraître à la tête de cent mille hommes armés de flêches, & de ces pierres tranchantes qui leur tenaient lieu de fer. S'attendait-on à trouver le gouvernement féodal établi au Mexique?

Ch. CXLVII.

Deſcription de Mexico.

LA ville de Mexique, bâtie au milieu d'un grand lac, était le plus beau monument de l'induſtrie Américaine. Des chauſſées immenſes traverſaient le lac tout couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyait dans

Ch. CXLVII.

la ville, des maiſons ſpacieuſes & commodes conſtruites de pierre, des marchés, des boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or & d'argent ciſelés & ſculptés, de vaiſſelle de terre verniſſée, d'étoffes de coton, & de tiſſus de plumes qui formaient des deſſins éclatans par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais où on rendait ſommairement la juſtice aux marchands, comme dans la juriſdiction des conſuls de Paris, qui n'eſt établie qu'après la deſtruction de l'Empire du Mexique ſous le roi *Charles IX*. Pluſieurs palais de l'empereur *Motezuma* augmentaient la ſomptuoſité de la ville. Un d'eux s'élevait ſur des colonnes de jaſpe, & était deſtiné à renfermer des curioſités qui ne ſervaient qu'au plaiſir. Un autre était rempli d'armes offenſives & défenſives garnies d'or & de pierreries. Un autre était entouré de grands jardins, où l'on ne cultivait que des plantes médicinales; des intendans les diſtribuaient gratuitement aux malades. On rendait compte au roi du ſuccès de leurs uſages, & les médecins en tenaient régiſtre à leur manière, ſans avoir l'uſage de l'écriture. Les autres eſpèces de magnificence ne marquent que le

progrès des arts ; celle-là marque le progrès de la morale.

Ch. CXLVII.

S'il n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur & le pire, on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les ſacrifices humains dont le ſang regorgeait à Mexico, devant l'idole de *Viſiliputsli*, regardé comme le Dieu des armées. Les ambaſſadeurs de *Motezuma* dirent à *Cortez*, à ce qu'on prétend, que leur maître avait ſacrifié dans ſes guerres, près de vingt mille ennemis chaque année, dans le grand temple de Mexico. C'eſt une très-grande exagération ; on ſent qu'on a voulu colorer par-là les injuſtices du vainqueur de *Motezuma* : mais enfin quand les Eſpagnols entrèrent dans ce temple, ils trouvèrent, parmi ſes ornemens, des crânes d'hommes ſuſpendus comme des trophées. C'eſt ainſi que l'antiquité nous peint le temple de *Diane* dans la Cherſonnèſe Taurique.

Sacrifices d'hommes.

Il n'y a guères de peuples dont la religion n'ait été inhumaine & ſanglante ; vous ſavez que les Gaulois, les Carthaginois, les Syriens, les anciens Grecs immolèrent des hommes. La loi des Juifs ſemblait permettre ces

Ch. CXLVII.

ſacrifices ; il eſt dit dans le Lévitique : *Si une ame vivante a été promiſe à* Dieu , *on ne pourra la racheter , il faut qu'elle meure.* Les livres des Juifs rapportent que, quand ils envahirent le petit pays des Cananéens , ils maſſacrèrent dans pluſieurs villages , les hommes , les femmes , les enfans , & les animaux domeſtiques , parce qu'ils avaient été dévoués. C'eſt ſur cette loi que furent fondés les ſermens de *Jephté* qui ſacrifia ſa fille , & de *Saül* , qui , ſans les cris de l'armée , eût immolé ſon fils. C'eſt elle encore qui autoriſait *Samuël* à égorger le roi *Agag* priſonnier de *Saül* , & à le couper en morceaux ; exécution auſſi horrible & auſſi dégoûtante que tout ce qu'on peut voir de plus affreux chez les ſauvages , & qui ſerait un crime énorme , ſi Dieu même , l'arbitre de la vie & de la mort , à qui on ne peut demander compte , ne l'eût ainſi ordonné dans les profondeurs impénétrables de ſa juſtice. D'ailleurs il paraît que chez les Mexicains on n'immolait que les ennemis ; ils n'étaient point anthropophages comme un très-petit nombre de peuplades Américaines.

Leur police , en tout le reſte , était

Ch. CXLVII.

humaine & ſage. L'éducation de la Jeuneſſe formait un des plus grands objets du gouvernement. Il y avait des écoles publiques établies pour l'un & l'autre ſexe. Nous admirons encore les anciens Égyptiens, d'avoir connu que l'année eſt d'environ trois-cent ſoixante & cinq jours. Les Mexicains avaient pouſſé juſques-là leur aſtronomie.

La guerre était chez eux réduite en art; c'eſt ce qui leur avait donné tant de ſupériorité ſur leurs voiſins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grandeur de cet Empire, regardé par ſes voiſins avec crainte & avec envie.

Mais ces animaux guerriers, ſur qui les principaux Eſpagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui ſe formait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient apportés ſur l'océan, ce fer dont ils étaient couverts, leurs marches comptées par des victoires, tant de ſujets d'admiration joints à cette faibleſſe qui porte les peuples à admirer; tout cela fit que, quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Motezuma*, comme ſon maître, & par les habitans, comme leur Dieu. On ſe mettait à genoux dans

Ch. CXLVII.

Eſpagnols pris pour des Dieux.

les rues, quand un valet Eſpagnol paſſait. On raconte qu'un cacique, ſur les terres duquel paſſait un capitaine Eſpagnol, lui préſenta des eſclaves & du gibier. Si tu es Dieu, lui dit-il, voilà des hommes, mange-les. Si tu es homme, voilà des vivres que ces eſclaves t'apprêteront.

Ceux qui ont fait les relations de ces étranges évènemens, les ont voulu relever par des miracles, qui ne ſervent en effet qu'à les rabaiſſer. Le vrai miracle fut la conduite de *Cortez*. Peu-à-peu la cour de *Motezuma* s'apprivoiſant avec leurs hôtes, oſa les traiter comme des hommes. Une partie des Eſpagnols était à la Vera-Cruz, ſur le chemin du Mexique. Un Général de l'empereur, qui avait des ordres ſecrets, les attaqua; &, quoique ſes troupes fuſſent vaincues, il y eut trois ou quatre Eſpagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Motezuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'eſt jamais fait de plus hardi en politique. Il va au palais ſuivi de cinquante Eſpagnols, & accompagné de la *Dona Marina*, qui lui ſert toujours d'interprète; alors mettant en uſage la perſuaſion & la menace, il emmène l'empereur priſonnier au quar-

tier Eſpagnol, le force à lui livrer ceux qui ont attaqué les ſiens à la Vera-Cruz, & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un Général qui punit un ſimple ſoldat; enſuite il l'engage à ſe reconnaître publiquement vaſſal de *Charles-Quint*.

CH. CXLVII.

Tribut immenſe du Mexique.

MOTEZUMA & les principaux de l'Empire donnent pour tribut attaché à leur hommage ſix cent mille marcs d'or pur, avec une incroyable quantité de pierreries, & d'ouvrages d'or, & de tout ce que l'induſtrie de pluſieurs ſiècles avait fabriqué de plus rare. *Cortez* en mit à part le cinquième pour ſon maître; prit un cinquième pour lui, & diſtribua le reſte à ſes ſoldats.

Cortez maître du Méxique avec cinq cents hommes.

ON peut compter parmi les plus grands prodiges, que, les conquérans de ce nouveau monde ſe déchirant eux-mêmes, les conquêtes n'en ſouffrirent pas. Jamais le vrai ne fut moins vraiſemblable. Tandis que *Cortez* était près de ſubjuguer l'Empire du Mexique avec cinq cents hommes qui lui reſtaient, le gouverneur de Cuba, *Velaſquez*, plus offenſé de la gloire de *Cortez* ſon lieutenant que de ſon peu de ſoumiſſion, envoie preſque toutes

CH. CXLVII.

ſes troupes, qui conſiſtaient en huit-cents fantaſſins, quatre-vingts cavaliers bien montés, & deux petites pièces de canon, pour réduire *Cortez*, le prendre priſonnier, & pourſuivre le cours de ſes victoires. *Cortez*, ayant d'un côté mille Eſpagnols à combattre, & le continent à retenir dans la ſoumiſſion, laiſſa quatre-vingts hommes pour lui répondre de tout le Mexique, & marcha ſuivi du reſte contre ſes compatriotes. Il en défait une partie, il gagne l'autre. Enfin cette armée qui venait pour le détruire, ſe range ſous ſes drapeaux, & il retourne au Mexique avec elle.

L'empereur du Méxique priſonnier des Eſpagnols, & tué par ſes ſujets.

L'EMPEREUR était toujours en priſon dans ſa capitale, gardé par quatre-vingts ſoldats. Celui qui les commandait, nommé *Alvarédo*, ſur un bruit vrai ou faux que les Mexicains conſpiraient pour délivrer leur maître, avait pris le tems d'une fête, ou deux mille des premiers ſeigneurs étaient plongés dans l'ivreſſe de leurs liqueurs fortes : il fond ſur eux avec cinquante ſoldats, les égorge eux & leur ſuite ſans réſiſtance, & les dépouille de tous les ornemens d'or & de pierreries dont ils s'étaient parés pour cette fête. Cette

énormité que tout le peuple attribuait avec raiſon à la rage de l'avarice, ſouleva ces hommes trop patiens : &, quand *Cortez* arriva, il trouva deux cent mille Américains en armes, contre quatre-vingts Eſpagnols occupés à ſe défendre, & à garder l'empereur. Ils aſſiégèrent *Cortez* pour délivrer leur roi ; ils ſe précipitèrent en foule contre les canons & les mouſquets. *Antonio de Solis* appelle cette action une révolte, & cette valeur une brutalité, tant l'injuſtice des vainqueurs a paſſé juſqu'aux écrivains.

L'EMPEREUR *Motezuma* mourut dans un de ces combats, bleſſé malheureuſement de la main de ſes ſujets. *Cortez* oſa propoſer à ce roi dont il cauſait la mort, de mourir dans le chriſtianiſme ; ſa concubine *Dona Marina* était la catéchiſte. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du ciel contre les uſurpateurs. Il laiſſa des enfans plus faibles encore que lui, auxquels les rois d'Eſpagne n'ont pas craint de laiſſer des terres dans le Mexique même ; & aujourd'hui les deſcendans en ligne droite de ce puiſſant empereur, vivent à Mexico même. On les appelle les *comtes de Mote-*

Ch. CXLVII.

zuma ; ils ſont de ſimples gentils-hommes chrétiens, & confondus dans la foule. C'eſt ainſi que les ſultans Turcs ont laiſſé ſubſiſter à Conſtantinople une famille des *Paléologues*. Les Mexicains créèrent un nouvel empereur, animé comme eux du deſir de la vengeance. C'eſt ce fameux *Gatimozin*, dont la deſtinée fut encore plus funeſte que celle de *Motezuma*. Il arma tout le Mexique contre les Eſpagnols.

Le déſeſpoir, l'opiniâtreté de la vengeance & de la haîne, précipitaient toujours ces multitudes contre ces mêmes hommes qu'ils n'oſaient regarder auparavant qu'à genoux. Les Eſpagnols étaient fatigués de tuer, & les Américains ſe ſuccédaient en foule ſans ſe décourager. *Cortez* fut obligé de quitter la ville, où il eût été affamé; mais les Mexicains avaient rompu toutes les chauſſées. Les Eſpagnols firent des ponts avec les corps des ennemis; mais dans leur retraite ſanglante ils perdirent tous les tréſors qu'ils avaient ravis pour *Charles-Quint* & pour eux. Chaque jour de marche était une bataille : on perdait toujours quelque Eſpagnol, dont le ſang était payé par la mort

de plusieurs milliers de ces malheureux qui combattaient presque nuds.

CORTEZ n'avait plus de flotte. Il fit faire par ses soldats, & par les Tlascaliens qu'il avait avec lui, neuf bateaux, pour rentrer dans Mexico, par le lac même qui semblait lui en défendre l'entrée.

LES Mexicains ne craignirent point de donner un combat naval. Quatre à cinq mille canots, chargés chacun de deux hommes, couvrirent le lac, & vinrent attaquer les neuf bateaux de *Cortez*, sur lesquels il y avait environ trois cents hommes. Ces neuf brigantins qui avaient du canon, renversèrent bientôt la flotte ennemie. *Cortez* avec le reste de ses troupes combattait sur les chaussées. Vingt Espagnols tués dans ce combat, & sept ou huit prisonniers, faisaient un évènement plus important dans cette partie du monde que les multitudes de nos morts dans nos batailles. Les prisonniers furent sacrifiés dans le temple du Mexique. Mais enfin, après de nouveaux combats, on prit *Gatimozin* & l'impératrice sa femme. C'est ce *Gatimozin*, si fameux par les paroles qu'il prononça, lorsqu'un receveur des trésors du roi

Ch. CXLVII.

d'Eſpagne le fit mettre ſur des charbons ardens, pour ſavoir en quel endroit du lac il avait fait jetter ſes richeſſes; ſon grand-prêtre condamné au même ſupplice jettait des cris; & *Gatimozin* lui dit : *Et moi, ſuis-je ſur un lit de roſes?*

1521. CORTEZ fut maître abſolu de la ville de Mexique, avec laquelle tout le reſte de l'Empire tomba ſous la domination Eſpagnole, ainſi que la Caſtille d'or, le Darien, & toutes les contrées voiſines.

Cortez perſécuté pour avoir vaincu l'Amérique, comme *Colomb* pour avoir découvert le nouveau monde.

QUEL fut le prix des ſervices inouïs de *Cortez?* Celui qu'eut *Colomb;* il fut perſécuté, & le même évêque *Fonſéca*, qui avait contribué à faire renvoyer le découvreur de l'Amérique chargé de fers, voulut faire traiter de même le vainqueur. Enfin malgré les titres dont *Cortez* fut décoré dans ſa patrie, il y fut peu conſidéré. A peine put-il obtenir audience de *Charles-Quint :* un jour il fendit la preſſe qui entourait le coche de l'empereur, & monta ſur l'étrier de la portière. *Charles* demanda quel était cet homme? « C'eſt, répon» dit *Cortez*, celui qui vous a donné » plus d'États que vos pères ne vous » ont laiſſé de villes. »

CHAPITRE CXLVIII.

De la découverte du Pérou.

Ch. CXLVIII.

CORTEZ, ayant ſoumis à *Charles-Quint* plus de deux-cents lieues de nouvelles terres en longueur, & plus de cent cinquante en largeur, croyait avoir peu fait. L'iſthme qui reſſerre entre deux mers le continent de l'Amérique, n'eſt pas de ving-cinq lieues communes : on voit du haut d'une montagne, près de Nombre de Dios, d'un côté la mer qui s'étend de l'Amérique juſqu'à nos côtes, & de l'autre celle qui ſe prolonge juſqu'aux grandes Indes. La première a été nommée *mer du Nord*, parce que nous ſommes au nord; la ſeconde *mer du Sud*, parce que c'eſt au ſud que les grandes Indes ſont ſituées. On tenta donc dès l'an 1513 de chercher par cette mer du Sud de nouveaux pays à ſoumettre.

VERS l'an 1527, deux ſimples aventuriers, *Diego d'Almagro*, & *Franceſco Pizarro*, qui même ne connaiſſaient pas leurs pères, & dont l'éducation avait été ſi abandonnée, qu'ils ne

Ch. CXLVIII.

ſavaient ni lire ni écrire, furent ceux par qui *Charles-Quint* acquit de nouvelles terres plus vaſtes & plus riches que le Mexique. D'abord ils reconnaiſſent trois-cents-lieues de côtes Américaines en cinglant droit au midi; bientôt ils entendent dire que vers la ligne équinoxiale & ſous l'autre tropique, il y a une contrée immenſe, où l'or, l'argent, & les pierreries ſont plus communs que le bois, & que le pays eſt gouverné par un roi auſſi deſpotique que *Motezuma*; car dans tout l'univers le deſpotiſme eſt le fruit de la richeſſe.

Grandeur des Incas.

Du pays de Cuſco, & des environs du tropique du Capricorne, juſqu'à la hauteur de l'iſle des Perles, qui eſt au ſixième dégré de latitude ſeptentrionale, un ſeul roi étendait ſa domination abſolue dans l'eſpace de près de trente dégrés. Il était d'une race de conquérans qu'on appellait *Incas*. Le premier de ces Incas qui avait ſubjugué le pays, & qui lui impoſa des loix, paſſait pour le fils du ſoleil. Ainſi les peuples les plus policés de l'ancien monde & du nouveau ſe reſſemblaient dans l'uſage de déïfier les hommes extraordinaires, ſoit conquérans, ſoit légiſlateurs.

GARCILASSO

Ch. CXLVIII.

Garcilasso de la Véga, iſſu de ces Incas, tranſporté à Madrid, écrivit leur hiſtoire vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge, & ſon père pouvait aiſément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait, à la vérité, ſavoir avec certitude l'hiſtoire détaillée de ſes ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture, ſemblables en ce point aux anciennes nations Tartares, aux habitans de l'Afrique méridionale, à nos ancêtres les Celtes, aux peuples du ſeptentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tînt lieu de l'hiſtoire. Les Péruviens tranſmettaient les principaux faits à la poſtérité, par des nœuds qu'ils faiſaient à des cordes. Mais en général, les loix fondamentales, les points les plus eſſentiels de la religion, les grands exploits dégagés de détails, paſſent aſſez fidèlement de bouche en bouche. Ainſi *Garcilaſſo* pouvait être inſtruit de quelques principaux évènemens. C'eſt ſur ces objets ſeuls qu'on peut l'en croire. Il aſſure que dans tout le Pérou on adorait le ſoleil, culte plus raiſonnable qu'aucun autre, dans un monde à qui rien n'avait été révélé. *Pline*, chez les Romains, dans les

Uſages des Péruviens.

Ch. CXLVIII.

tems les plus éclairés, n'admet point d'autre Dieu. *Platon*, plus éclairé que *Pline*, avait appellé le ſoleil le fils de Dieu, la ſplendeur du Père ; & cet aſtre long-tems auparavant fut révéré par les mages & par les anciens Égyptiens. La même vraiſemblance & la même erreur régnèrent également dans les deux hémiſphères.

Les Péruviens avaient des obéliſques, des gnomons réguliers, pour marquer les points des équinoxes & des ſolſtices. Leur année était de trois-cent ſoixante & cinq jours; peut-être la ſcience de l'antique Égypte ne s'étendit pas au-delà. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture, & taillé des ſtatues avec un art ſurprenant. C'était la nation la plus policée & la plus induſtrieuſe du nouveau monde.

Magnificence utile.

L'Inca *Hueſcar*, père d'*Atabalipa*, dernier Inca, ſous qui ce vaſte Empire fut détruit, l'avait beaucoup augmenté & embelli. Cet Inca qui conquit tout le pays de Quito, aujourd'hui la capitale du Pérou, avait fait par les mains de ſes ſoldats & des peuples vaincus, un grand chemin de cinq-cents lieues de Cuſco juſqu'à Quito, à travers des précipices comblés, & des

montagnes applanies. Ce monument de l'obéiſſance & de l'induſtrie humaine, n'a pas été depuis entretenu par les Eſpagnols. Des relais d'hommes, établis de demi-lieue en demi-lieue, portaient les ordres du monarque dans tout ſon Empire. Telle était la police. Et ſi on veut juger de la magnificence, il ſuffit de ſavoir que le roi était porté dans ſes voyages ſur un trône d'or, qu'on trouva peſer ving-cinq mille ducats, & que la litière de lames d'or ſur laquelle était le trône, était ſoutenue par les premiers de l'État.

DANS les cérémonies pacifiques & religieuſes à l'honneur du ſoleil, on formait des danſes; rien n'eſt plus naturel; c'eſt un des plus anciens uſages de notre hémiſphère. *Hueſcar*, pour rendre les danſes plus graves, fit porter par les danſeurs une chaîne d'or, longue de ſept-cents de nos pas géométriques, & groſſe comme le poignet; chacun en ſoulevait un chainon. Il faut conclure de ce fait, que l'or était plus commun au Pérou, que ne l'eſt parmi nous le cuivre.

FRANÇOIS PIZARRO attaqua cet Empire avec deux-cent cinquante fantaſſins, ſoixante cavaliers, & une dou-

Ch. CXLVIII.

Deux-cent cinquante hommes attaquent l'Empire du Pérou.

zaine de petits canons que trainaient ſouvent les eſclaves des pays déja domtés. Il arrive par la mer du Sud à la hauteur de Quito par-delà l'équateur. *Atabalipa*, fils d'*Hueſcar*, régnait alors; il était vers Quito avec environ quarante mille ſoldats armés de flèches & de piques d'or & d'argent. *Pizarro* commença comme *Cortez* par une ambaſſade, & offrit à l'Inca l'amitié de *Charles-Quint*. L'Inca répond qu'il ne recevra pour amis les déprédateurs de ſon Empire, que quand ils auront rendu tout ce qu'ils ont ravi ſur leur route; & après cette réponſe il marche aux Eſpagnols. Quand l'armée de l'Inca, & la petite troupe Caſtillane furent en préſence, les Eſpagnols voulurent encore mettre de leur côté juſqu'aux apparences de la religion. Un moine, nommé *Valverda*, fait évêque de ce pays même qui ne leur appartenait pas encore, s'avance avec un interprète vers l'Inca une bible à la main, & lui dit qu'il faut croire ce qui eſt dit dans ce livre. Il lui fait un long ſermon de tous les myſtères du chriſtianiſme. Les hiſtoriens ne s'accordent pas ſur la manière dont le ſermon fut reçu; mais ils conviennent tous

que la prédication finit par le combat.

Ch. CXLVIII.

Les canons, les chevaux & les armes de fer, firent sur les Péruviens le même effet que sur les Mexicains; on n'eut guères que la peine de tuer; & *Atabalipa*, arraché de son trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de fers.

Tributs excessifs: avarice plus grande.

Cet empereur, pour se procurer une liberté promte, promit une trop grosse rançon; il s'obligea, selon *Herréra* & *Zarata*, de donner autant d'or qu'une des salles de ses palais pouvait en contenir, jusqu'à la hauteur de sa main, qu'il éleva en l'air au-dessus de sa tête. Aussi-tôt ses couriers partent de tous côtés pour assembler cette rançon immense; l'or & l'argent arrivent tous les jours au quartier des Espagnols; mais soit que les Péruviens se lassassent de dépouiller l'Empire pour un captif, soit qu'*Atabalipa* ne les pressât pas, on ne remplit point toute l'étendue de ses promesses. Les esprits des vainqueurs s'aigrirent; leur avarice trompée monta à cet excès de rage, qu'ils condamnèrent l'empereur à être brûlé vif; toute la grace qu'ils lui promirent, c'est qu'en cas qu'il voulût mourir chrétien on l'étranglerait avant de le brûler. Ce

Ch. CXLVIII.

même évêque *Valverda* lui parla de chriſtianiſme par un interprète; il le baiſa, & immédiatement après on le pendit, & on le jetta dans les flammes. Le malheureux *Garcilaſſo* Inca, devenu Eſpagnol, dit qu'*Atabalipa* avait été très cruel envers ſa famille, & qu'il méritait la mort; mais il n'oſe pas dire que ce n'était point aux Eſpagnols à le punir. Quelques écrivains, témoins oculaires comme *Zarata*, prétendent que *François Pizarro* était déja parti pour aller porter à *Charles-Quint* une partie des tréſors d'*Atabalipa*, & que *d'Almagro* ſeul fut coupable de cette barbarie. Cet évêque de Chiapa, que j'ai déja cité, ajoûte qu'on fit ſouffrir le même ſupplice à pluſieurs capitaines Péruviens, qui, par une généroſité auſſi grande que la cruauté des vainqueurs, aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les tréſors de leurs maîtres.

Cependant, de la rançon déja payée par *Atabalipa*, chaque cavalier Eſpagnol eut deux-cent quarante marcs en or pur; chaque fantaſſin en eut cent ſoixante: on partagea dix fois environ autant d'argent dans la même proportion; ainſi le cavalier eut un tiers de plus que le fantaſſin. Les officiers eu-

rent des richesses immenses ; & on envoya à *Charles-Quint* trente mille marcs d'argent, trois mille d'or non travaillé, & vingt mille marcs pesant d'argent, avec deux mille d'or en ouvrages du pays. L'Amérique lui aurait servi à tenir sous le joug une partie de l'Europe, & sur-tout les papes, qui lui avaient adjugé ce nouveau monde, s'il avait reçu souvent de pareils tributs.

CH. CXLVIII.

1534.

ON ne sait si on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent & conquirent tant de terres, ou plus détester leur férocité : la même source, qui est l'avarice, produisit tant de bien & tant de mal. *Diego d'Almagro* marche à Cusco à travers des multitudes qu'il faut écarter ; il pénètre jusqu'au Chili par-delà le tropique du Capricorne. Par-tout on prend possession au nom de *Charles-Quint*. Bientôt après, la discorde se met entre les vainqueurs du Pérou, comme elle avait divisé *Velasquez* & *Fernand Cortez* dans l'Amérique septentrionale.

Guerre civile entre les vainqueurs.

DIEGO D'ALMAGRO & *Francesco Pizarro* font la guerre civile dans Cusco même, la capitale des Incas. Toutes les recrûes qu'ils avaient reçues

Ch. CXLVIII.

d'Europe, ſe partagent, & combattent pour le chef qu'elles choiſiſſent. Ils donnent un combat ſanglant ſous les murs de Cuſco, ſans que les Péruviens oſent profiter de l'affaibliſſement de leur ennemi commun; au contraire il y avait des Péruviens dans chaque armée; ils ſe battaient pour leurs tyrans; & les multitudes des Péruviens diſperſés, attendaient ſtupidement à quel parti de leurs deſtructeurs ils ſeraient ſoumis; & chaque parti n'était que d'environ trois-cents hommes, tant la nature a donné en tout la ſupériorité aux Européans ſur les habitans du nouveau monde. Enfin *d'Almagro* fut fait priſonnier, & ſon rival *Pizarro* lui fit trancher la tête; mais bientôt après il fut aſſaſſiné lui-même par les amis d'*Almagro*.

Déja ſe formait dans tout le nouveau monde le gouvernement Eſpagnol. Les grandes provinces avaient leurs gouverneurs. Des audiences, qui ſont à-peu-près ce que ſont nos parlemens, étaient établies: des archevêques, des évêques, des tribunaux d'inquiſition, toute la hiérarchie eccléſiaſtique exerçait ſes fonctions comme à Madrid, lorſque les capitaines qui avaient con-

quis le Pérou pour l'empereur *Charles-Quint*, voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils d'*Almagro* ſe fit reconnaître roi du Pérou; mais d'autres Eſpagnols aimant mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe, qu'à leur compagnon qui devenait leur ſouverain, le prirent & le firent périr par la main du bourreau. Un frère de *François Pizarro* eut la même ambition & le même ſort. Il n'y eut contre *Charles-Quint* de révoltes que celles des Eſpagnols mêmes, & pas une des peuples ſoumis.

Au milieu de ces combats, que les vainqueurs livraient entre eux, ils découvrirent les mines du Potoſi, que les Péruviens mêmes avaient ignorées. Ce n'eſt point exagérer de dire que la terre de ce canton était toute d'argent: elle eſt encore aujourd'hui très-loin d'être épuiſée. Les Péruviens travaillèrent à ces mines pour les Eſpagnols, comme pour les vrais propriétaires. Bientôt après on joignit à ces eſclaves des Nègres qu'on achetait en Afrique, & qu'on tranſportait au Pérou comme des animaux deſtinés au ſervice des hommes.

On ne traitait, en effet, ni ces Nè-

Ch. CXLVIII.

Dépositions de *las Casas* contre les Espagnols.

gres, ni les habitans du nouveau monde, comme une espèce humaine. Ce *las Casas* religieux dominicain, évêque de Chiapa, duquel nous avons parlé, touché des cruautés de ses compatriotes, & des misères de tant de peuples, eut le courage de s'en plaindre à *Charles-Quint*, & à son fils *Philippe II*, par des mémoires que nous avons encore. Il y représente presque tous les Américains, comme des hommes doux & timides, d'un tempérament faible qui les rend naturellement esclaves. Il dit que les Espagnols ne regardèrent dans cette faiblesse que la facilité qu'elle donnait aux vainqueurs de les détruire; que dans Cuba, dans la Jamaïque, dans les isles voisines, ils firent périr plus de douze cent mille hommes, comme des chasseurs qui dépeuplent une terre de bêtes fauves. *Je les ai vu*, dit-il, *dans l'isle S.-Domingue & dans la Jamaïque, remplir les campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, disaient-ils, des treize apôtres. Je les ai vu donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chasse.*

Un cacique de l'isle de Cuba, nommé *Hatucu*, condamné par eux à périr

par le feu, pour n'avoir pas donné aſſez d'or, fut remis, avant qu'on allumât le bucher, entre les mains d'un franciſcain, qui l'exhortait à mourir chrétien, & qui lui promettait le ciel. Quoi! les Eſpagnols iront donc au ciel? demandait le cacique. Oui, ſans doute, diſait le moine. Ah! s'il eſt ainſi, que je n'aille point au ciel, repliqua ce prince. Un cacique de la nouvelle Grenade, qui eſt entre le Pérou & le Mèxique, fut brulé publiquement pour avoir promis en vain de remplir d'or la chambre d'un capitaine.

DES milliers d'Américains ſervaient aux Eſpagnols de bêtes de ſomme, & on les tuait quand leur laſſitude les empêchait de marcher. Enfin ce témoin oculaire affirme que, dans les iſles & ſur la terre ferme, ce petit nombre d'Européans a fait périr plus de douze millions d'Américains. *Pour vous juſtifier*, ajoûte-t-il, *vous dites que ces malheureux s'étaient rendus coupables de ſacrifices humains; que, par exemple, dans le temple du Mexique on avait ſacrifié vingt mille hommes: je prends à témoin le ciel & la terre, que les Mexicains, uſant du droit barbare de la guerre, n'avaient pas fait ſouffrir la mort dans*

Ch. CXLVIII.

leurs temples à cent cinquante priſonniers.

De tout ce que je viens de citer, il réſulte que probablement les Eſpagnols avaient beaucoup exagéré les dépravations des Mexicains, & que l'évêque de Chiapa outrait auſſi quelquefois ſes reproches contre ſes compatriotes. Obſervons ici que, ſi on reproche aux Mèxicains d'avoir quelquefois ſacrifié des ennemis vaincus au Dieu de la guerre, jamais les Péruviens ne firent de tels ſacrifices au ſoleil, qu'ils regardaient comme le Dieu bienfaiſant de la nature. La nation du Pérou était peut-être la plus douce de toute la terre.

Enfin les plaintes réitérées de *las Caſas* ne furent pas inutiles. Les loix envoyées d'Europe ont un peu adouci le ſort des Américains. Ils ſont aujourd'hui ſujets ſoumis, & non eſclaves.



CHAPITRE CXLIX.

Du premier voyage autour du monde.

CH. CXLIX.

CE mélange de grandeur & de cruauté étonne & indigne. Trop d'horreurs déshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique ; mais la gloire de *Colomb* eſt pure. Telle eſt celle de *Magalhaens*, que nous nommons *Magellan*, qui entreprit de faire par mer le tour du globe, & de *Sébaſtien Cano*, qui acheva le premier ce prodigieux voyage, qui n'eſt plus un prodige aujourd'hui.

CE fut en 1519, dans le commencement des conquêtes Eſpagnoles en Amérique, & au milieu des grands ſuccès des Portugais en Aſie & en Afrique, que *Magellan* découvrit pour l'Eſpagne le détroit qui porte ſon nom, qu'il entra le premier dans la mer du Sud, & qu'en voguant de l'Occident à l'Orient, il trouva les iſles qu'on nomma depuis *Marianes*.

Habitans des iſles Marianes ſans religion, ignorant le tien & le mien.

CES iſles Marianes ſituées près de la ligne méritent une attention particulière. Les habitans ne connaiſſaient

Ch. CXLIX.

point le feu, & il leur était abſolument inutile. Ils ſe nourriſſaient des fruits que leurs terres produiſent en abondance, ſur-tout du cacao, du ſago qui eſt fort au-deſſus du riz, & d'une pâte qui a le goût du meilleur pain, & qui ſe forme dans une gouſſe, au haut d'un grand arbre; on prétend que la durée ordinaire de leur vie, eſt de cent-vingt ans. On en dit autant des Braſiliens. Ces inſulaires n'étaient ni ſauvages, ni cruels; aucune des commodités qu'ils pouvaient déſirer ne leur manquait. Leurs maiſons bâties de planches de cacaotiers, induſtrieuſement façonnées, étaient propres & régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art; & peut-être étaient-ils les moins malheureux & les moins méchans de tous les hommes. Cependant les Portugais appellèrent leur pays *les iſles des Larrons*, parce que ces peuples, ignorant le tien & le mien, mangèrent quelques proviſions du vaiſſeau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les Hottentots, ni chez beaucoup de nations Africaines & Américaines. Mais au-delà de ces iſles, en tirant vers les Moluques, il y en a d'autres où la religion mahométane avait été portée du tems

CH. CXLIX.

des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde, & les chrétiens y venaient par la mer du Sud. Si les mahométans Arabes avaient connu la bouſſole, c'était à eux à découvrir l'Amérique; ils étaient dans le chemin; mais ils n'ont jamais navigé plus loin qu'à l'iſle de Mindanao, à l'oueſt des Manilles. Ce vaſte archipel était peuplé d'hommes d'eſpèces différentes, les uns blancs, les autres noirs, les autres olivâtres ou rouges. On a toujours trouvé la nature plus variée dans les climats chauds, que dans ceux du ſeptentrion.

Toujours nouvelles eſpèces d'hommes.

Au reſte, ce *Magellan* était un Portugais, auquel on avait refuſé une augmentation de paye de ſix écus. Ce refus le détermina à ſervir l'Eſpagne, & à chercher par l'Amérique un paſſage pour aller partager les poſſeſſions des Portugais en Aſie. En effet, ſes compagnons, après ſa mort, s'établirent à Tidor, la principale des iſles Moluques, où croiſſent les plus précieuſes épiceries.

Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Eſpagnols, & ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer orientale, lorſque tous les vaiſſeaux du Portugal ne pouvaient ve-

Ch. CXLIX.

nir que de l'Occident. Ils ne ſoupçonnaient pas que les Eſpagnols euſſent fait une partie du tour du globe. Il fallut une nouvelle géographie pour terminer le differend des Eſpagnols & des Portugais, & pour réformer l'arrêt que la cour de Rome avait porté ſur leurs prétentions & ſur les limites de leurs découvertes.

Il faut ſavoir que, quand le célèbre prince *Don Henri* commençait à reculer pour nous les bornes de l'univers, les Portugais demandèrent aux papes la poſſeſſion de tout ce qu'ils découvriraient. La coutume ſubſiſtait de demander des royaumes au S.-Siége, depuis que *Grégoire VII* s'était mis en poſſeſſion de les donner : on croyait par-là s'aſſurer contre une uſurpation étrangère, & intéreſſer la religion à ces nouveaux établiſſemens. Pluſieurs pontifes confirmèrent donc au Portugal les droits qu'il avait acquis, & qu'ils ne pouvaient lui ôter.

Le Pape s'aviſe de donner l'Orient & l'Occident.

Lorsque les Eſpagnols commençaient à s'établir dans l'Amérique, le pape *Alexandre VI* diviſa les deux nouveaux mondes, l'Américain & l'Aſiatique, en deux parties : tout ce qui était à l'orient des iſles Açores, devait appar-

tenir au Portugal ; tout ce qui était à l'occident fut donné à l'Eſpagne ; on traça une ligne ſur le globe, qui marqua les limites de ces droits réciproques, & qu'on appelle *la ligne de marcation*. Le voyage de *Magellan* dérangea la ligne du pape. Les iſles Marianes, les Philippines, les Moluques, ſe trouvaient à l'orient des découvertes Portugaiſes. Il fallut donc tracer une autre ligne, qu'on appella de *démarcation*. Qu'y a-t-il de plus étonnant, ou qu'on ait découvert tant de pays, ou que des évêques de Rome les aient donnés tous ?

TOUTES ces lignes furent encore dérangées, lorſque les Portugais abordèrent au Bréſil ; elles ne furent pas plus reſpectées par les Français & par les Anglais, qui s'établirent enſuite dans l'Amérique ſeptentrionale. Il eſt vrai que les Anglais ſur-tout, n'ont fait que glaner après les riches moiſſons des Eſpagnols : mais enfin ils y ont eu des établiſſemens conſidérables.

LE funeſte effet de toutes ces découvertes & de ces tranſplantations, a été que nos nations commerçantes ſe ſont fait la guerre en Amérique & en Aſie, toutes les fois qu'elles ſe la ſont déclarée

Ch. CXLIX.

en Europe. Elles ont réciproquement détruit leurs colonies naiſſantes. Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les nations. Les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde.

C'est un grand problême de ſavoir ſi l'Europe a gagné en ſe portant en Amérique. Il eſt certain que les Eſpagnols en retirèrent d'abord des richeſſes immenſes : mais l'Eſpagne a été dépeuplée ; & ces tréſors, partagés à la fin par tant d'autres nations, ont remis l'égalité qu'ils avaient d'abord ôtée. Le prix des denrées a augmenté par-tout. Ainſi perſonne n'a réellement gagné. Il reſte à ſavoir ſi la cochenille & le quinquina ſont d'un aſſez grand prix pour compenſer la perte de tant d'hommes.



CHAPITRE CL.

Du Bréſil.

QUAND les Eſpagnols envahiſſaient la plus riche partie du nouveau monde, les Portugais, ſurchargés des tréſors de l'ancien, négligeaient le Bréſil, qu'ils découvrirent en 1500, mais qu'ils ne cherchaient pas. CH. CL.

LEUR amiral *Cabral*, après avoir paſſé les iſles du cap Verd, pour aller par la mer auſtrale d'Afrique aux côtes du Malabar, prit tellement le large à l'occident, qu'il vit cette terre du Bréſil, qui, de tout le continent Américain, eſt le plus voiſin de l'Afrique; il n'y a que trente dégrés en longitude de cette terre au mont Atlas; c'était celle qu'on devait découvrir la première. On la trouva fertile; il y règne un printems perpétuel. Tous les habitans grands, bienfaits, vigoureux, d'une couleur rougeâtre, marchaient nuds, à la réſerve d'une large ceinture qui leur ſervait de poche.

Quels étaient les Braſiliens.

C'ÉTAIENT des peuples chaſſeurs,

Ch. CL.

par conſéquent n'ayant pas toujours une ſubſiſtance aſſurée ; de-là néceſſairement féroces, ſe faiſant la guerre avec leurs flèches & leurs maſſues, pour quelques pièces de gibier, comme les barbares policés de l'ancien continent la font pour quelques villages. La colère, le reſſentiment d'une injure les armait ſouvent, comme on le raconte des premiers Grecs & des Aſiatiques. Ils ne ſacrifiaient point d'hommes, parce que n'ayant aucun culte religieux, ils n'avaient point de ſacrifices à faire ainſi que les Mexicains : mais ils mangeaient leurs priſonniers de guerre ; & *Améric Veſpuce* rapporte dans une de ſes lettres, qu'ils furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient pas leurs priſonniers.

Anthropophages.

Au reſte, nulles loix chez les Braſiliens que celles qui s'établiſſaient au hazard pour le moment préſent par la peuplade aſſemblée ; l'inſtinct ſeul les gouvernait. Cet inſtinct les portait à chaſſer, quand ils avaient faim, à ſe joindre à des femmes quand le beſoin le demandait, & à ſatisfaire ce beſoin paſſager avec de jeunes gens.

Ces peuples ſont une preuve aſſez

forte que l'Amérique n'avait jamais été connue de l'ancien monde; on aurait porté quelque religion dans cette terre peu éloignée de l'Afrique. Il eſt bien difficile qu'il n'y eût reſté quelque trace de cette religion quelle qu'elle fût; on n'y en trouva aucune. Quelques charlatans portant des plumes ſur la tête, excitaient les peuples au combat, leur faiſaient remarquer la nouvelle lune, leur donnaient des herbes qui ne guériſſaient pas leurs maladies. Mais qu'on ait vû chez eux des prêtres, des autels, un culte, c'eſt ce qu'aucun voyageur n'a dit, malgré la pente à le dire.

CH. CL.

Preuve que l'ancien monde n'avait jamais connu le nouveau.

LES Mexicains, les Péruviens, peuples policés, avaient un culte établi. La religion chez eux maintenait l'État, parce qu'elle était entièrement ſubordonnée au prince; mais il n'y avait point d'État chez les ſauvages ſans beſoin & ſans police.

LE Portugal laiſſa, pendant près de cinquante ans, languir les colonies que leurs marchands avaient envoyées au Bréſil. Enfin en 1559, on y fit des établiſſemens ſolides, & les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Le Bréſil augmenta les richeſſes des Eſpagnols, quand leur roi *Philippe II*

CH. CL.

s'empara du Portugal en 1581. Les Hollandais le prirent presque tout entier sur les Espagnols, depuis 1625, jusqu'à 1630.

Portugal pauvre avec or & diamans.

CES mêmes Hollandais enlevaient à l'Espagne, tout ce que le Portugal avait établi dans l'ancien monde & dans le nouveau. Enfin, lorsque le Portugal eut secoué le joug des Espagnols, il se remit en possession des côtes du Brésil. Ce pays a produit à ces nouveaux maîtres, ce que le Mexique, le Pérou, & les isles donnaient aux Espagnols, de l'or, de l'argent, des denrées précieuses. Dans nos derniers tems même, on y a découvert des mines de diamans, aussi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'est-il arrivé? tant de richesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie, du Brésil, avaient enlevé beaucoup d'habitans. Les autres, comptant sur l'or & les diamans, ont cessé de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture & les manufactures. Leurs diamans & leur or ont payé à peine les choses nécessaires que les Anglais leur ont fournies; c'est pour l'Angleterre, en effet, que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin, en 1756, quand Lisbonne a été renversée par un trem-

blement de terre, il a fallu que Londres envoyât jusqu'à de l'argent monnoyé au Portugal, qui manquait de tout. Dans ce pays le roi eſt riche, & le peuple pauvre. CH. CL.



CHAPITRE CLI.

Des possessions des Français en Amérique.

Ch. CLI.

LEs Espagnols tiraient déja du Mexique & du Pérou, des trésors immenses, qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis ; quand les autres Nations, jalouses & excitées par leur exemple, n'avaient pas encore, dans les autres parties de l'Amérique, une colonie qui leur fût avantageuse.

L'AMIRAL *Coligni*, qui avait en tout de grandes idées, imagina en 1557, sous *Henri II*, d'établir les Français & sa secte dans le Brésil ; un chevalier de *Villegagnon*, alors calviniste, y fut envoyé. *Calvin* s'intéressa à l'entreprise; les Gènevois n'étaient pas alors d'aussi bons commerçans qu'aujourd'hui. *Calvin* envoya plus de prédicans que de cultivateurs. Ces ministres, qui voulaient dominer, eurent avec le commandant de violentes querelles ; ils excitèrent une sédition. La colonie fut divisée ; les Portugais la détruisirent. *Villegagnon* renonça à *Calvin* & à ses ministres ; il les traita

Le Brésil perdu, pour des querelles de religion.

traita de perturbateurs ; ceux-ci le traitèrent d'athée, & le Bréſil fut perdu pour la France, qui n'a jamais ſu faire de grands établiſſemens au-dehors. — CH. CLI.

ON diſait que la famille des Incas s'était retirée dans ce vaſte pays, dont les limites touchent à celles du Pérou ; que c'était-là que la plupart des Péruviens avaient échappé à l'avarice & à la cruauté des chrétiens d'Europe, qui habitaient au milieu des terres, près d'un certain lac Parima, dont le ſable était d'or ; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal ; les Eſpagnols appellaient cette ville *Eldorado* ; ils la cherchèrent longtems.

Eldorado.

CE nom d'Eldorado éveilla toutes les puiſſances. La reine *Elizabeth* envoya, en 1596, une flotte, ſous le commandement du ſavant & malheureux *Raleig*, pour diſputer aux Eſpagnols ces nouvelles dépouilles. *Raleig*, en effet, pénétra dans le pays habité par des peuples rouges. Il prétend qu'il y a une nation dont les épaules ſont auſſi hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines : il rapporta une centaine de grandes plaques d'or, & quelques

Ch. CLI. morceaux d'or ouvragés. Mais enfin, on ne trouva ni de ville Dorado, ni de lac Parima. Les Français, après plusieurs tentatives, s'établirent en 1664, à la pointe de cette grande terre dans

Cayenne. l'isle de la Cayenne, qui n'a qu'environ quinze lieues communes de tour. C'est-là ce qu'on nomma *la France équinoxiale.* Cette France se réduisit à un bourg composé d'environ cent cinquante maisons de terre & de bois; & l'isle de Cayenne n'a valu quelque chose que sous *Louis XIV*, qui le premier des rois de France encouragea véritablement le commerce maritime; encore cette isle fut-elle enlevée aux Français, par les Hollandais, dans la guerre de 1672. Mais une flotte de *Louis XIV* la reprit. Elle fournit aujourd'hui un peu d'indigo & de mauvais caffé. La Guiana était, dit-on, le plus beau pays de l'Amérique où les Français pussent s'établir, & c'est celui qu'ils négligèrent.

On leur parla de la Floride entre l'ancien & le nouveau Mexique. Les Espagnols étaient déja en possession d'une partie de la Floride, à laquelle même ils avaient donné ce nom. Mais comme un armateur Français préten-

dait y avoir abordé à-peu-près dans le même tems qu'eux, c'était un droit à disputer; les terres des Américains devant appartenir par notre droit des gens, ou de ravisseur, non-seulement à celui qui les envahissait le premier, mais à celui qui disait le premier les avoir vues.

L'AMIRAL *Coligni* y avait envoyé sous *Charles IX*, vers l'an 1564, une colonie huguenote, voulant toujours établir sa religion en Amérique, comme les Espagnols y avaient porté la leur. Les Espagnols ruinèrent cet établissement, & pendirent aux arbres tous les Français, avec un grand écriteau au dos: *Pendus, non comme Français, mais comme hérétiques.*

1565. Pendus.

QUELQUE tems après, un Gascon, nommé le chevalier de *Gourgues*, se mit à la tête de quelques corsaires pour essayer de reprendre la Floride. Il s'empara d'un petit fort Espagnol, & fit pendre à son tour les prisonniers, sans oublier de leur mettre un écriteau: *Pendus, non comme Espagnols, mais comme voleurs & maranes.* Déja les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs Européans les venger en s'exterminant les uns les autres; &

ils ont eu ſouvent cette conſolation.

CH. CLI.

APRÈS avoir pendu des Eſpagnols, il fallut pour ne le pas être, évacuer la Floride, à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encore que la Guiane. Mais les guerres affreuſes de religion qui ruinaient alors les habitans de la France, ne leur permettaient pas d'aller égorger, & convertir des ſauvages, ni de diſputer de beaux pays aux Eſpagnols.

Canada.

DÉJA les Anglais ſe mettaient en poſſeſſion des meilleures terres & des plus avantageuſement ſituées qu'on puiſſe poſſéder dans l'Amérique ſeptentrionale, au-delà de la Floride, quand deux ou trois marchands de Normandie, ſur la légère eſpérance d'un petit commerce de pelleterie, équipèrent quelques vaiſſeaux, & établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de neiges & de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours & des caſtors. Cette terre découverte auparavant dès l'an 1535, avait été abandonnée; mais enfin, après pluſieurs tentatives mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine, une petite compagnie de marchands de Dieppe & de

Saint-Malo, fonda Québec en 1608, c'eſt-à-dire, bâtit quelques cabanes ; & ces cabanes ne ſont devenues une ville que ſous *Louis XIV*. Ch. CLI.

Cet établiſſement, celui de Louïſbourg, & tous les autres dans cette nouvelle France, ont été toujours très-pauvres, tandis qu'il y a quinze mille carroſſes dans la ville de Mexique, & davantage dans celle de Lima. Ces mauvais pays n'en ont pas moins été un ſujet de guerre preſque continuel, ſoit avec les naturels, ſoit avec les Anglais, qui, poſſeſſeurs des meilleurs territoires, ont voulu ravir celui des Français, pour être les ſeuls maîtres du commerce de cette partie boréale du monde.

Les peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique, & du Pérou & du Breſil. Ils leur reſſemblaient en ce qu'ils ſont privés de poil comme eux, & qu'ils n'en ont qu'aux ſourcils & à la tête. Ils en diffèrent par la couleur qui approche de la nôtre ; ils en diffèrent encore plus par la fierté & le courage. Ils ne connurent jamais le gouvernement monarchique ; l'eſprit républicain a été le partage de tous les peuples

Ch. CLI.

du nord dans l'ancien monde & dans le nouveau. Tous les habitans de l'Amérique ſeptentrionale des montagnes, des Apalaches au détroit de *David*, ſont des payſans & des chaſſeurs diviſés en bourgades; inſtitution naturelle de l'eſpèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens, dont nous avions très-mal à propos déſigné les peuples du Mexique, du Pérou & du Bréſil. On n'appella ce pays, *les Indes*, que parce qu'il en venait autant de tréſors que de l'Inde véritable. On ſe contenta de nommer les Américains du nord, *Sauvages*; ils l'étaient moins à quelques égards que les payſans de nos côtes Européanes, qui ont ſi long-tems pillé de droit les vaiſſeaux naufragés, & tué les navigateurs. La guerre, ce crime & ce fléau de tous les tems & de tous les hommes, n'avait pas chez eux comme chez nous l'intérêt pour motif; c'était d'ordinaire l'inſulte & la vengeance qui en étaient le ſujet, comme chez les Braſiliens & chez tous les ſauvages.

Encore des anthropophages.

Ce qu'il y avait de plus horrible chez les Canadiens, eſt qu'ils faiſaient mourir dans les ſupplices leurs ennemis captifs, & qu'ils les mangeaient. Cette

horreur leur était commune avec les Brasiliens éloignés d'eux de cinquante dégrés. Les uns & les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. C'est un usage qui n'est pas de tous les jours; mais il a été commun à plus d'un peuple; & nous en avons traité à part.

CH. CLI.

C'ÉTAIT dans ces terres stériles & glacées du Canada, que les hommes étaient souvent anthropophages; ils ne l'étaient point dans l'Acadie; pays meilleur où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reste du continent, excepté dans quelques parties du Brésil, & chez les Cannibales des isles Caraïbes.

Jésuites & huguenots pêle-mêle embarqués.

QUELQUES Jésuites & quelques huguenots rassemblés par une fatalité singulière, cultivèrent la colonie naissante du Canada; elle s'allia ensuite avec les Hurons qui faisaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci nuisirent beaucoup à la colonie, firent quelques Jésuites prisonniers, &, dit-on, les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funestes à l'établissement de Québec. A peine cette ville commençait à être 1629. bâtie & fortifiée, qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent toute l'Acadie; cela ne veut

Ch. CLI. dire autre chofe, finon qu'ils détruifirent des cabanes de pêcheurs.

Les Français n'avaient donc dans ce tems-là aucun établiffement hors de France, & pas plus en Amérique qu'en Afie.

La compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entreprifes, efpérant réparer fes pertes, preffa le cardinal de *Richelieu* de la comprendre dans le traité de Saint-Germain fait avec les Anglais. Ces peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi, dont ils ne faifaient alors aucun cas; & ce peu devint enfuite la nouvelle France. Cette nouvelle France refta long-tems dans un état miférable; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui foutinrent la compagnie. Les Anglais, informés de ces petits profits, prirent encore l'Acadie.

1654. Acadie. 1713. Ils la rendirent encore au traité de Bréda. Enfin ils la prirent cinq fois, & s'en font confervé la propriété par la paix d'Utrecht; paix alors heureufe, qui eft devenue depuis funefte à l'Europe. Car nous verrons que, les miniftres qui firent ce traité n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie, l'Angleterre voulant les étendre, & la

France les resserrer, ce coin de terre a été le sujet d'une guerre violente en 1755 entre ces deux nations rivales; & cette guerre a produit celle de l'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques est venue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être le signal de l'embrasement de l'Europe.

CH. CLI.

LA petite isle du cap Breton, où est Louïsbourg, la rivière de Saint-Laurent, Québec, le Canada, demeurèrent donc à la France en 1713. Ces établissemens servirent plus à entretenir la navigation, & à former des matelots, qu'ils ne rapportèrent de profit. Québec contenait environ sept mille habitans; les dépenses de la guerre pour conserver ces pays, coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais; & cependant elles paraissaient nécessaires.

Louisiane.

ON a compris dans la nouvelle France un pays immense qui touche d'un côté au Canada, de l'autre au nouveau Mèxique, & dont les bornes vers le nord-ouest sont inconnues; on l'a nommé *Missisipi*, du nom du fleuve qui descend dans le golfe du Mexique; & *Louisiane*, du nom de *Louis XIV*.

CETTE étendue de terre était à la

Ch. CLI.

bienſéance des Eſpagnols, qui, n'ayant que trop de domaines en Amérique, ont négligé cette poſſeſſion, d'autant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelques Français du Canada s'y tranſportèrent, en deſcendant par le pays & par la rivière des Illinois, & en eſſuyant toutes les fatigues & tous les dangers d'un tel voyage. C'eſt comme ſi on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Eſpérance, au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la nouvelle France, fut juſqu'en 1708 compoſée d'une douzaine de familles errantes dans des déſerts & dans des bois.

Crozat & Bernard.

Louis XIV, accablé alors de malheurs, voyait dépérir l'ancienne France, & ne pouvait penſer à la nouvelle. L'État était épuiſé d'hommes & d'argent. Il eſt bon de ſavoir que, dans cette miſère publique, deux hommes avaient gagné chacun environ quarante millions, l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne, tandis que la compagnie des Indes établie par *Colbert* était détruite; l'autre par des affaires avec un miniſtère malheureux, obéré & ignorant. Le grand négociant, qui ſe nommait *Crozat*, étant aſſez

riche & aſſez hardi pour riſquer une partie de ſes tréſors, ſe fit concéder la Louïſiane par le roi, à condition que chaque vaiſſeau que lui & ſes aſſociés enverraient, y porterait ſix garçons & ſix filles pour peupler. Le commerce & la population y languirent également. Ch. CLI.

Après la mort de *Louis XIV*, l'Écoſſais *Law* ou *Laſs*, homme extraordinaire, dont pluſieurs idées ont été inutiles, & d'autres pernicieuſes, fit accroire à la nation que la Louïſiane produiſait autant d'or que le Pérou, & allait fournir autant de ſoie que la Chine. Ce fut la première époque du fameux ſyſtême de *Laſs*. On envoya des colonies au Miſſiſſipi; on grava le plan d'une ville magnifique & régulière, nommée *la nouvelle Orléans*. Les colons périrent la plupart de miſère, & la ville ſe réduiſit à quelques méchantes maiſons. Peut-être un jour, s'il y a des millions d'habitans de trop en France, ſera-t-il avantageux de peupler la Louïſiane; mais il eſt plus vraiſemblable qu'il faudra l'abandonner. 1717. & 1718.

CHAPITRE CLII.

Des iſles Françaiſes, & des flibuſtiers.

CH. CLII.

LEs poſſeſſions les plus importantes que les Français ont acquiſes avec le tems, ſont la moitié de l'iſle Saint-Domingue, la Martinique, la Guadaloupe, & quelques petites iſles Antilles; ce n'eſt pas la deux-centième partie des conquêtes Eſpagnoles, mais on en a tiré enfin de grands avantages.

S.-Domingue, mais ſans or, ni argent.

SAINT-DOMINGUE eſt cette même iſle Hiſpaniola, que les habitans nommaient *Aïti*, découverte par *Colombo*, & dépeuplée par les Eſpagnols; les Français n'ont pas trouvé dans la partie qu'ils habitent l'or & l'argent qu'on y trouvait autrefois; ſoit que les métaux demandent une longue ſuite de ſiècles pour ſe former, ſoit plutôt qu'il n'y en ait qu'une quantité déterminée dans la terre, & que la mine ne renaiſſe plus; l'or & l'argent en effet n'étant point des mixtes, il eſt difficile de concevoir ce qui les reproduirait. Il y a encore des mines de ces métaux

dans le terrein qui reſte aux Eſpagnols; mais les frais n'étant point compenſés par le profit, on a ceſſé d'y travailler.

Ch. CLII.

Origine des flibuſtiers.

La France n'eſt entrée en partage de cette iſle avec l'Eſpagne, que par la hardieſſe déſeſpérée d'un peuple nouveau, que le hazard compoſa d'Anglais, de Bretons, & ſur-tout de Normans. On les a nommés *Boucaniers*, *Flibuſtiers*; leur union & leur origine furent à-peu-près celle des anciens Romains; leur courage fut plus impétueux & plus terrible. Imaginez des tigres qui auraient un peu de raiſon; voilà ce qu'étaient les flibuſtiers; voici leur hiſtoire.

Il arriva, vers l'année 1625, que des aventuriers Français & Anglais abordèrent en même tems dans une iſle des Caraïbes, nommée *Saint-Chriſtophe* par les Eſpagnols, qui donnaient preſque toujours le nom d'un ſaint aux pays dont ils s'emparaient, & qui égorgeaient les naturels au nom d'un ſaint. Il fallut que ces nouveaux venus, malgré l'antipathie naturelle des deux nations, ſe réuniſſent contre les Eſpagnols. Ceux-ci, maîtres de toutes les iſles voiſines comme du continent,

Ch. CLII.

vinrent avec des forces ſupérieures. Le commandant Français échappa & retourna en France. Le commandant Anglais capitula ; les plus déterminés des Français & des Anglais gagnèrent dans des barques l'iſle de Saint-Domingue, & s'établirent dans un endroit inabordable de la côte, au milieu des rochers. Ils fabriquèrent de petits canots à la manière des Américains, & s'emparèrent de l'iſle de la Tortue. Pluſieurs Normans allèrent groſſir leur nombre, comme au douzième ſiècle ils allaient à la conquête de la Pouille, & dans le dixième à la conquête de l'Angleterre ; ils eurent toutes les aventures heureuſes & malheureuſes, que pouvait attendre un ramas d'hommes ſans loix, venus de Normandie & d'Angleterre dans le golfe du Mexique.

Cromwell, en 1655, envoya une flotte qui enleva la Jamaïque aux Eſpagnols ; on n'en ſerait point venu à bout ſans ces flibuſtiers. Ils pirataient partout ; &, plus occupés de piller que de conſerver, ils laiſsèrent pendant une de leurs courſes reprendre par les Eſpagnols la Tortue. Ils la reprirent enſuite ; le miniſtère de France fut obligé de nommer pour commandant de la

Tortue celui qu'ils avaient choiſi ; ils infeſtèrent la mer du Mexique, & ſe firent des retraites dans pluſieurs iſles. Le nom qu'ils prirent alors, fut celui des *Frères de la Côte*. Ils s'entaſſaient dans un miſérable canot, qu'un coup de canon ou de vent aurait briſé, & allaient à l'abordage des plus gros vaiſſeaux Eſpagnols, dont quelquefois ils ſe rendaient maîtres. Point d'autres loix parmi eux que celle du partage égal des dépouilles, point d'autre religion que la naturelle, de laquelle encore ils s'écartaient monſtrueuſement.

CH. CLII.

Singuliers uſages des flibuſtiers. 1665.

Ils ne furent pas à portée de ravir des épouſes, comme on l'a conté des compagnons de *Romulus* ; ils obtinrent qu'on leur envoyât cent filles de France ; ce n'était pas aſſez pour perpétuer une aſſociation devenue nombreuſe ; deux flibuſtiers tiraient aux dés une fille ; le gagnant l'épouſait, & le perdant n'avait droit de coucher avec elle que quand l'autre était occupé ailleurs.

Ces hommes étaient d'ailleurs plus faits pour la deſtruction que pour fonder un État. Leurs exploits étaient inouïs, leurs cruautés auſſi. Un d'eux

Ch. CLII. (nommé *l'Olonois*, parce qu'il était des Sables d'Olonne) prend avec un ſeul canot une frégate armée, juſques dans le port de la Havane. Il interroge un des priſonniers, qui lui avoue que cette frégate était deſtinée à lui donner la chaſſe, qu'on devait ſe ſaiſir de lui & le pendre; il avoue encore que lui qui parlait était le bourreau. *L'Olonois* ſur le champ le fait pendre, coupe lui-même la tête à tous les captifs & ſuce leur ſang.

Atrocités.

1667. Cet *Olonois* & un autre nommé *le Baſque*, vont juſqu'au fond du petit golfe de Venezola, dans celui de Honduras avec cinq-cents hommes; ils mettent à feu & à ſang deux villes conſidérables; ils reviennent chargés de butin; ils montent les vaiſſeaux que les canots ont pris. Les voilà bientôt une puiſſance maritime, & ſur le point d'être de grands conquérans.

Grandes entrepriſes.

Morgan, Anglais, qui a laiſſé un nom fameux, ſe mit à la tête de mille flibuſtiers, les uns de ſa nation, les autres Normans, Bretons, Saintongeois, Baſques; il entreprend de s'emparer de Porto-Bello, l'entrepôt des richeſſes Eſpagnoles, ville très-forte, munie de canon, & d'une garniſon

considérable. Il arrive sans artillerie, monte à l'escalade de la citadelle sous le feu du canon ennemi, & malgré une résistance opiniâtre il prend la forteresse ; cette témérité heureuse oblige la ville à se racheter pour environ un million de piastres. Quelque tems après il ose s'enfoncer dans l'isthme de Panama, au milieu des troupes Espagnoles ; il pénètre à l'ancienne ville de Panama, enlève tous les trésors, réduit la ville en cendres, & revient à la Jamaïque victorieux & enrichi. C'était le fils d'un paysan d'Angleterre ; il eût pu se faire un royaume dans l'Amérique, mais enfin il mourut en prison à Londres. 1670.

Les flibustiers Français, dont le repaire était tantôt dans les rochers de Saint-Domingue, tantôt à la Tortue, arment dix bateaux, & vont au nombre d'environ douze cents hommes attaquer la Vera-Cruz ; cela est aussi téméraire que si douze cents Biscayens venaient assiéger Bordeaux avec dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'assaut ; ils en rapportent cinq millions, & font quinze cents esclaves. Enfin, après plusieurs succès de cette espèce, les flibustiers Anglais & Français se détermi- 1683.

Ch. CLII. nent à entrer dans la mer du Sud, & à piller le Pérou. Aucun Français n'avait vu encore cette mer; pour y entrer, il fallait ou traverſer les montagnes de l'iſthme de Panama, ou entreprendre
1687. de côtoyer par mer toute l'Amérique méridionale, & paſſer le détroit de Magellan qu'ils ne connaiſſaient pas. Ils ſe diviſent en deux troupes, & prennent à la fois ces deux routes.

Ceux qui franchiſſent l'iſthme, renverſent & pillent tout ce qui eſt ſur leur paſſage, arrivent à la mer du Sud, s'emparent dans les ports de quelques barques qu'ils y trouvent, & attendent avec ces petits vaiſſeaux ceux de leurs camarades qui ont dû paſſer le détroit de Magellan. Ceux-ci, qui étaient preſque tous Français, eſſuyèrent des aventures auſſi romaneſques que leur entrepriſe : ils ne purent paſſer au Pérou par le détroit, ils furent repouſſés par des tempêtes; mais ils allèrent piller les rivages de l'Afrique.

Ils traverſent l'Amérique.

Cependant les flibuſtiers qui ſe trouvent au-delà de l'iſthme dans la mer du Sud, n'ayant que des barques pour naviger, ſont pourſuivis par la flotte Eſpagnole du Pérou; il faut lui échapper. Un de leurs compagnons qui com-

mande une eſpèce de canot chargé de cinquante hommes, ſe retire juſqu'à la mer Vermeille, & dans la Californie; il y reſte quatre années, revient par la mer du Sud, prend dans ſa route un vaiſſeau chargé de cinq cent mille piaſtres, paſſe le détroit de Magellan, & arrive à la Jamaïque avec ſon butin. Les autres cependant rentrent dans l'iſthme, chargés d'or & de pierreries. Les troupes Eſpagnoles raſſemblées, les attendent & les pourſuivent partout. Il faut que les flibuſtiers traverſent l'iſthme dans ſa plus grande largeur, & qu'ils marchent par des détours l'eſpace de trois-cents lieues, quoiqu'il n'y en ait que quatre-vingts en droite ligne de la côte où ils étaient à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des rivières qui ſe précipitent par des cataractes, & ſont réduits à s'y embarquer dans des eſpeces de tonneaux. Ils combattent la faim, les élémens & les Eſpagnols. Cependant ils ſe rendent à la mer du Nord, avec l'or & les pierreries qu'ils ont pu conſerver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq-cents. La retraite des dix mille Grecs ſera toujours plus célèbre, mais elle n'eſt pas comparable.

Ch. CLII.

Si ces aventuriers avaient pu ſe réunir tous ſous un chef, ils auraient fondé une puiſſance conſidérable en Amérique. Ce n'était, à la vérité, qu'une troupe de voleurs ; mais qu'ont été tous les conquérans? Les flibuſtiers ne réuſſirent qu'à faire aux Eſpagnols preſqu'autant de mal que les Eſpagnols en avaient fait aux Américains. Les uns allèrent jouir dans leur patrie de leurs richeſſes, les autres moururent des excès où ces richeſſes les entraînèrent ; beaucoup furent réduits à leur première indigence. Les gouvernemens de France & d'Angleterre ceſsèrent de les protéger, quand on n'eut plus beſoin d'eux ; enfin il ne reſte de ces héros du brigandage, que leur nom & le ſouvenir de leur valeur & de leurs cruautés.

C'est à eux que la France doit la moitié de l'iſle de S.-Domingue ; c'eſt par leurs armes qu'on s'y établit dans tout le tems de leurs courſes.

Nègres.

On comptait en 1757, dans la S.-Domingue Françaiſe, environ trente mille perſonnes, & cent mille eſclaves Nègres ou mulâtres, qui travaillaient aux ſucreries, aux plantations d'indigo, de cacao, & qui abrégent leur vie

pour flatter nos appétits nouveaux, en rempliſſant nos nouveaux beſoins, que nos pères ne connaiſſaient pas : nous allons acheter ces Nègres à la côte de Guinée, à la côte d'Or, à celle d'Ivoire ; je n'en ſais pas le prix aujourd'hui, mais il y a trente ans qu'on avait un beau Nègre pour cinquante livres ; c'eſt à-peu-près cinq fois moins qu'un bœuf gras. Nous leur diſons qu'ils ſont hommes comme nous, qu'ils ſont rachetés du ſang d'un DIEU mort pour eux, & enſuite on les fait travailler comme des bêtes de ſomme, on les nourrit plus mal ; s'ils veulent s'enfuir, on leur coupe une jambe, & on leur fait tourner à bras l'arbre des moulins à ſucre, lorſqu'on leur a donné une jambe de bois ; après cela, nous oſons parler du droit des gens. La petite iſle de la Martinique, la Guadaloupe, que les Français cultivèrent en 1735, fournirent les mêmes denrées que S.-Domingue. Ce ſont des points ſur la carte, & des évènemens qui ſe perdent dans l'hiſtoire de l'univers. Mais enfin, ces pays qu'on peut à peine appercevoir dans une mappemonde, produiſirent en France une circulation annuelle d'environ ſoixante millions de marchandiſes. Ce commer-

Ch. CLII.

ce n'enrichit point un pays ; bien au contraire, il fait périr des hommes, il cauſe des naufrages ; il n'eſt pas, ſans doute, un vrai bien ; mais les hommes s'étant fait des néceſſités nouvelles, il empêche que la France n'achète chèrement de l'étranger ce ſuperflu devenu néceſſaire.



CHAPITRE CLIII.

Des possessions des Anglais & des Hollandais en Amérique.

Ch. CLIII.

LEs Anglais, étant nécessairement plus adonnés que les Français à la marine, puisqu'ils habitent une isle, ont eu dans l'Amérique septentrionale de bien meilleurs établissemens que les Français. Ils possèdent six-cents lieues communes de côtes, depuis la Caroline jusqu'à cette baye d'Hudson, par laquelle on a cru en vain trouver un passage qui pût conduire jusqu'aux mers du Sud & du Japon. Leurs colonies n'approchent pas des riches contrées de l'Amérique Espagnole; les terres de l'Amérique Anglaise ne produisent, du moins jusqu'à présent, ni argent, ni or, ni indigo, ni cochenille, ni pierres précieuses, ni bois de teinture : cependant elles ont procuré d'assez grands avantages. Les possessions Anglaises en terre ferme, commencent à dix dégrés de notre tropique, dans un des plus heureux climats. C'est dans ce pays nommé *Caroline*, que les Français ne purent s'éta-

Ch. CLIII.

blir; & les Anglais n'en ont pris possession qu'après s'être assurés des côtes plus septentrionales.

Vous avez vu les Espagnols & les Portugais maîtres de presque tout le nouveau monde, depuis le détroit de Magellan, jusqu'à la Floride : après la Floride est cette Caroline, à laquelle les Anglais ont ajoûté depuis peu la partie du sud appellée *la Géorgie*, du nom du roi *George I.*: ils n'ont eu la Caroline que depuis 1664. Le plus grand lustre de cette colonie, est d'avoir reçu ses loix du philosophe *Locke*. La liberté entière de conscience, la tolérance de toutes les religions fut le fondement de ces loix. Les épiscopaux y vivent fraternellement avec les puritains; ils y permettent le culte des catholiques leurs ennemis, & celui des Indiens nommés *Idolâtres*; mais pour établir légalement une religion dans le pays, il faut être sept pères de famille. *Locke* a considéré que sept familles, avec leurs esclaves, pourraient composer cinq à six-cents personnes, & qu'il ne serait pas juste d'empêcher ce nombre d'hommes de servir Dieu suivant leur conscience, parce qu'étant gênés, ils abandonneraient la colonie.

Locke législateur de la Caroline.

Les

Ch. CLIII.

Les mariages ne ſe contractent dans la moitié du pays, qu'en préſence du magiſtrat. Mais ceux qui veulent joindre à ce contrat civil la bénédiction d'un prêtre, peuvent ſe donner cette ſatisfaction.

Ces loix ſemblèrent admirables, après les torrens de ſang que l'eſprit d'intolérance avait répandus dans l'Europe : mais on n'aurait pas ſeulement ſongé à faire de telles loix chez les Grecs & chez les Romains, qui ne ſoupçonnèrent jamais qu'il pût arriver un tems où les hommes voudraient forcer, le fer à la main, d'autres hommes à croire. Il eſt ordonné par ce code humain, de traiter les Nègres, avec la même humanité qu'on a pour ſes domeſtiques. La Caroline poſſédait en 1657, quarante mille Nègres, & vingt mille blancs.

Virginie.

Au-dela de la Caroline eſt la Virginie, nommée ainſi en l'honneur de la reine *Elizabeth*, peuplée d'abord par les ſoins du fameux *Raleig*, ſi cruellement récompenſé depuis par *Jacques I*. Cet établiſſement ne s'était pas fait ſans de grandes peines. Les ſauvages plus aguerris que les Mexicains, & auſſi injuſtement attaqués, détruiſirent preſque toute la colonie.

Ch. CLIII.

On prétend que depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui a valu des peuplades aux deux mondes, le nombre des habitans de la Virginie, ſe monte à cent quarante mille, ſans compter les Nègres. On a ſur-tout cultivé le tabac dans cette province, & dans Mariland ; c'eſt un commerce immenſe, & un nouveau beſoin artificiel qui n'a commencé que fort tard, & qui s'eſt accrû par l'exemple ; il n'était pas permis de mettre de cette pouſſière âcre & mal-propre dans ſon nez, à la cour de *Louis XIV* ; cela paſſait pour une groſſièreté. La première ferme du tabac fut en France de trois cent mille livres par an, elle eſt aujourd'hui de ſeize millions. Les Français en achètent pour près de quatre millions par année des colonies Anglaiſes, eux qui pourraient en planter dans la Louiſiane. Je ne peux m'empêcher de remarquer ici que la France & l'Angleterre conſument aujourd'hui en denrées inconnues à nos pères, plus que leurs couronnes n'avaient autrefois de revenus.

Primitifs ou quakers de Penſilvanie.

De la Virginie, en allant toujours au nord, vous allez à Mariland, qui poſſède quarante mille blancs, & plus de ſoixante mille Nègres ; au-delà eſt la cé-

lèbre Penſilvanie, pays unique ſur la terre, par la ſingularité de ſes nouveaux colons. *Guillaume Pen*, chef de la religion qu'on nomme très improprement *Quakeriſme*, donna ſon nom & ſes loix à cette contrée vers l'an 1680. Ce n'eſt pas ici une uſurpation, comme toutes ces invaſions que nous avons vûes dans l'ancien monde, & dans le nouveau. *Pen* acheta le terrein des indigènes & devint le propriétaire le plus légitime. Le chriſtianiſme qu'il apporta ne reſſemble pas plus à celui du reſte de l'Europe, que ſa colonie ne reſſemble aux autres. Ses compagnons profeſſaient la ſimplicité & l'égalité des premiers diſciples de CHRIST. Point d'autres dogmes que ceux qui ſortirent de ſa bouche; ainſi preſque tout ſe bornait à aimer DIEU & les hommes; point de baptême, parce que JÉSUS ne baptiſa perſonne; point de prêtres, parce que les premiers diſciples étaient également conduits par le CHRIST lui-même. Je ne fais ici que le devoir d'un hiſtorien fidèle; & j'ajoûterai que, ſi *Pen* & ſes compagnons errèrent dans la théologie, cette ſource intariſſable de querelles & de malheurs, ils s'élevèrent au-deſſus de tous les peuples par la morale. Placés

CH. CLIII.

Admirable conduite des primitifs, ou quakers.

entre douze petites nations que nous appellons *Sauvages*, ils n'eurent de différends avec aucune; elles regardaient *Pen* comme leur arbitre & leur père. Lui & ſes primitifs qu'on appelle *Quakers*, & qui ne doivent être appellés que du nom de *Juſtes*, avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers, & de n'avoir point entr'eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux, mais des arbitres, qui, ſans aucuns fraix, accommodaient toutes les affaires litigieuſes. Point de médecins chez ce peuple ſobre, qui n'en avait pas beſoin.

La Penſilvanie fut long-tems ſans ſoldats, & ce n'eſt que depuis peu que l'Angleterre en a envoyé pour les défendre, quand on a été en guerre avec la France. Otez ce nom de *Quaker*, cette habitude révoltante & barbare de trembler en parlant dans leurs aſſemblées religieuſes, & quelques coutumes ridicules, il faudra convenir que ces primitifs ſont les plus reſpectables de tous les hommes; leur colonie eſt auſſi floriſſante que leurs mœurs ont été pures. Philadelphie, ou la ville des frères, leur capitale, eſt une des plus belles villes de l'univers; & on a compté cent

quatre-vingt mille hommes dans la Penſilvanie en 1740. Ces nouveaux citoyens ne ſont pas tous du nombre des primitifs, ou quakers; la moitié eſt compoſée d'Allemans, de Suédois, & d'autres peuples qui forment dix-ſept religions. Les primitifs qui gouvernent regardent tous ces étrangers comme leurs confrères.

CH. CLIII.

Boſton.

AU-DELA de cette contrée unique ſur la terre, où s'eſt réfugiée la paix bannie par-tout ailleurs, vous rencontrez la nouvelle Angleterre, dont Boſton, la ville la plus riche de toute cette côte, eſt la capitale.

Horrible fanatiſme.

ELLE fut habitée d'abord & gouvernée par des puritains, perſécutés en Angleterre par ce *Laud*, archevêque de Cantorbéri, qui depuis paya de ſa tête ſes perſécutions, & dont l'échaffaud ſervit à élever celui du roi *Charles I.* Ces puritains, eſpèce de calviniſtes, ſe réfugièrent vers l'an 1620 dans ce pays, nommé depuis *la nouvelle Angleterre*. Si les épiſcopaux les avaient pourſuivis dans leur ancienne patrie, c'étaient des tigres qui avaient fait la guerre à des ours. Ils portèrent en Amérique leur humeur ſombre & féroce, & vexèrent en toute manière les pa-

cifiques Penſilvaniens, dès que ces nouveaux venus commencèrent à s'établir. Mais en 1692, ces puritains ſe punirent eux-mêmes par la plus étrange maladie épidémique de l'eſprit qui ait jamais attaqué l'eſpèce humaine.

Tandis que l'Europe commençait à ſortir de l'abîme de ſuperſtitions horribles où l'ignorance l'avait plongée depuis tant de ſiècles, & que les ſortiléges & les poſſeſſions n'étaient plus regardées en Angleterre & chez les nations policées, que comme d'anciennes folies dont on rougiſſait, les puritains les firent revivre en Amérique. Une fille eût des convulſions en 1692; un prédicant accuſa une vieille ſervante de l'avoir enſorcelée; on força la vieille d'avouer qu'elle était magicienne: la moitié des habitans crut être poſſédée, l'autre moitié fut accuſée de ſortilége; & le peuple en fureur menaçait tous les juges de les pendre, s'ils ne faiſaient pas pendre les accuſés. On ne vit pendant deux ans que des ſorciers, des poſſédés, & des gibets; & c'étaient les compatriotes de *Locke* & de *Newton*, qui ſe livraient à cette abominable démence. Enfin la maladie ceſſa; les citoyens de la nouvelle Angleterre repri-

rent leur raiſon, & s'étonnèrent de leur fureur. Ils ſe livrèrent au commerce & à la culture des terres. La colonie devint bientôt la plus floriſſante de toutes. On y comptait, en 1750, environ trois cent cinquante mille habitans; c'eſt dix fois plus qu'on n'en comptait dans les établiſſemens Français.

De la nouvelle Angleterre, vous paſſez à la nouvelle Yorck, à l'Acadie, qui eſt devenue un ſi grand ſujet de diſcorde; à Terre-neuve, où ſe fait la grande pêche de la moruë; & enfin, après avoir navigé vers l'oueſt, vous arrivez à la baye d'Hudſon, par laquelle on a crû ſi long-tems trouver un paſſage à la Chine & à ces mers inconnues qui font partie de la vaſte mer du Sud; de ſorte qu'on croyait trouver à la fois le chemin le plus court, pour naviger aux extrémités de l'Orient & de l'Occident.

Les iles que les Anglais poſsèdent en Amérique, leur ont preſque autant valu que leur continent; la Jamaïque, la Barbade, & quelques autres où ils cultivent le ſucre, leur ont été très-profitables, tant par leurs fabriques, que par le commerce avec la nouvelle Eſpagne, d'autant plus avantageux qu'il eſt prohibé.

Ch. CLIII.

Possessions Hollandaises.

Les Hollandais, si puissans aux Indes orientales, sont à peine connus dans l'Amérique; le petit terrein de Surinam, près du Brésil, est ce qu'ils ont conservé de plus considérable. Ils y ont porté le génie de leur pays, qui est de couper les terres en canaux. Ils ont fait une nouvelle Amsterdam à Surinam, comme à Batavia; & l'isle de Curaçao leur produit des avantages assez considérables. Les Danois enfin ont eu trois petites isles, & ont commencé un commerce très-utile, par les encouragemens que leur roi leur a donnés.

Voila jusqu'à présent ce que les Européans ont fait de plus important dans la quatrième partie du monde.

Il en reste une cinquième, qui est celle des terres australes, dont on n'a découvert encore que quelques côtes & quelques isles. Si on comprend sous le nom de ce nouveau monde austral, les terres des Papous, & la nouvelle Guinée, qui commencent sous l'équateur même, il est clair que cette partie du globe est la plus vaste de toutes.

MAGELLAN vit le premier, en 1520, la terre antarctique, à cinquante & un dégrés vers le pole austral: mais ces

climats glacés ne pouvaient pas tenter les possesseurs du Pérou. Depuis ce tems, on fit la découverte de plusieurs pays immenses au midi des Indes, comme la nouvelle Hollande, qui s'étend depuis le dixième dégré, jusques par-delà le trentième. Quelques personnes prétendent que la compagnie de Batavia y possède des établissemens utiles. Il est pourtant difficile d'avoir secrètement des provinces, & un commerce. Il est vraisemblable qu'on pourrait encore envahir cette cinquième partie du monde, que la nature n'a point négligé ces climats; & qu'on y verrait des marques de sa variété & de sa profusion.

MAIS jusqu'ici que connaissons-nous de cette immense partie de la terre? Quelques côtes incultes, où *Pelsart* & ses compagnons ont trouvé, en 1630, des hommes noirs, qui marchent sur les mains, comme sur les pieds: une baye où *Tasman*, en 1642, fut attaqué par des hommes jaunes, armés de fléches & de massues: une autre où *Dampier*, en 1699, a combattu des Nègres, qui tous avaient la mâchoire supérieure dégarnie de dents par-devant. On n'a point encore pénétré dans ce segment

Ch. CLIII. du globe; & il faut avouer qu'il vaut mieux cultiver ſon pays, que d'aller chercher les glaces & les animaux noirs & bigarrés du pole auſtral.



CHAPITRE CLIV.

Du Paraguai. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.

Ch. CLIV.

Établissement des jésuites comparé à celui des primitifs nommés quakers.

LEs conquêtes du Mexique & du Pérou, sont des prodiges d'audace : les cruautés qu'on y a exercées, l'extermination entière des habitans de S.-Domingue, & de quelques autres isles, sont des excès d'horreur ; mais l'établissement dans le Paraguai par les seuls jésuites Espagnols, paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité : il semble expier les cruautés des premiers conquérans. Les quakers dans l'Amérique septentrionale, & les jésuites dans la méridionale, ont donné un nouveau spectacle au monde. Les primitifs ou quakers ont adouci les mœurs des sauvages voisins de la Pensilvanie ; ils les ont instruits seulement par l'exemple, sans attenter à leur liberté, & ils leur ont procuré de nouvelles douceurs de la vie par le commerce. Les jésuites se

Ch. CLIV.

ſont, à la vérité, ſervis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguai ; mais ils les ont policées ; ils les ont rendu induſtrieuſes, & ſont venus à bout de gouverner un vaſte pays comme en Europe on gouverne un couvent. Il paraît que les primitifs ont été plus juſtes, & les jéſuites plus politiques. Les premiers ont regardé comme un attentat, l'idée de ſoumettre leurs voiſins ; les autres ſe ſont fait une vertu de ſoumettre des ſauvages par la douceur & par l'inſtruction.

Comment ils aſſervirent le Paraguai.

Le Paraguai eſt un vaſte pays entre le Bréſil, le Pérou & le Chili. Les Eſpagnols s'étaient rendus maîtres de la côte, où ils fondèrent Buenos-Ayrès, ville d'un grand commerce, ſur les rives de la Plata : mais quelque puiſſans qu'ils fuſſent, ils étaient en trop petit nombre pour ſubjuguer tant de nations qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur étaient néceſſaires pour avoir de nouveaux ſujets qui leur facilitaſſent le chemin de Buenos-Ayrès au Pérou. Ils furent aidés dans cette conquête par des jéſuites, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des ſoldats. Ces miſſionnaires pénétrèrent de proche en proche dans

l'intérieur du pays au commencement du dix-ſeptième ſiècle. Quelques ſauvages pris dans leur enfance, & élevés à Buenos-Ayrès, leur ſervirent de guides & d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérans du nouveau monde. Le courage de religion eſt auſſi grand pour le moins que le courage guerrier. Ils ne ſe rebutèrent jamais; & voici enfin comme ils réuſſirent.

LES bœufs, les vaches, les moutons amenés d'Europe à Buenos-Ayrès, s'étaient multipliés à un excès prodigieux; ils en menèrent une grande quantité avec eux; ils firent charger des charriots de tous les inſtrumens du labourage & de l'architecture, ſemèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, & donnèrent tout aux ſauvages, qui furent apprivoiſés comme les animaux qu'on prend avec un appas. Ces peuples n'étaient compoſés que de familles ſéparées les unes des autres, ſans ſociété, ſans aucune religion : on les accoutuma aiſément à la ſociété, en leur donnant les nouveaux beſoins des productions qu'on leur apportait. Il fallut que les miſſionnaires, aidés de quelques habitans de

CH. CLIV.

Buenos-Ayrès, leur apprissent à semer, à labourer, à cuir la brique, à façonner le bois, à construire des maisons; bientôt ces hommes furent transformés, & devinrent sujets de leurs bienfaiteurs. S'ils n'adoptèrent pas d'abord le christianisme qu'ils ne purent comprendre, leurs enfans élevés dans cette religion, devinrent entièrement chrétiens.

L'ÉTABLISSEMENT a commencé par cinquante familles, & il monta, en 1750, à près de cent mille. Les jésuites dans l'espace d'un siècle ont formé trente cantons, qu'ils appellent *le pays des missions*; chacun contient jusqu'à présent environ dix mille habitans. Un religieux de *S. François*, nommé *Florentin*, qui passa par le Paraguai en 1711, & qui dans sa relation marque à chaque page son admiration pour ce gouvernement si nouveau, dit que la peuplade de *S.-Xavier*, où il séjourna long-tems, contenait trente mille personnes au moins. Si on s'en rapporte à son témoignage, on peut conclure que les jésuites se sont formé quatre cent mille sujets par la seule persuasion.

Gouvernement.

SI quelque chose peut donner l'idée

de cette colonie, c'eſt l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout eſt en commun dans la contrée des miſſions. Ces voiſins du Pérou ne connaiſſent point l'or & l'argent. L'eſſence d'un Spartiate était l'obéiſſance aux loix de *Lycurgue*, & l'eſſence d'un Paraguéen a été juſqu'ici l'obéiſſance aux loix des jéſuites; tout ſe reſſemble, à cela près, que les Paraguéens n'ont point d'eſclaves pour enſemencer leurs terres & pour couper leurs bois, comme les Spartiates; ils ſont les eſclaves des jéſuites.

Ce pays dépend, à la vérité, pour le ſpirituel, de l'évêque de Buenos-Ayrès, & du gouverneur pour le temporel. Il eſt ſoumis aux rois d'Eſpagne, ainſi que les contrées de la Plata & du Chili : mais les jéſuites, fondateurs de la colonie, ſe ſont toujours maintenus dans le gouvernement abſolu des peuples qu'ils ont formés. Ils donnent au roi d'Eſpagne une piaſtre pour chacun de leurs ſujets, & cette piaſtre ils la payent au gouverneur de Buenos-Ayrès, ſoit en denrées, ſoit en monnoie; car eux ſeuls ont de l'argent, & leurs peuples n'en touchent jamais. C'eſt la ſeule marque de vaſſalité que le gou-

Ch. CLIV.

vernement Eſpagnol ait cru devoir exiger. Ni le gouverneur de Buenos-Ayrès ne peut déléguer un officier de guerre ou de magiſtrature au pays des jéſuites, ni l'évêque ne peut y envoyer un curé.

On tenta une fois d'envoyer deux curés dans les peuplades appellées de *Notre-Dame de Foi* & *Saint-Ignace* : on prit même la précaution de les faire eſcorter par des ſoldats. Les deux peuplades abandonnèrent leurs demeures, elles ſe répartirent dans les autres cantons ; & les deux curés demeurés ſeuls retournèrent à Buenos-Ayrès.

Le Paraguai fermé aux étrangers, & même aux Eſpagnols.

Un autre évêque, irrité de cette aventure, voulut établir l'ordre hiérarchique ordinaire dans tous le pays des miſſions ; il invita tous les eccléſiaſtiques de ſa dépendance à ſe rendre chez lui pour recevoir leurs commiſſions ; perſonne n'oſa ſe préſenter. Ce ſont les jéſuites eux-mêmes qui nous apprennent ces faits dans un de leurs mémoires apologétiques. Ils reſtèrent donc maîtres abſolus dans le ſpirituel, & non moins maîtres dans l'eſſentiel. Ils permettent au gouverneur d'envoyer, par le pays des miſſions, des officiers au Pérou ; mais ces officiers

ne peuvent demeurer que trois jours dans le pays. Ils ne parlent à aucun habitant ; & quoiqu'ils se présentent au nom du roi, ils sont traités véritablement en étrangers suspects. Les jésuites, qui ont toujours conservé les dehors, ont fait servir la piété à justifier cette conduite, qu'on eût pu qualifier de désobéissance & d'insulte. Ils ont déclaré au conseil des Indes de Madrid, qu'ils ne pouvaient recevoir un Espagnol dans leurs provinces, de peur que cet officier ne corrompît les mœurs des Paraguéens ; & cette raison si outrageante pour leur propre nation, a été admise par les rois d'Espagne, qui n'ont pu tirer aucun service des Paraguéens, qu'à cette singulière condition déshonorante pour une nation aussi fière & aussi fidelle que l'Espagnole.

Administration.

VOICI la manière dont ce gouvernement unique sur la terre est administré. Le provincial jésuite, assisté de son conseil, rédige les loix ; & chaque recteur, aidé d'un autre conseil, les fait observer ; un procureur fiscal est tiré du corps des habitans de chaque canton. Ce fiscal a sous lui un lieutenant. Ces deux officiers font tous les jours la visite de leur district, & aver-

tiſſent le ſupérieur jéſuite de tout ce qui ſe paſſe.

TOUTE la peuplade travaille ; & les ouvriers de chaque profeſſion raſſemblés, font leur ouvrage en commun en préſence de leurs ſurveillans, nommés par le fiſcal. Les jéſuites fourniſſent le chanvre, le coton, la laine, que les habitans mettent en œuvre. Ils fourniſſent de même les grains qu'on ſème, & qu'on recueille en commun. Toute la récolte eſt dépoſée dans les magazins publics. On diſtribue à chaque famille ce qui ſuffit à ſes beſoins : le reſte eſt vendu à Buenos-Ayrès & au Pérou.

CES peuples ont des troupeaux. Ils cultivent les bleds, les légumes, l'indigo, le coton, le chanvre, les cannes de ſucre, le jalap, l'ipécacuana, & ſur-tout la plante qu'on nomme *herbe du Paraguai*, eſpèce de thé très recherché dans l'Amérique méridionale, & dont on fait un trafic conſidérable. On rapporte en retour, des eſpèces & des denrées. Les jéſuites diſtribuent les denrées, & font ſervir l'argent & l'or à la décoration des égliſes, & aux beſoins du gouvernement. Ils ont un arſenal dans chaque canton ;

Commerce.

on donne à des jours marqués, des armes aux habitans qui peuvent les manier. Un jésuite est préposé à l'exercice qui se fait régulièrement; après quoi les armes sont reportées dans l'arsenal, & il n'est permis à aucun citoyen d'en garder dans sa maison. Les mêmes principes qui ont fait de ces peuples les sujets les plus soumis, en ont fait de très-bons soldats; ils croient obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois besoin de leur secours contre les Portugais du Brésil, contre des brigands à qui on a donné le nom de *Mamelus*, & contre des sauvages nommés *Mosquites*, qui étaient anthropophages. Les jésuites les ont toujours conduits dans ces expéditions, & ils ont toujours combattu avec ordre, avec courage & avec succès.

Services à la guerre.

LORSQU'EN 1662 les Espagnols firent le siège de la ville du Saint-Sacrement, dont les Portugais s'étaient emparés, & qui a causé des accidens si étranges, un jésuite amena quatre mille Paraguéens, qui montèrent à l'assaut, & qui emportèrent la place. Je n'omettrai point un trait qui montre que ces religieux accoutumés au

commandement, en ſavaient plus que le gouverneur de Buenos-Ayrès, qui était à la tête de l'armée. Ce général voulut qu'en allant à l'aſſaut on plaçât des rangs de chevaux au-devant des ſoldats, afin que l'artillerie des remparts ayant épuiſé ſon feu ſur les chevaux, les ſoldats ſe préſentaſſent avec moins de riſque; le jéſuite remontra le ridicule & le danger d'une telle entrepriſe, & il fit attaquer dans les règles.

La manière dont ces peuples ont combatu pour l'Eſpagne, a fait voir qu'ils ſauraient ſe défendre contre elle, & qu'il ſerait dangereux de vouloir changer leur gouvernement. Il eſt très-vrai que les jéſuites juſqu'à préſent ſe ſont formé dans le Paraguai un Empire d'environ quatre-cents lieues de circonférence, & qu'ils peuvent l'étendre davantage.

Soumis dans tout ce qui eſt d'apparence au roi d'Eſpagne, ils ſont rois en effet, & peut-être les rois les mieux obéis de la terre. Ils ont été à la fois fondateurs, légiſlateurs, pontifes & ſouverains.

Un Empire d'une conſtitution ſi étrange dans un autre hémiſphère, eſt

l'effet le plus éloigné de ſa cauſe, qui ait jamais paru dans le monde. Nous voyons depuis long-tems des moines princes dans notre Europe; mais ils ſont parvenus à ce dégré de grandeur, oppoſé à leur état, par une marche naturelle; on leur a donné de grandes terres, qui ſont devenues des fiefs & des principautés, comme d'autres terres. Mais dans le Paraguai on n'a rien donné aux jéſuites; ils ſe ſont faits ſouverains ſans ſe dire ſeulement propriétaires d'une lieue de terrein, & tout a été leur ouvrage.

Jéſuites réſiſtent aux rois d'Eſpagne & de Portugal.

ILS ont enfin abuſé de leur pouvoir, & en ont perdu une grande partie; car lorſque l'Eſpagne a cédé au Portugal la ville du Saint-Sacrement, & ſes vaſtes dépendances, les jéſuites ont oſé s'oppoſer à cet accord; les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu ſe ſoumettre à la domination Portugaiſe, & ils ont réſiſté également à leurs anciens & à leurs nouveaux maîtres.

SI on en croit la *Relacio abbreviada*, le général Portugais d'*Andrado* écrivait dès l'an 1750 au général Eſpagnol *Valderios* : *Les jéſuites ſont les ſeuls rebelles. Leurs Indiens ont at-*

CH. CLIV. *taqué deux fois la forteresse Portugaise du Pardo, avec une artillerie très-bien servie.* La même relation ajoûte que ces Indiens ont coupé les têtes à leurs prisonniers, & les ont portées à leurs commandans jésuites. Si cette accusation est vraie, elle n'est guères vraisemblable.

CE qui est plus sûr, c'est que leur province de *Saint-Nicolas* s'est soulevée en 1757, & a mis treize mille combattans en campagne sous les ordres des deux Jésuites, *Lamp* & *Tadeo*. C'est l'origine du bruit qui courut alors qu'un jésuite s'était fait roi du Paraguai sous le nom de *Nicolas I.*

PENDANT que ces religieux faisaient la guerre en Amérique, aux rois d'Espagne & de Portugal, ils étaient en Europe les confesseurs de ces princes. Mais enfin ils ont été accusés de rébellion & de parricide à Lisbonne, ils ont été chassés du Portugal en 1758, & ont essuyé de violens orages à la cour de Madrid. Le gouvernement Portugais en a purgé toutes ses colonies d'Amérique; mais ils sont demeuré les maîtres dans tout le Paraguai Espagnol, où il est fort difficile de pénétrer. Ils partagent encore l'autorité

ſouveraine avec les rois d'Eſpagne dans une étendue de pays immenſe. C'eſt un exemple unique dans l'hiſtoire du monde entier. Il faudra en parler encore ailleurs, & dire comment la terre entière s'eſt ſoulevée contre eux, & comment Rome ſeule les a protégés. CH. CLIV.



CHAPITRE CLV.

État de l'Asie au tems des découvertes des Portugais.

DE LA CHINE.

Ch. CLV.

TANDIS que l'Espagne jouissait de la conquête de la moitié de l'Amérique, que le Portugal dominait sur les côtes de l'Afrique & de l'Asie, que le commerce de l'Europe prenait une face si nouvelle, & que le grand changement dans la religion chrétienne changeait les intérêts de tant de rois, il faut vous représenter dans quel état était le reste de notre univers ancien.

Nous avons laissé, vers la fin du treizième siècle, la race de *Gengis-Kan* souveraine dans la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, & les Tartares portant la destruction jusqu'en Pologne & en Hongrie. La branche de cette famille victorieuse qui régna dans la Chine, s'appelle *Yven*. On ne reconnaît point dans ce nom celui *d'Octaï-Kan*, ni celui de *Coblaï* son frère, dont la

Dynastie d'Yven.

la race règna un ſiècle entier. Ces vainqueurs prirent avec un nom chinois les mœurs chinoiſes. Tous les uſurpateurs veulent conſerver par les loix ce qu'ils ont envahi par les armes. Sans cet intérêt ſi naturel de jouir paiſiblement de ce qu'on a volé, il n'y aurait pas de ſociété ſur la terre. Les Tartares trouvèrent les loix des vaincus ſi belles, qu'ils s'y ſoumirent pour mieux s'affermir. Ils conſervèrent ſur-tout avec ſoin celle qui ordonne que perſonne ne ſoit ni gouverneur ni juge dans la province où il eſt né; loi admirable, & qui, d'ailleurs, convenait à des vainqueurs.

Cet ancien principe de morale & de politique, qui rend les pères ſi reſpectables aux enfans, & qui fait regarder l'empereur comme le père commun, accoutuma bientôt les Chinois à l'obéiſſance volontaire. La ſeconde génération oublia le ſang que la première avait perdu. Il y eut neuf empereurs conſécutifs de la même race Tartare, ſans que les annales chinoiſes faſſent mention de la moindre tentative de chaſſer ces étrangers. Un des arrière-petits-fils de *Gengis-Kan* fut aſſaſſiné dans ſon palais; mais il le fut

par un Tartare, & ſon héritier naturel lui ſuccéda ſans aucun trouble.

ENFIN ce qui avait perdu les califes, ce qui avait autrefois détrôné les rois de Perſe & ceux d'Aſſyrie, renverſa ces conquérans; ils s'abandonnèrent à la molleſſe. Le neuvième empereur du ſang de *Gengis-Kan*, entouré de femmes & de prêtres *lamas* qui le gouvernaient tour-à-tour, excita le mépris & réveilla le courage des peuples. Les bonzes, ennemis des lamas, furent les premiers auteurs de la révolution. Un aventurier qui avait été valet dans un couvent de bonzes, s'étant mis à la tête de quelques brigands, ſe fit déclarer chef de ceux que la cour appellait *les révoltés*. On voit vingt exemples pareils dans l'Empire Romain, & ſurtout dans celui des Grecs. La terre eſt un vaſte théâtre, où la même tragédie ſe joue ſous des noms différens.

Race de *Gengis-Kan* chaſſée de la Chine.

CET aventurier chaſſa la race des Tartares en 1357, & commença la vingt & unième famille, ou dynaſtie, nommée *Ming*, des empereurs Chinois. Elle a règné deux cent ſoixante & ſeize ans; mais enfin elle a ſuccombé ſous les deſcendans de ces mêmes Tartares qu'elle avait chaſſés. Il a toujours

fallu qu'à la longue le peuple le plus inſtruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au peuple ſauvage, pauvre & robuſte. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. Nous avons obſervé (au ſecond chapitre) que les Chinois ne faiſaient point encore uſage du canon, quoiqu'ils connuſſent la poudre depuis ſi long-tems.

Défenſe de ſe faire moine à la Chine avant quarante ans.

Le reſtaurateur de l'Empire Chinois prit le nom de *Taitſong*, & rendit ce nom célèbre par les armes & par les loix. Une de ſes premières attentions fut de réprimer les bonzes, qu'il connaiſſait d'autant mieux qu'il les avait ſervis. Il défendit qu'aucun Chinois n'embraſsât la profeſſion de bonze avant quarante ans, & porta la même loix pour les bonzeſſes. C'eſt ce que le czar *Pierre le grand* a fait de nos jours en Ruſſie. Mais cet amour invincible de ſa profeſſion, & cet eſprit qui anime tous les grands corps, a fait triompher bientôt les bonzes Chinois, & les moines Ruſſes, d'une loi ſage ; il a toujours été plus aiſé dans tous les pays, d'abolir des coutumes invétérées que de les reſtreindre. Nous avons déja

remarqué que *S. Léon* avait porté cette même loi, que le fanatiſme a toujours bravée.

Il paraît que *Taitſong*, ce ſecond fondateur de la Chine, regardait la propagation comme le premier des devoirs; car en diminuant le nombre des bonzes, dont la plupart n'étaient pas mariés, il eut ſoin d'exclure de tous les emplois les eunuques, qui auparavant gouvernaient le palais, & amolliſſaient la nation.

Quoique la race de *Gengis* eût été chaſſée de la Chine, ces anciens vainqueurs étaient toujours très-redoutables. Un empereur Chinois, nommé *Yngtſong*, fut fait priſonnier par eux, & amené captif dans le fond de la Tartarie en 1444. L'Empire Chinois paya pour lui une rançon immenſe. Ce prince reprit ſa liberté, mais non pas ſa couronne, & il attendit paiſiblement, pour remonter ſur le trône, la mort de ſon frère qui règnait pendant ſa captivité.

L'intérieur de l'Empire fut tranquile. L'hiſtoire rapporte qu'il ne fut troublé que par un bonze, qui voulut faire ſoulever les peuples, & qui eut la tête tranchée.

Preuve qu'on n'a jamais rendu à Confucius les honneurs divins.

La religion de l'empereur & des lettrés ne changea point. On défendit ſeulement de rendre à *Confutzée* les mêmes honneurs qu'on rendait à la mémoire des rois; défenſe honteuſe, puiſque nul roi n'avait rendu tant de ſervice à la patrie que *Confutzée*; mais défenſe qui prouve que *Confutzée* ne fut jamais adoré, & qu'il n'entre point d'idolâtrie dans ces cérémonies dont les Chinois honorent leurs aïeux & les mânes des grands-hommes. Rien ne confond mieux les mépriſables diſputes que nous avons eues en Europe ſur les rites chinois.

Folie.

Une étrange opinion règnait alors à la Chine. On était perſuadé qu'il y avait un ſecret pour rendre les hommes immortels. Des charlatans, qui reſſemblaient à nos alchymiſtes, ſe vantaient de pouvoir compoſer une liqueur qu'ils appellaient *le breuvage de l'immortalité*. Ce fut le ſujet de mille fables dont l'Aſie fut inondée, & qu'on a priſes pour de l'hiſtoire. On prétend que plus d'un Empereur Chinois dépenſa des ſommes immenſes pour cette recette; c'eſt comme ſi les Aſiatiques croyaient que nos rois de l'Europe ont recherché ſérieuſe-

Ch. CLV.

ment la *Fontaine de Jouvence*, auſſi connue dans nos anciens romans gaulois, que la coupe d'immortalité dans les romans aſiatiques.

Arts.

Sous la dynaſtie *Yven*, c'eſt-à-dire ſous la poſtérité de *Gengis-Kan*, & ſous celle des reſtaurateurs nommée *Ming*, les arts qui appartiennent à l'eſprit & à l'imagination furent plus cultivés que jamais; ce n'était ni notre ſorte d'eſprit, ni notre ſorte d'imagination; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fond qui plaît à toutes les nations. Ce ſont des malheurs imprévus, des avantages ineſpérés, des reconnaiſſances: on y trouve peu de ce fabuleux incroyable, tel que les métamorphoſes inventées par les Grecs & embellies par *Ovide*; tel que les contes arabes, & les fables du *Boyardo* & de l'*Arioſte*. L'invention dans les fables chinoiſes s'éloigne rarement de la vraiſemblance, & tend toujours à la morale.

Théâtre.

La paſſion du théâtre devint univerſelle à la Chine depuis le quatorzième ſiècle juſqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple. Ils ignoraient que la Grèce eût exiſté; & ni les Mahométans, ni les

Tartares n'avaient pu leur communiquer les ouvrages grecs. Ils inventèrent l'art ; mais, par la tragédie chinoiſe qu'on a traduite, on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie, intitulée l'*Orphelin de Tchao*, eſt du quatorzième ſiècle ; on nous la donne comme la meilleure qu'ils aient eue encore. Il eſt vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus groſſiers en Europe : à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère eſt de nous perfectionner, & celui des Chinois eſt juſqu'à préſent de reſter où ils ſont parvenus. Peut-être cette tragédie eſt-elle dans le goût des premiers eſſais d'*Eſchyle*. Les Chinois, toujours ſupérieurs dans la morale, ont fait peu de progrès dans toutes les autres ſciences. C'eſt ſans doute que la nature, qui leur a donné un eſprit droit & ſage, leur a refuſé la force de l'eſprit.

Style.

ILS écrivent en général comme ils peignent, ſans connaître les ſecrets de l'art. Leurs tableaux juſqu'à préſent ſont deſtitués d'ordonnance, de perſpective, de clair-obſcur ; leurs écrits ſe reſſentent de la même faibleſſe. Mais il paraît qu'il règne dans leurs produ-

Ch. CLV. ſtions une médiocrité ſage, une vérité ſimple, qui ne tient rien du ſtyle ampoulé des autres orientaux. Vous ne voyez, dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale, aucune de ces paraboles étrangères, de ces comparaiſons giganteſques & forcées. Ils parlent rarement en énigmes : c'eſt encore ce qui en fait dans l'Aſie un peuple à part. Vous liſiez il n'y a pas longtems les réflexions d'un ſage Chinois ſur la manière dont on peut ſe procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme eſt ſuſceptible : ces réflexions ſont préciſément les mêmes que nous retrouvons dans la plupart de nos livres.

Médecine. La théorie de la médecine n'eſt encore chez eux qu'ignorance & erreur. Cependant les médecins Chinois ont une pratique aſſez heureuſe. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendît de la phyſique. Les Grecs ſavaient ſaigner à propos, ſans ſavoir que le ſang circulât. L'expérience des remèdes & le bon-ſens ont établi la médecine pratique dans toute la terre : elle eſt par-tout un art conjectural, qui aide quelquefois la nature, & quelquefois la détruit.

En général l'esprit d'ordre, de modération, le goût des sciences, la culture de tous les arts utiles à la vie, un nombre prodigieux d'inventions qui rendaient ces arts plus faciles, composaient la sagesse chinoise. Cette sagesse avait poli les conquérans Tartares, & les avait incorporés à la nation. C'est un avantage que les Grecs n'ont pu avoir sur les Turcs. Enfin les Chinois avaient chassé leurs maîtres, & les Grecs n'ont pas imaginé de secouer le joug de leurs vainqueurs.

Petit peuple par-tout sot & fripon.

Quand nous parlons de la sagesse qui a présidé quatre mille ans à la constitution de la Chine, nous ne prétendons pas parler de la populace; elle doit être en tout pays uniquement occupée du travail des mains. L'esprit d'une nation réside toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand, qui le nourrit & le gouverne. Certainement cet esprit de la nation Chinoise, est le plus ancien monument de raison qui soit sur la terre.

Ce gouvernement, quelque beau qu'il fût, était nécessairement infecté de grands abus attachés à la condition humaine, & sur-tout à un vaste Empire. Le plus grand de ces abus, qui

Ch. CLV.

Enfans trouvés.

n'a été corrigé que dans ces derniers tems, était la coutume des pauvres d'expoſer leurs enfans, dans l'eſpérance qu'ils ſeraient recueillis par les riches. Il périſſait ainſi beaucoup de ſujets. L'extrême population empêchait le gouvernement de prévenir ces pertes. On regardait les hommes comme les fruits des arbres, dont on laiſſe périr ſans regret une partie, quand il en reſte ſuffiſamment pour la nourriture. Les conquérans Tartares auraient pu fournir la ſubſiſtance à ces enfans abandonnés, & en faire des colonies qui auraient peuplé les déſerts de la Tartarie. Ils n'y ſongèrent pas; & dans notre Occident, où nous avions un beſoin plus preſſant de réparer l'eſpèce humaine, nous n'avions pas encore remédié au même mal, quoiqu'il nous fût plus préjudiciable. Londres n'a d'hôpitaux pour les enfans trouvés que depuis quelques années. Il faut bien des ſiècles pour que la ſociété humaine ſe perfectionne.

CHAPITRE CLVI.

Des Tartares.

Ch. CLVI.

SI les Chinois deux fois ſubjugués, la première par *Gengis-Kan* au treizième ſiècle, & la ſeconde dans le dix-ſeptième, ont toujours été le premier peuple de l'Aſie dans les arts & dans les loix, les Tartares l'ont été dans les armes. Il eſt humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toujours emporté ſur la ſageſſe, & que ces barbares aient ſubjugué preſque tout notre hémiſphère juſqu'au mont Atlas. Ils détruiſirent l'Empire Romain au cinquième ſiècle, & conquirent l'Eſpagne & tout ce que les Romains avaient eu en Afrique. Nous les avons vu enſuite aſſujettir les califes de Babylone.

Les Tartares ont ſubjugué la moitié de l'hémiſphère.

MAHMOUD, qui ſur la fin du dixième ſiècle conquit la Perſe & l'Inde, était un Tartare. Il n'eſt preſque connu aujourd'hui des peuples occidentaux, que par la réponſe d'une pauvre femme qui lui demanda juſtice dans les Indes du meurtre de ſon fils, volé & aſſaſſiné dans la province d'Yrac en

CH. CLVI.

Perſe : Comment voulez-vous que je rende juſtice de ſi loin ? dit le ſultan. Pourquoi donc nous avez-vous conquis, ne pouvant nous gouverner ? répondit la mère.

CE fut du fond de la Tartarie que partit *Gengis-Kan* à la fin du douzième ſiècle pour conquérir l'Inde, la Chine, la Perſe & la Ruſſie. *Batoukan*, l'un de ſes enfans, ravagea juſqu'aux frontières de l'Allemagne. Il ne reſte aujourd'hui du vaſte Empire de Capshac, partage de *Batoukan*, que la Crimée, poſſédée par ſes deſcendans ſous la protection des Turcs.

TAMERLAN, qui ſubjugua une ſi grande partie de l'Aſie, était un Tartare, & même de la race de *Gengis.*

USSUM-CASSAN, qui régna en Perſe, était auſſi né dans la Tartarie.

ENFIN, ſi vous regardez d'où ſont partis les Ottomans, vous les verrez ſortir du bord oriental de la mer Caſpienne, pour venir mettre ſous le joug, l'Aſie mineure, l'Arabie, l'Égypte, Conſtantinople & la Grèce.

Aujourd'hui miſérables, ſubjugués ou vagabonds.

VOYONS ce qui reſtait dans ces vaſtes déſerts de la Tartarie au ſeizième ſiècle, après tant d'émigrations de conquérans. Au nord de la Chine, étaient

ces mêmes Monguls, & ces Mantchous qui la conquirent ſous *Gengis*, & qui l'ont encore repriſe il y a un ſiècle. Ils étaient alors de la religion dont le *Dalai lama* eſt le chef dans le petit Tibet. Leurs déſerts confinent aux déſerts de la Ruſſie. De-là juſqu'à la mer Caſpienne, habitent les Elhuts, les Calcas, les Calmoucs, & cent hordes de Tartares vagabonds. Les Usbecs étaient & ſont encore dans les pays de Samarcande ; ils vivent tous pauvrement, & ſavent ſeulement qu'il eſt ſorti de chez eux des eſſains, qui ont conquis les plus riches pays de la terre.



CHAPITRE CLVII.

Du Mogol.

CH. CLVII.

LA race de *Tamerlan* régnait dans le Mogol. Ce royaume de l'Inde n'avait pas été tout-à-fait ſoumis par *Tamerlan*. Les enfans de ce conquérant ſe firent la guerre pour le partage des États, comme les ſucceſſeurs d'*Alexandre*; & l'Inde fut très-malheureuſe. Ce pays où la nature du climat inſpire la molleſſe, réſiſta faiblement à la poſtérité de ſes vainqueurs. Le ſultan *Babar*, arrière-petit-fils de *Tamerlan*, ſe rendit abſolument le maître de tout le pays qui s'étend depuis Samarcande, juſqu'auprès d'Agra.

Quatre nations dans l'Inde.

QUATRE nations principales étaient alors établies dans l'Inde; les mahométans Arabes, nommés *Patanes*, qui avaient conſervé quelques pays depuis le dixième ſiècle; les anciens Parſis ou Guèbres réfugiés du tems d'*Omar*; les Tartares de *Gengis-Kan* & de *Tamerlan*; enfin les vrais Indiens, en pluſieurs tribus ou caſtes.

LES muſulmans Patanes étaient en-

core les plus puiſſans, puiſque vers l'an 1530, un muſulman nommé *Chircha*, dépouilla le ſultan *Amayum*, fils de ce *Babar*, & le contraignit de ſe réfugier en Perſe. L'empereur Turc *Soliman*, l'ennemi naturel des Perſans, protégea l'uſurpateur mahométan contre la race des uſurpateurs Tartares, que les Perſans ſecouraient. Le vainqueur de Rhodes tint la balance dans l'Inde; & tant que *Soliman* vécut, *Chircha* régna heureuſement. C'eſt lui qui rendit la religion des *Oſmanlis* dominante dans le Mogol. On voit encore les beaux chemins ombragés d'arbres, les caravanſerails, & les bains qu'il fit conſtruire pour les voyageurs.

AMAYUM ne put rentrer dans l'Inde qu'après la mort de *Soliman* & de *Chircha*. Une armée de Perſans le remit ſur le trône. Ainſi les Indiens ont toujours été ſubjugués par des étrangers.

LE petit royaume de Guzarate près de Surate, demeurait encore ſoumis aux anciens Arabes de l'Inde; c'eſt preſque tout ce qui reſtait dans l'Aſie à ces vainqueurs de tant d'États, que vous avez vu tout conquérir depuis la Perſe, juſqu'aux provinces méridionales de la France. Ils furent obligés alors d'im-

CH. CLVII.

plorer le ſecours des Portugais, contre *Akebar*, fils d'*Amayoud*, & les Portugais ne purent les empêcher de ſuccomber.

IL y avait encore vers Agra un prince, qui ſe diſait deſcendant de *Por*, que *Quinte-Curce* a rendu ſi célèbre, ſous le nom de *Porus*. *Akebar* le vainquit; & ne lui rendit pas ſon royaume. Mais il fit dans l'Inde plus de bien qu'*Alexandre* n'eut le tems d'en faire. Ses fondations ſont immenſes; & on admire toujours le grand chemin bordé d'arbres, l'eſpace de cent cinquante lieues, depuis Agra juſqu'à Lahor; célèbre ouvrage de ce conquérant, embelli encore par ſon fils *Géanguir*.

Grands ouvrages.

LA preſqu'iſle de l'Inde deçà le Gange, n'était pas encore entamée; & ſi elle avait connu des vainqueurs ſur ſes côtes, c'étaient des Portugais. Le vice-roi, qui réſidait à Goa, égalait alors le grand-Mogol en magnificence & en faſte, & le paſſait beaucoup en puiſſance maritime. Il donnait cinq gouvernemens, ceux de Mozambique, de Malaca, de Maſcate, d'Ormus, de Céylan. Les Portugais étaient les maîtres du commerce de Surate, & les peuples du grand-Mogol recevaient d'eux tou-

tes les denrées précieuſes des iſles. L'Amérique, pendant quarante ans, ne valut pas d'avantage aux Eſpagnols; & quand *Philippe II* s'empara du Portugal en 1580, il ſe trouva maître, tout d'un coup, des principales richeſſes des deux mondes, ſans avoir eu la moindre part à leur découverte. Le grand-Mogol n'était pas alors comparable à un roi d'Eſpagne.

CH. CLVII.

Nous n'avons pas tant de connaiſſance de cet Empire, que de celui de la Chine; les fréquentes révolutions depuis *Tamerlan* en ſont cauſe; & on n'y a pas envoyé de ſi bons obſervateurs que ceux par qui la Chine nous eſt connue.

Contradictions dans les hiſtoires de l'Inde.

Ceux qui ont recueilli les relations de l'Inde, nous ont donné ſouvent des déclamations contradictoires. Le père *Catrou* nous dit, que le *Mogol s'eſt retenu en propre toutes les terres de l'Empire*; & dans la même page il nous dit que les *enfans des rayas ſuccèdent aux terres de leurs pères*. Il aſſure que *tous les grands ſont eſclaves*; & il dit, que *pluſieurs de ces eſclaves ont juſqu'à vingt à trente mille ſoldats; qu'il n'y a de loi que la volonté du Mogol*; & *qu'on n'a point cependant touché aux*

Ch. CLVII.

droits des peuples. Il eſt difficile de concilier ces notions.

TAVERNIER parle plus aux marchands qu'aux philoſophes, & ne donne guères d'inſtructions que pour connaître les grandes routes, & pour acheter des diamans.

En quel ſens le grand-Mogol eſt maître de toutes les terres.

BERNIER eſt un philoſophe ; mais il n'emploie pas ſa philoſophie à s'inſtruire à fond du gouvernement. Il dit, comme les autres, que toutes les terres appartiennent à l'empereur. C'eſt ce qui a beſoin d'explication. Donner des terres & en jouir, ſont deux choſes abſolument différentes. Les rois Européans, qui donnent tous les bénéfices écclésiaſtiques, ne les poſsèdent pas. L'empereur, dont le droit eſt de conférer tous les fiefs d'Allemagne & d'Italie, quand ils vaquent faute d'héritiers, ne recueille pas les fruits de ces terres.

BERNIER n'a pas cru qu'on abuſerait de ſes expreſſions juſqu'au point de penſer que tous les Indiens labourent, ſèment, bâtiſſent, travaillent pour un Tartare. Ce Tartare, d'ailleurs, eſt abſolu ſur les ſujets de ſon domaine, & a très-peu de pouvoir ſur les vice-rois, qui ſont aſſez puiſſans pour lui déſobéir.

IL n'y a dans l'Inde, dit *Bernier*, que

de grands ſeigneurs & des miſérables. Comment accorder cette idée avec l'opulence de ces marchands que *Tavernier* dit riches de tant de millions ?

CH. CLVII.

QUOI qu'il en ſoit, les Indiens n'étaient plus ce peuple ſupérieur, chez qui les anciens Grecs voyagèrent pour s'inſtruire. Il ne reſta plus chez ces Indiens que de la ſuperſtition, qui redoubla même par leur aſſerviſſement, comme celle des Egyptiens n'en devint que plus forte, quand les Romains les ſoumirent.

Eaux du Gange : ſuperſtition.

LES eaux du Gange avaient, de tout tems, la réputation de purifier les ames. L'ancienne coutume de ſe plonger dans les fleuves, au moment d'une éclipſe, n'a pu encore être abolie ; &, quoiqu'il y eût des aſtronomes Indiens qui ſuſſent calculer les éclipſes, les peuples n'en étaient pas moins perſuadés que le ſoleil tombait dans la gueule d'un dragon, & qu'on ne pouvait le délivrer qu'en ſe mettant tout nud dans l'eau, & en faiſant un grand bruit qui épouvantait le dragon, & lui faiſait lâcher priſe. Cette idée ſi commune parmi les peuples orientaux, eſt une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait en phyſique, comme

Ch. CLVII. en religion, des ſignes établis par les premiers philoſophes. De tout tems, les aſtronomes marquèrent les deux points d'interſection où ſe font les éclipſes, qu'on appelle *les nœuds de la lune*, l'un, par une tête de dragon, l'autre, par une queue. Le peuple, également ignorant dans tous les pays du monde, prit le ſigne pour la choſe même. Le ſoleil eſt dans la tête du dragon, diſaient les aſtronomes. Le dragon va dévorer le ſoleil, diſait le peuple, & ſur-tout le peuple aſtrologue. Nous inſultons à la crédulité des Indiens, & nous ne ſongeons pas qu'il ſe vend en Europe, tous les ans, plus de trois cent mille exemplaires d'almanachs remplis d'obſervations non moins fauſſes, & d'idées non moins abſurdes. Il vaut autant dire que le ſoleil & la lune ſont entre les griffes d'un dragon, que d'imprimer tous les ans, qu'on ne doit ni planter, ni ſemer, ni prendre médecine, ni ſe faire ſaigner que certains jours de la lune. Il ſerait tems que, dans un ſiècle comme le nôtre, on daignât faire, à l'uſage des cultivateurs, un calendrier utile, qui les inſtruisît, & qui ne les trompât plus.

Ne nous en moquons point.

L'ÉCOLE des anciens gymnoſophiſtes ſubſiſtait encore dans la grande ville de

Bénarès, ſur les rives du Gange. Les bramins y cultivaient la langue ſacrée qu'on appelle *le Hanſcrit*, qu'ils regardent comme la plus ancienne de tout l'Orient. Ils admettent des Génies comme les premiers Perſans. Ils enſeignent à leurs diſciples, que toutes les idoles ne ſont faites que pour fixer l'attention des peuples, & ne ſont que des emblêmes divers d'un ſeul DIEU ; mais ils cachent au peuple cette théologie ſage qui ne leur produirait rien, & l'abandonnent à des erreurs qui leur ſont utiles. Il ſemble que dans les climats méridionaux, la chaleur du climat diſpoſe plus les hommes à la ſuperſtition & à l'enthouſiaſme qu'ailleurs. On a vu ſouvent des Indiens dévots ſe précipiter à l'envi ſous les roues du char qui portait l'idole *Jaganat*, & ſe faire briſer les os par piété. La ſuperſtition populaire réuniſſait tous les contraires : on voyait, d'un côté, les prêtres de l'idole *Jaganat* amener tous les ans une fille à leur Dieu, pour être honorée du titre de ſon épouſe, comme on en préſentait une quelquefois en Égypte au Dieu *Anubis* : de l'autre côté, on conduiſait au bucher de jeunes veuves, qui ſe jettaient, en chantant & en danſant, dans les

flammes, ſur les corps de leurs maris.

Ch. CLVII. On raconte (*a*) qu'en 1642, un raya ayant été aſſaſſiné à la cour de *Sha-Géhan*, treize femmes de ce raya accoururent incontinent, & ſe jettèrent toutes dans le bucher de leur maître. Un miſſionnaire très-croyable aſſure qu'en 1710, quarante femmes du prince de Marava, ſe précipitèrent, dans un bucher allumé, ſur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717, deux princes de ce pays étant morts, dix-ſept femmes de l'un, & treize de l'autre, ſe dévouèrent à la mort de la même manière, & que la dernière, étant enceinte, attendit qu'elle eût accouché, & ſe jetta dans les flammes après la naiſſance de ſon fils. Ce même miſſionnaire dit, que ces exemples ſont plus fréquens dans les premières caſtes, que dans celles du peuple; & pluſieurs miſſionnaires le confirment. Il ſemble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devraient tenir plus à la vie, que celles des artiſans, & des hommes qui mènent une vie pénible; mais on a malheureuſement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre

(*a*) Lettres curieuſes & édifiantes. *Tom.* 13.

ſupérieur ſont plus ſenſibles à cette gloire, & les bramins (*a*) qui recueillent toujours quelques dépouilles de ces victimes, ont plus d'intérêt à séduire les riches. Ch. CLVII.

Un nombre prodigieux de faits de cette nature ne peut laiſſer douter que cette coutume ne fût en vigueur dans le Mogol, comme elle y eſt encore dans toute la preſqu'iſle, juſqu'au cap de Comorin. Une réſolution ſi déſeſpérée dans un ſexe ſi timide nous étonne : mais la ſuperſtition inſpire par-tout une force ſurnaturelle.

(*a*) Voyez le chapitre de l'*Ezourvédam*.



CHAPITRE CLVIII.

De la Perſe, & de ſa révolution au ſeizième ſiècle. De ſes uſages, de ſes mœurs, &c.

CH. CLVIII.

LA Perſe éprouvait alors une révolution à peu-près ſemblable à celle que le changement de religion fit en Europe.

Premier Sophi.

UN Perſan nommé *Eidar*, qui n'eſt connu de nous que ſous le nom de *Sophi*, c'eſt-à-dire, *ſage*, & qui, outre cette ſageſſe, avait des terres conſidérables, forma, ſur la fin du quinzième ſiècle, la ſecte qui diviſe aujourd'hui les Perſans & les Turcs.

PENDANT le régne du Tartare *Uſſum-Caſſan*, une partie de la Perſe, flattée d'oppoſer un culte nouveau à celui des Turcs, de mettre *Aly* au-deſſus d'*Omar*, & de pouvoir aller en pélerinage ailleurs qu'à la Mecque, embraſſa avidement les dogmes du *Sophi*. Les ſemences de ces dogmes étaient jetées depuis long-tems; il les fit éclorre, & donna la forme à ce ſchiſme politique

&

Ch. CLVIII.

& religieux, qui paraît aujourd'hui néceſſaire entre deux grands Empires voiſins jaloux l'un de l'autre. Ni les Turcs, ni les Perſans n'avaient aucune raiſon de reconnaître *Omar* ou *Aly* pour ſucceſſeurs légitimes de *Mahomet*. Les droits de ces Arabes qu'ils avaient chaſſés, devaient peu leur importer; mais il importait aux Perſans que le ſiége de leur religion ne fût pas chez les Turcs.

Le peuple Perſan avait toujours compté parmi ſes griefs contre le peuple Turc, le meurtre d'*Aly*; quoiqu'*Aly* n'eût point été aſſaſſiné par la nation Turque qu'on ne connaiſſait point alors; mais c'eſt ainſi que le peuple raiſonne. Il eſt même ſurprenant qu'on n'eût pas profité plutôt de cette antipathie, pour établir une ſecte nouvelle.

Chef de la religion nouvelle mis à mort; deſtinée ordinaire.

Le ſophi dogmatiſait donc pour l'intérêt de la Perſe, mais il dogmatiſait auſſi pour le ſien propre. Il ſe rendit trop conſidérable. Le *Sha Ruſtan*, uſurpateur de la Perſe, le craignit. Enfin ce réformateur eut la deſtinée à laquelle *Luther* & *Calvin* ont échappé. *Ruſtan* le fit aſſaſſiner en 1499.

Ismael, fils de *Sophi*, fut aſſez courageux & aſſez puiſſant pour ſoute-

CH. CLVIII.

nir, les armes à la main, les opinions de ſon père ; ſes diſciples devinrent des ſoldats.

Le martyre fait des proſélites.

IL convertit & conquit l'Arménie, ce royaume ſi fameux autrefois ſous *Tigrane*, & qui l'eſt ſi peu depuis ce tems-là. On y diſtingue à peine les ruines de Tigranocerte. Le pays eſt pauvre ; il y a beaucoup de Chrétiens Grecs qui ſubſiſtent du négoce qu'ils font en Perſe & dans le reſte de l'Aſie : mais il ne faut pas croire que cette province nourriſſe quinze cent mille familles chrétiennes, comme le diſent les relations. Cette multitude irait à cinq ou ſix millions d'habitans, & le pays n'en a pas le tiers. *Iſmaël Sophi*, maître de l'Arménie, ſubjugua la Perſe entière, & juſqu'aux Tartares de Samarcande. Il combattit le ſultan des Turcs *Sélim I*, avec avantage, & laiſſa à ſon fils *Thamas* la Perſe puiſſante & paiſible.

C'EST ce même *Thamas* qui repouſſa enfin *Soliman*, après avoir été ſur le point de perdre ſa couronne. Ses deſcendans ont régné paiſiblement en Perſe, juſqu'aux révolutions qui, de nos jours, ont déſolé cet Empire.

Règne de *Sha-Abbas.*

LA Perſe devint, ſur la fin du ſeizième ſiècle, un des plus floriſſans & des

plus heureux pays du monde, ſous le régne du grand *Sha-Abbas*, arrière-petit-fils d'*Iſmaël Sophi.* Il n'y a guères d'États qui n'aient eu un tems de grandeur & d'éclat, après lequel ils dégénèrent.

CH. CLVIII.

Usages de Perſe.

LES uſages, les mœurs, l'eſprit de la Perſe, ſont auſſi étrangers pour nous, que ceux de tous les peuples qui ont paſſé ſous vos yeux. Le voyageur *Chardin* prétend que l'empereur de Perſe eſt moins abſolu que celui de Turquie: mais il ne paraît pas que le ſophi dépende d'une milice comme le grand-ſeigneur. *Chardin* avoue du moins, que toutes lés terres en Perſe n'appartiennent pas à un ſeul homme: les citoyens y jouiſſent de leurs poſſeſſions, & paient à l'État une taxe qui ne va pas à un écu par an. Point de grands ni de petits fiefs, comme dans l'Inde & dans la Turquie, ſubjuguées par les Tartares. *Iſmaël Sophi*, reſtaurateur de cet Empire, n'étant point Tartare, mais Arménien, avait ſuivi le droit naturel établi dans ſon pays, & non pas le droit de conquête, & de brigandage.

LE ſerrail d'Iſpahan paſſait pour moins cruel que celui de Conſtantinople. La jalouſie du trône portait ſouvent

les ſultans Turcs à faire étrangler leurs parens. Les ſophis ſe contentaient d'arracher les prunelles des princes de leur ſang. A la Chine, on n'a jamais imaginé que la ſûreté du trône exigeât de tuer ou d'aveugler ſes frères & ſes neveux. On leur laiſſait toujours des honneurs ſans autorité. Tout prouve que les mœurs chinoiſes étaient les plus humaines & les plus ſages de l'Orient.

Les rois de Perſe ont conſervé la coutume de recevoir des préſens de leurs ſujets. Cet uſage eſt établi au Mogol & en Turquie; il l'a été en Pologne, & c'eſt le ſeul royaume où il ſemblait raiſonnable; car les rois de Pologne n'ayant qu'un très-faible revenu, avaient beſoin de ces ſecours. Mais le grand-ſeigneur ſur-tout, & le grand-mogol, poſſeſſeurs de tréſors immenſes, ne devaient ſe montrer que pour donner. C'eſt s'abaiſſer que de recevoir; & de cet abaiſſement, ils font un titre de grandeur. Les empereurs de la Chine n'ont jamais avili ainſi leur dignité. *Chardin* prétend que les étrennes du roi de Perſe lui valaient cinq ou ſix de nos millions.

Ce que la Perſe a toujours eu de commun avec la Chine & la Turquie,

c'eſt de ne pas connaître la nobleſſe; il n'y a, dans ces vaſtes États, d'autre nobleſſe que celle des emplois; & les hommes qui ne ſont rien, n'y peuvent tirer avantage de ce qu'ont été leurs pères.

Ch. CLVIII.

Dans la Perſe, comme dans toute l'Aſie, la juſtice a toujours été rendue ſommairement; on n'y a jamais connu ni les avocats, ni les procédures: on plaide ſa cauſe ſoi-même; & la maxime qu'une courte injuſtice eſt plus ſupportable, qu'une juſtice longue & épineuſe, a prévalu chez tous ces peuples, qui, policés long-tems avant nous, ont été moins rafinés en tout, que nous ne le ſommes.

Tolérance des religions. Juifs des dix tribus.

La religion mahométane d'*Aly*, dominante en Perſe, permettait un libre exercice à toutes les autres. Il y avait encore dans Iſpahan, des reſtes d'anciens Perſes ignicoles, qui ne furent chaſſés de la capitale, que ſous le régne de *Sha-Abbas.* Ils étaient répandus ſur les frontières, & particulièrement dans l'ancienne Aſſyrie, partie de l'Arménie haute, où réſide encore leur grand-prêtre. Pluſieurs familles de ces dix tribus & demie, de ces Juifs Samaritains tranſportés par *Salmanaʒar*, du tems d'*Oſée*, ſubſiſtaient encore en

Perſe, & il y avait au tems dont je parle, près de dix mille familles des tribus de *Juda*, de *Lévi*, & de *Benjamin*, emmenées de Jéruſalem avec *Sédécias* leur roi, par *Nabuchodonoſor*, & qui ne revinrent point avec *Eſdras* & *Néhémie*.

QUELQUES Sabéens, diſciples de *S. Jean-Baptiſte*, deſquels on a déja parlé, étaient répandus vers le golfe Perſique. Les Chrétiens Arméniens du rite grec, faiſaient le plus grand nombre; les Neſtoriens compoſaient le plus petit: les Indiens de la religion des bramins, rempliſſaient Iſpahan; on en comptait plus de vingt mille. La plupart étaient de ces Banians, qui, du cap de Comorin, juſqu'à la mer Caſpienne, vont trafiquer avec vingt nations, ſans s'être jamais mêlés à aucune.

ENFIN toutes ces religions étaient vues de bon œil en Perſe, excepté la ſecte d'*Omar*, qui était celle de leurs ennemis. C'eſt ainſi que le gouvernement d'Angleterre admet toutes les ſectes, & tolère à peine le catholiciſme qu'il redoute.

L'EMPIRE Perſan craignait avec raiſon la Turquie, à laquelle il n'eſt com-

parable, ni par la population, ni par l'étendue. La terre n'y eſt pas ſi fertile, & la mer lui manquait. Le port d'Ormus ne lui appartenait point alors. Les Portugais s'en étaient emparés en 1507. Une petite nation Européane dominait ſur le golfe Perſique, & fermait le commerce maritime à toute la Perſe. Il a fallu que le grand *Sha-Abbas*, tout puiſſant qu'il était, ait eu recours aux Anglais, pour chaſſer les Portugais en 1622. Les peuples d'Europe ont fait, par leur marine, le deſtin de toutes les côtes où ils ont abordé.

CH. CLVIII.

SI le terroir de la Perſe n'eſt pas ſi fertile que celui de la Turquie, les peuples y ſont plus induſtrieux; ils cultivent plus les ſciences: mais leurs ſciences ne mériteraient pas ce nom parmi nous. Si les miſſionnaires Européans ont étonné la Chine par le peu de phyſique & de mathématiques qu'ils ſavaient, ils n'auraient pas moins étonné les Perſans.

Sciences.

LEUR langue eſt belle, & depuis ſix cents ans elle n'a point été altérée. Leurs poëſies ſont nobles, leurs fables ingénieuſes. Mais s'ils ſavent un peu plus de géométrie que les Chinois, ils n'ont pas beaucoup avancé au-delà des élémens

d'*Euclide*. Ils ne connaissent d'astronomie que celle de *Ptolomée* ; & cette astronomie n'est encore chez eux que ce qu'elle a été si long-tems en Europe, un chemin pour parvenir à l'astrologie judiciaire. Tout se réglait en Perse par les influences des astres, comme chez les anciens Romains, par le vol des oiseaux, & l'appétit des poulets sacrés. *Chardin* prétend que, de son tems, l'État dépensait quatre millions par an en astrologues. Si un *Newton*, un *Halley*, un *Cassini* se fussent produits en Perse, ils auraient été négligés, à moins qu'ils n'eussent voulu prédire.

LEUR médecine était comme celle de tous les peuples ignorans, une pratique d'expérience réduite en préceptes, sans aucune connaissance de l'anatomie. Cette science avait péri avec les autres ; mais elle renaissait avec elles au commencement du seizième siècle, par les découvertes de *Vesale*, & par le génie de *Fernel*.

ENFIN de quelque peuple policé de l'Asie que nous parlions, nous pouvons dire de lui : il nous a précédés, & nous l'avons surpassé.

CHAPITRE CLIX.

De l'Empire Ottoman au ſeizième ſiècle. Ses uſages, ſon gouvernement, ſes revenus.

Ch. CLIX.

LE tems de la grandeur & des progrès des *Ottomans* fut plus long que celui des *Sophis* ; car depuis *Amurat II* ce ne fut qu'un enchaînement de victoires.

Conquêtes de *Sélim I.*

MAHOMET II avait conquis aſſez d'États pour que ſa race ſe contentât d'un tel héritage. Mais *Sélim I* y ajoûta de nouvelles conquêtes. Il prit en 1515 la Syrie & la Méſopotamie, & entreprit de ſoumettre l'Égypte. C'eût été une entrepriſe aiſée, s'il n'avait eu que des Égyptiens à combattre ; mais l'Égypte était gouvernée & défendue par une milice formidable d'étrangers, ſemblable à celle des janiſſaires. C'étaient des Circaſſes venus encore de la Tartarie ; on les appellait *Mammelucs*, qui ſignifie eſclaves : ſoit qu'en effet le premier ſoudan d'Égypte qui les employa, les eût achetés comme eſclaves ; ſoit plutôt que ce fût un nom

CH. CLIX.

qui les attachât de plus près à la personne du ſouverain ; ce qui eſt bien plus vraiſemblable. En effet la manière figurée dont on parle chez tous les orientaux, y a toujours introduit chez les princes les titres les plus ridiculement pompeux, & chez leurs ſerviteurs les noms les plus humbles. Les bachas du grand-ſeigneur s'intitulent ſes eſclaves ; & *Thamas Kouli-Kan*, qui de nos jours a fait crever les yeux à *Thamas* ſon maître, ne s'appellait que ſon eſclave, comme ce mot même de *Kouli* le témoigne.

Mammelucs d'Égypte.

CES *Mammelucs* étaient les maîtres de l'Égypte depuis nos dernières croiſades. Ils avaient vaincu & pris *S. Louis*. Ils établirent depuis ce tems un gouvernement qui n'eſt pas différent de celui d'Alger. Un roi & vingt-quatre gouverneurs de provinces étaient choiſis entre ces ſoldats. La molleſſe du climat n'affaiblit point cette race guerrière, parce qu'elle ſe renouvellait tous les ans par l'affluence des autres Circaſſes appellés ſans ceſſe pour remplir ce corps de vainqueurs toujours ſubſiſtant. L'Égypte fut ainſi gouvernée pendant près de trois-cents années.

CH. CLIX.

Examen de l'hiſtoire d'Égypte & de la circonciſion.

Il ſe préſente ici un champ bien vaſte pour les conjectures hiſtoriques. Nous voyons l'Égypte long-tems ſubjuguée par les peuples de l'ancienne Colchide, habitans de ces pays barbares qui ſont aujourd'hui la Géorgie, la Circaſſie & la Mingrélie. Il faut bien que ces peuples aient été autrefois plus recommandables qu'aujourd'hui, puiſque le premier voyage des Grecs à Colchos eſt une des grandes époques de la Grèce. Il eſt indubitable que les uſages & les mœurs de la Colchide tenaient beaucoup de ceux de l'Égypte; ils avaient pris, des prêtres Égyptiens, juſqu'à la circonciſion. *Hérodote*, qui avait voyagé en Égypte & en Colchide, & qui parlait à des Grecs inſtruits, ne nous laiſſe aucun lieu de douter de cette conformité; il eſt fidèle & exact ſur tout ce qu'il a vu; mais on l'accuſe de s'être trompé ſur tout ce qu'on lui a dit. Les prêtres d'Égypte lui ont confirmé qu'autrefois, le roi *Séſoſtris* étant ſorti de ſon pays, dans le deſſein de conquérir toute la terre, il n'avait pas manqué d'envelopper la Colchide dans ſes conquêtes, & que c'était depuis ce tems-là que l'uſage de la circon-

cision s'était conservé à Colchos.

Ch. CLIX.

Premièrement, le dessein de conquérir toute la terre est une idée romanesque qui ne peut tomber dans la tête d'un homme de sens rassis. On fait d'abord la guerre à son voisin, pour augmenter ses États par le brigandage; on peut ensuite pousser ses conquêtes de proche en proche, quand on y trouve quelque facilité; c'est la marche de tous les conquérans.

Secondement, il n'est guères vraisemblable qu'un roi de la fertile Égypte soit allé perdre son tems à conquérir les contrées affreuses du Caucase, habitées par les plus robustes des hommes, aussi belliqueux que pauvres, & dont une centaine aurait pu arrêter à chaque pas les plus nombreuses armées des mous & faibles Égyptiens: c'est-à-peu-près comme si on disait qu'un roi de Babylone était parti de la Mésopotamie pour aller conquérir la Suisse.

Ce sont les peuples pauvres, nourris dans des pays âpres & stériles, vivant de leur chasse, & féroces comme les animaux de leur pays, qui désertent ces pays sauvages pour aller attaquer les nations opulentes; & ce

ne ſont pas ces nations opulentes qui ſortent de leurs demeures agréables pour aller chercher des contrées incultes.

Les féroces habitans du Nord ont fait dans tous les tems des irruptions dans les contrées du Midi. Vous voyez que les peuples de Colchos ont ſubjugué trois-cents ans l'Égypte, à commencer du tems de *S. Louis*. Vous voyez dans tous les tems connus, que l'Égypte fut toujours conquiſe par quiconque voulut l'attaquer. Il eſt donc bien probable que les barbares du Caucaſe avaient aſſervi les bords du Nil; mais il ne l'eſt point qu'un *Séſoſtris* ſe ſoit emparé du Caucaſe.

Troisièmement; pourquoi, de tous les peuples que les prêtres Égyptiens diſaient avoir été vaincus par leur *Séſoſtris*, les Cochidiens avaient-ils ſeuls reçu la circonciſion? Il fallait paſſer par la Grèce & par l'Aſie mineure pour arriver au pays de *Médée*. Les Grecs, grands imitateurs, auraient dû ſe faire circoncire les premiers. *Séſoſtris* aurait eu plus de ſoin de dominer dans le beau pays de la Grèce, & d'y impoſer ſes loix, que d'aller faire couper les prépuces des Colchidiens. Il eſt

bien plus dans l'ordre commun des choſes, que ce ſoit les Scythes, habitans des bords du Phaſe & de l'Araxe, toujours affamés & toujours conquérans, qui tombèrent ſur l'Aſie mineure, ſur la Syrie, ſur l'Égypte, & qui, s'étant établis à Thèbes & à Memphis dans ces tems reculés, comme ils s'y ſont établis du tems de *S. Louis*, aient enſuite rapporté dans leur patrie quelques rites religieux, & quelques uſages de l'Égypte.

C'EST au lecteur intelligent à peſer toutes ces raiſons. L'ancienne hiſtoire ne préſente chez toutes les nations de la terre, que des doutes & des conjectures.

TOMAN-BEY fut le dernier roi mammeluc; il n'eſt célèbre que par cette époque, & par le malheur qu'il eut de tomber entre les mains de *Sélim*; mais il mérite d'être connu par une ſingularité qui nous paraît étrange, & qui ne l'était pas chez les orientaux; c'eſt que le vainqueur lui confia le gouvernement de l'Égypte, qu'il lui avait enlevée.

TOMAN-BEY, de roi devenu bacha, eut le ſort des bachas; il fut étranglé après quelques mois de gouvernement.

Ch. CLIX.

Égyptiens dégénérés.

DEPUIS ce tems le peuple de l'Égypte fut enſeveli dans le plus honteux aviliſſement ; cette nation qu'on dit avoir été ſi guerrière du tems de *Séſoſtris*, eſt devenue plus puſillanime que du tems de *Cléopâtre*. On nous dit qu'elle inventa les ſciences, & elle n'en cultive pas une ; qu'elle était ſérieuſe & grave, & aujourd'hui on la voit légère & gaie, danſer & chanter dans la pauvreté & dans l'eſclavage : cette multitude d'habitans qu'on diſait innombrable, ſe réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'eſt pas fait un plus grand changement dans Rome & dans Athènes ; c'eſt une preuve ſans réplique, que, ſi le climat influe ſur le caractère des hommes, le gouvernement a bien plus d'influence encore que le climat.

Soliman.

SOLIMAN, fils de *Sélim*, fut toujours un ennemi formidable aux Chrétiens & aux Perſans. Il prit Rhodes, 1521.
& quelques années après la plus grande 1526.
partie de la Hongrie. La Moldavie & 1529.
la Valachie devinrent de véritables fiefs de ſon Empire. Il mit le ſiège devant Vienne, &, ayant manqué cette entrepriſe, il tourna ſes armes contre la Perſe ; & plus heureux ſur l'Euphra-

CH. CLIX. te que ſur le Danube, il s'empara de Bagdat comme ſon père, ſur lequel les Perſans l'avaient repris. Il ſoumit la Géorgie, qui eſt l'ancienne Ibérie. Ses armes victorieuſes ſe portaient de tous les côtés; car ſon amiral *Cheredin Barberouſſe*, après avoir ravagé la Pouille, alla dans la mer rouge s'emparer du royaume d'Yémen, qui eſt plutôt un pays de l'Inde que de l'Arabie. Plus guerrier que *Charles-Quint*, il lui reſſembla par des voyages continuels. C'eſt le premier des empereurs Ottomans qui ait été l'allié des Français, & cette alliance a toujours ſubſiſté. Il mourut en aſſiégeant en Hongrie la ville de Zigeth, & la victoire l'accompagna juſques dans les bras de la mort; à peine eut-il expiré que la ville fut priſe d'aſſaut. Son Empire s'étendait d'Alger à l'Euphrate, & du fond de la mer noire au fond de la Grèce & de l'Épire.

1571. Chypre ajoûtée à l'Empire.

SÉLIM II, ſon ſucceſſeur, prit ſur les Vénitiens l'iſle de Chypre par ſes lieutenans. Comment tous nos hiſtoriens peuvent-ils nous répéter qu'il n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de malvoiſie de cette iſle, & pour la donner à un Juif? Il s'en

empara par le droit de convenance. Chypre devenait néceſſaire aux poſſeſſeurs de la Natolie, & jamais empereur ne fera la conquête d'un royaume, ni pour un Juif, ni pour du vin. Un Hébreu, nommé *Mequinès*, donna quelques ouvertures pour cette conquête, & les vaincus mêlèrent à cette vérité des fables que les vainqueurs ignorent.

Supériorité des Ottomans.

APRÈS avoir laiſſé les Turcs s'emparer des plus beaux climats de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, nous contribuâmes à les enrichir. Veniſe trafiquait avec eux dans le tems même qu'ils lui enlevaient l'iſle de Chypre, & qu'ils faiſaient écorcher vif le ſénateur *Bragadino*, gouverneur de Famagouſte. Gènes, Florence, Marſeille ſe diſputaient le commerce de Conſtantinople. Ces villes payaient en argent les ſoies & les autres denrées de l'Aſie. Les négocians chrétiens s'enrichiſſaient de ce commerce, mais c'était aux dépens de la chrétienté. On recueillait alors peu de ſoies en Italie, aucunes en France. Nous avons été forcés ſouvent d'aller acheter du bled à Conſtantinople : mais enfin l'induſtrie a réparé les torts que la nature

CH. CLIX. & la négligence faisaient à nos climats; & les manufactures ont rendu le commerce des Chrétiens, & surtout des Français, très-avantageux en Turquie, malgré l'opinion du comte *Marsigli*, moins informé de cette grande partie de l'intérêt des nations que les négocians de Londres & de Marseille.

Les nations chrétiennes trafiquent avec l'Empire Ottoman comme avec toute l'Asie. Nous allons chez ces peuples, qui ne viennent jamais dans notre Occident; c'est une preuve évidente de nos besoins. Les Échelles du Levant sont remplies de nos marchands. Toutes les nations commerçantes de l'Europe chrétienne y ont des consuls. Presque toutes entretiennent aujourd'hui des ambassadeurs ordinaires à la Porte Ottomane, qui n'en envoie point à nos cours. La Porte regarde ces ambassades perpétuelles comme un hommage que les besoins des Chrétiens rendent à sa puissance. Elle a fait souvent à ces ministres des affronts, pour lesquels les princes de l'Europe se feraient la guerre entre eux, mais qu'ils ont toujours dissimulés avec l'Empire Ottoman. Le roi d'Angleterre, *Guillaume*,

difait dans nos derniers tems, *qu'il n'y a pas de point d'honneur avec les Turcs.* Ce langage eft celui d'un négociant qui veut vendre fes effets, & non d'un roi qui eft jaloux de ce qu'on appelle *la gloire.*

CH. CLIX.

Adminif-tration.

L'ADMINISTRATION de l'Empire des Turcs eft auffi différente de la nôtre que les mœurs & la religion. Une partie des revenus du grand-feigneur confifte, non en argent monnoyé, comme dans les gouvernemens chrétiens, mais dans les productions de tous les pays qui lui font foumis. Le canal de Conftantinople eft couvert toute l'année de navires, qui apportent de l'Égypte, de la Grèce, de la Natolie, des côtes du Pont-Euxin, toutes les provifions néceffaires pour le ferrail, pour les janiffaires, pour la flotte. On voit par le *Canon Namé*, c'eft-à-dire, par les régiftres de l'Empire, que le revenu du tréfor en argent jufqu'à l'année 1683, ne montait qu'à près de trente-deux mille bourfes; ce qui revenait à-peu-près à quarante-fix millions de nos livres d'aujourd'hui.

Finances.

CE revenu ne fuffirait pas pour entretenir de fi grandes armées, & tant d'officiers. Les bachas dans chaque

province ont des fonds assignés sur la province même, pour l'entretien des soldats que les fiefs fournissent; mais ces fonds ne sont pas considérables: celui de l'Asie mineure ou Natolie allait tout au plus à douze cent mille livres, celui du Diarbeck à cent mille; celui d'Alep n'était pas plus considérable; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cent mille francs à son bacha; celui d'Erzerum en valait environ deux cent mille. La Grèce entière, qu'on appelle *Romélie*, donnait à son bacha douze cent mille livres. En un mot, tous ces revenus, dont les bachas & les beglierbeys entretenaient les troupes ordinaires jusqu'en 1683, ne se montaient pas à dix de nos millions; la Moldavie & la Valachie ne fournissaient pas deux cent mille livres à leur prince pour l'entretien de huit mille soldats au service de la Porte. Le capitan bacha ne tirait pas des fiefs appellés *Zaims* & *Timars* répandus sur les côtes, plus de huit cent mille livres pour la flotte.

Il résulte du dépouillement du *Canon Namé*, que toute l'administration Turque était établie sur moins de soixante de nos millions en argent comp-

tant ; & cette dépenſe, depuis 1683, n'a pas été beaucoup augmentée ; ce n'eſt pas la troiſième partie de ce qu'on paie en France, en Angleterre, pour les dettes publiques ; mais auſſi il y a dans ces deux royaumes beaucoup plus de circulation, un commerce plus animé.

Confiſcations, droit affreux.

CE qu'il y a d'affreux, c'eſt que dans le tréſor particulier du ſultan on compte les confiſcations pour un grand objet. C'eſt une des plus anciennes tyrannies établies, que le bien d'une famille appartienne au ſouverain quand le père de famille a été condamné. On porte à un ſultan la tête de ſon viſir, & cette tête lui vaut quelquefois pluſieurs millions. Rien n'eſt plus horrible qu'un droit qui met un ſi grand prix à la cruauté, & qui donne la tentation d'être injuſte.

POUR le mobilier des officiers de la Porte, nous avons déja obſervé qu'il appartient au ſultan, par une ancienne uſurpation, qui n'a été que trop long-tems en uſage chez les Chrétiens. Dans tout l'univers l'adminiſtration publique a été ſouvent un brigandage autoriſé, excepté dans quelques États républicains, où les droits de la

Ch. CLIX.

liberté & de la propriété ont été plus ſacrés, & où les finances de l'État, étant médiocres, ont été mieux dirigées, parce que l'œuil embraſſe les petits objets, & que les grands confondent la vue.

Appointemens médiocres.

On peut donc préſumer que les Turcs ont exécuté de très-grandes choſes à peu de fraix. Les appointemens attachés aux plus grandes dignités ſont très-médiocres; on en peut juger par la place de muphti. Il n'a que deux mille aſpres par jour, ce qui fait environ cent cinquante mille livres par année. Ce n'eſt que la dixième partie du revenu de quelques égliſes chrétiennes. Il en eſt ainſi du grand-viſiriat; & ſans les confiſcations, & les préſens, cette dignité produirait plus d'honneur que de fortune, excepté en tems de guerre.

Les Turcs n'ont point fait la guerre comme les princes de l'Europe la font aujourd'hui, avec de l'argent & des négociations. La force du corps, l'impétuoſité des janiſſaires, ont établi ſans diſcipline cet Empire, qui ſe ſoutient par l'aviliſſement des peuples vaincus, & par les jalouſies des peuples voiſins.

LES ſultans n'ont jamais mis en campagne cent quarante mille combattans à la fois, ſi on retranche les Tartares & la multitude qui ſuit leurs armées. Mais ce nombre était toujours ſupérieur à celui que les Chrétiens pouvaient leur oppoſer.

CH. CLIX.



CHAPITRE CLX.

De la bataille de Lépante.

CH. CLX.

LEs Vénitiens, aprèsl a perte de l'iſle de Chypre, commerçant toujours avec les Turcs, & oſant toujours être leurs ennemis, demandaient des ſecours à tous les princes chrétiens que l'intérêt commun devait réunir. C'était encore l'occaſion d'une croiſade; mais vous avez déja vu qu'à force d'en avoir fait autrefois d'inutiles, on n'en faiſait point de néceſſaires. Le pape *Pie V* fit bien mieux que de prêcher une croiſade; il eut le courage de faire la guerre à l'Empire Ottoman, en ſe liguant avec les Vénitiens & le roi d'Eſpagne *Philippe II*. Ce fut la première fois qu'on vit l'étendart des deux clefs déployé contre le croiſſant, & les galères de Rome affronter les galères Ottomanes. Cette ſeule action du pape, par laquelle il finit ſa vie, doit conſacrer ſa mémoire. Il ne faut, pour connaître ce pontife, s'en rapporter à aucun de ces portraits colorés par la flatterie, ou noircis par la malignité, ou crayonnés

Pie V fait la guerre aux Turcs.

crayonnés par le bel-esprit. Ne jugeons jamais des hommes que par les faits. *Pie V*, dont le nom était *Ghisleri*, fut un de ces hommes que le mérite & la fortune tirèrent de l'obscurité pour les élever à la première place du Christianisme. Son ardeur à redoubler la sévérité de l'inquisition, le supplice dont il fit périr plusieurs citoyens, montre qu'il était cruel & sanguinaire. Ses intrigues pour faire soulever l'Irlande contre la reine *Elizabeth*, la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France, la fameuse bulle *In Cœnâ Domini* dont il ordonna la publication toutes les années, font voir que son zèle pour la grandeur du Saint-Siège n'était pas conduit par la modération. Il avait été dominicain. La sévérité de son caractère s'était fortifiée par la dureté d'esprit qu'on puise dans le cloître. Mais cet homme, élevé parmi des moines, eut, comme *Sixte-Quint* son successeur, des vertus royales : ce n'est pas le trône, c'est le caractère qui les donne. *Pie V* fut le modèle du fameux *Sixte-Quint*; il lui donna l'exemple d'amasser en peu d'années des épargnes assez considérables pour faire regarder le Saint-Siège comme une puissance.

Ch. CLX.

Ces épargnes lui donnaient de quoi mettre en mer des galères. Son zèle ſollicitait tous les princes chrétiens; mais il ne trouvait que tiédeur ou impuiſſance. Il s'adreſſait en vain au roi de France *Charles IX*, à l'empereur *Maximilien*, au roi de Portugal *Don Sébaſtien*, au roi de Pologne *Sigiſmond II.*

Il n'eſt ſecondé que par *Philippe II*, & les Vénitiens.

Charles IX était allié des Turcs, & n'avait point de vaiſſeaux à donner. L'empereur *Maximilien II* craignait les Turcs; il manquait d'argent, & ayant fait une trève avec eux, il n'oſait la rompre. Le roi *Don Sébaſtien* était encore trop jeune pour exercer ce courage qui, depuis, le fit périr en Afrique. La Pologne était épuiſée par une guerre avec les Ruſſes, & *Sigiſmond*, ſon roi, était dans une vieilleſſe languiſſante. Il n'y eut donc que *Philippe II* qui entra dans les vues du pape. Lui ſeul, de tous les rois catholiques, était aſſez riche pour faire les plus grands fraix de l'armement néceſſaire; lui ſeul pouvait par les arrangemens de ſon adminiſtration, parvenir à l'exécution promte de ce projet. Il y était principalement intéreſſé par la néceſſité d'écarter les flottes Ottomanes de ſes États d'Italie, &

de ſes places d'Afrique ; & il ſe liguait avec les Vénitiens, dont il fut toujours l'ennemi ſecret en Italie contre les Turcs qu'il craignait davantage. CH. CLX.

JAMAIS grand armement ne ſe fit avec tant de célérité. Deux-cents galères, ſix groſſes galéaſſes, vingt-cinq vaiſſeaux de guerre, avec cinquante navires de charge, furent prêts dans les ports de Sicile en Septembre, cinq mois après la priſe de l'iſle de Chypre. *Philippe II* avait fourni la moitié de l'armement. Les Vénitiens furent chargés des deux tiers de l'autre moitié, & le reſte était fourni par le pape. *Don Juan d'Autriche*, ce célébre bâtard de *Charles-Quint*, était le général de la flotte. *Marc-Antoine Colonne*, commandait après-lui, au nom du pape. Cette maiſon *Colonne*, ſi long-tems ennemie des pontifes, était devenue l'appui de leur grandeur. *Sébaſtien Veniero*, que nous nommons *Venier*, était général de la mer pour les Vénitiens. Il y avait eu trois doges dans ſa maiſon, & aucun d'eux n'eut autant de réputation que lui. *Barbarigo*, dont la maiſon n'était pas moins célèbre à Veniſe, était provéditeur, c'eſt-à-dire, intendant de la flotte. Malte envoya trois de ſes galères, &

ne pouvait en fournir davantage. Il ne faut pas compter Gènes, qui craignait plus *Philippe II*, que *Sélim*, & qui n'envoya qu'une galère.

Cette armée navale portait, disent les historiens, cinquante mille combattans. On ne voit guères que des exagérations dans des récits de bataille. Deux-cent six galères, & vingt-cinq vaisseaux, ne pouvaient être armés tout au plus que de vingt mille hommes de combat. La seule flotte Ottomane était plus forte que les trois escadres chrétiennes. On y comptait environ deux-cent cinquante galères. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante, l'ancien *Naupactus*, non loin de Corinthe. Jamais, depuis la bataille d'Actium, les mers de la Grèce n'avaient vu ni une flotte si nombreuse, ni une bataille si mémorable. Les galères Ottomanes étaient manœuvrées par des esclaves chrétiens, & les galères chrétiennes par des esclaves Turcs, qui tous servaient malgré eux contre leur patrie.

Les deux flottes se choquèrent avec toutes les armes de l'antiquité, & toutes les modernes; les flèches, les longs javelots, les lances à feu, les grapins,

les canons, les mousquets, les piques & les sabres. On combattit corps à corps sur la plupart des galères accrochées, comme sur un champ de bataille. Les Chrétiens remportèrent une victoire d'autant plus illustre, que c'était la première de cette espèce.

CH. CLX.

5 Octobre 1571.

DON JUAN D'AUTRICHE, & *Veniero*, l'amiral des Vénitiens, attaquèrent la capitane Ottomane que montait l'amiral des Turcs nommé *Ali*. Il fut pris avec sa galère, & on lui fit trancher la tête, qu'on arbora sur son propre pavillon. C'était abuser du droit de la guerre; mais ceux qui avaient écorché *Bragadino* dans Famagouste, ne méritaient pas un autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante bâtimens dans cette journée. Il est difficile de savoir le nombre des morts: on le faisait monter à près de quinze mille; environ cinq mille esclaves chrétiens furent délivrés. Venise signala cette victoire par des fêtes qu'elle seule savait alors donner. Constantinople fut dans la consternation. Le pape *Pie V*, en apprenant cette grande victoire, qu'on attribuait sur-tout à *Don Juan* le généralissime, mais à laquelle les Vénitiens avaient eu la plus grande part,

Victoire unique.

CH. CLX. s'écria : *Il fut un homme envoyé de* DIEU , *nommé Jean ;* paroles qu'on appliqua depuis à *Jean Sobieski* , roi de Pologne , quand il délivra Vienne.

DON JUAN D'AUTRICHE acquit tout d'un coup la plus grande réputation , dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne ne compte que ses héros , & néglige ceux des autres peuples. *Don Juan* , comme vengeur de la chrétienté , était le héros de toutes les nations ; on le comparait à *Charles-Quint* son père , à qui d'ailleurs il ressemblait plus que *Philippe*. Il mérita sur-tout cette idolâtrie des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis , comme *Charles-Quint* , & fit comme lui un roi Africain tributaire d'Espagne. Mais quel fut le fruit de la bataille de Lépante , & de la conquête de Tunis ? Les Vénitiens ne gagnèrent aucun terrein sur les Turcs , & l'amiral de *Sélim II* reprit sans peine le royau-
1574. me de Tunis : tous les Chrétiens y furent égorgés. Il semblait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lépante.

CHAPITRE CLXI.

Des côtes d'Afrique.

Ch. CLXI.

Pays où fut le temple de *Jupiter Ammon.*

LEs côtes d'Afrique, depuis l'Égypte, jufqu'aux royaumes de Fez & de Maroc, accrûrent encore l'Empire des fultans; mais elles furent plutôt fous leur protection que fous leur gouvernement. Le pays de Barca, & fes déferts fi fameux autrefois par le temple de *Jupiter Ammon*, dépendirent du bacha d'Égypte. La Cirénaïque eut un gouverneur particulier. Tripoli qu'on rencontre enfuite en allant vers l'Occident, ayant été pris par *Pierre de Navarre*, fous le règne de *Ferdinand le catholique* en 1510, fut donnée par *Charles-Quint*, aux chevaliers de Malte. Mais les amiraux de *Soliman* s'en emparèrent, & avec le tems elle s'eft gouvernée comme une république, à la tête de laquelle eft un général qu'on nomme *Dey*, qui eft élu par la milice.

Plus loin vous trouvez le royaume

Ch. CLXI.

de Tunis, l'ancien ſéjour des Carthaginois. Vous avez vu *Charles-Quint* donner un roi à cet État, & le rendre tributaire de l'Eſpagne; *Don Juan* le reprendre encore ſur les Maures avec la même gloire que *Charles-Quint* ſon père; mais enfin l'amiral de *Sélim II*, remettre Tunis ſous la domination mahométane, & y exterminer tous les Chrétiens, trois ans après cette fameuſe bataille de Lépante, qui produiſit tant de gloire à *Don Juan* & aux Vénitiens avec ſi peu d'avantage. Cette province ſe gouverna depuis comme Tripoli.

Alger ancien royaume de Juba.

Alger, qui termine l'Empire des Turcs en Afrique, eſt l'ancienne Numidie, la Mauritanie Céſarienne, ſi fameuſe par les rois *Juba*, *Syphax*, & *Maſſiniſſa*. Il reſte à peine des ruines de Cirte leur capitale, ainſi que de Carthage, de Memphis & même d'Alexandrie, qui n'eſt plus au même endroit où *Alexandre* l'avait bâtie. Le royaume de *Juba* était devenu ſi peu de choſe, que *Chéredin Barberouſſe* aima mieux être amiral du grand-ſeigneur, que roi d'Alger. Il céda cette province à *Soliman*, & de roi qu'il

Ch. CLXI.

était, il ſe contenta d'en être bacha. Depuis ce tems, juſqu'au commencement du dix-ſeptième ſiècle, Alger fut gouvernée par les bachas que la Porte y envoyait. Mais enfin la même adminiſtration qui s'établit à Tripoli & à Tunis, ſe forma dans Alger devenue une retraite de corſaires. Auſſi un de leurs derniers deys diſait au conſul de la nation Anglaiſe qui ſe plaignait de quelques priſes : Ceſſez de vous plaindre au capitaine des voleurs, quand vous avez été volé.

Nuls monumens de Chriſtianiſme; pluſieurs des Romains vainqueurs.

DANS toute cette partie de l'Afrique, on trouve encore des monumens des anciens Romains, & on n'y voit pas un ſeul veſtige de ceux des Chrétiens, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'évêchés que dans l'Eſpagne & dans la France enſemble. Il y en a deux raiſons, l'une, que les plus anciens édifices de pierre dure, de marbre & de ciment dans les climats ſecs, réſiſtent à la deſtruction plus que les nouveaux : l'autre, que des tombeaux avec l'inſcription *Diis Manibus*, que les barbares n'entendent point, ne les révoltent pas, & que la vue des ſymboles du Chriſtianiſme excite leur fureur.

CH. CLXI.

DANS les beaux ſiècles des Arabes, les ſciences & les arts fleurirent chez ces Numides ; aujourd'hui ils ne ſavent pas même régler leur année, & en faiſant ſans ceſſe le métier de pirate, ils n'ont pas un pilote qui ſache prendre hauteur, pas un bon conſtructeur de vaiſſeau. Ils achètent des Chrétiens, & ſur-tout des Hollandais, les agrêts, les canons, la poudre dont ils ſe ſervent pour s'emparer de nos vaiſſeaux marchands ; & les puiſſances chrétiennes, au lieu de détruire ces ennemis communs, ſont occupées à ſe ruiner mutuellement.

Belle ſituation de Bizance.

CONSTANTINOPLE fut toujours regardée comme la capitale de tant de régions. Sa ſituation ſemble faite pour leur commander. Elle a l'Aſie devant elle, l'Europe derrière. Son port, auſſi ſûr que vaſte, ouvre & ferme l'entrée de la mer Noire à l'orient, & de la Méditerrannée à l'occident. Rome, bien moins avantageuſement ſituée, dans un terrein ingrat, & dans un coin de l'Italie, où la nature n'a fait aucun port commode, ſemblait bien moins propre à dominer ſur les nations ; cependant elle devint la capi-

tale d'un Empire deux fois plus étendu que celui des Turcs : c'eſt que les anciens Romains ne trouvèrent aucun peuple qui entendît comme eux la diſcipline militaire, & que les Ottomans, après avoir conquis Conſtantinople, ont trouvé preſque tout le reſte de l'Europe auſſi aguerri & mieux diſciplíné qu'eux.



CHAPITRE CLXII.

Du royaume de Fez & de Maroc.

Ch. CLXII. LA protection du grand-ſeigneur ne s'étend point juſqu'à l'Empire de Maroc, vaſte pays qui comprend une partie de la Mauritanie Tingitane. Tanger était la capitale de la colonie Romaine. C'eſt de-là que partirent depuis ces Maures, qui ſubjuguèrent l'Eſpagne. Tanger fut conquiſe elle-même ſur la fin du quinzième ſiècle par les Portugais, & donnée dans nos derniers tems à *Charles II*, roi d'Angleterre, pour la dot de l'infante de Portugal ſa femme; & enfin *Charles II* l'a cédée aux rois de Maroc. Peu de villes ont éprouvé plus de révolutions.

Cet Empire s'étend juſqu'aux frontières de la Guinée ſous les plus beaux climats; il n'y a point de territoire plus fertile, plus varié, plus riche; pluſieurs branches du mont Atlas ſont remplies de mines, & les campagnes produiſent les plus abondantes moiſſons & les meilleurs fruits de la terre. Ce pays fut cultivé autrefois comme il méritait

de l'être, & il fallait bien qu'il le fût du tems des premiers califes, puiſque les ſciences y étaient en honneur, & que c'eſt toujours la dernière choſe dont on prend ſoin. Les Arabes & les Maures de ces contrées portèrent en Eſpagne leurs armes & leurs arts; mais tout a dégénéré depuis, tout eſt tombé dans la plus épaiſſe barbarie: les Arabes de *Mahomet* avaient policé le pays: ils ſe ſont retirés dans les déſerts, où ils ont repris l'ancienne vie paſtorale; & le gouvernement a été abandonné aux Maures, eſpèce d'hommes moins favoriſée de la nature que de leur climat, moins induſtrieuſe que les Arabes, nation cruelle à la fois & eſclave. C'eſt-là que le deſpotiſme ſe montre dans toute ſon horreur. L'ancienne coutume établie que les miramolins ou empereurs de Maroc ſoient les premiers bourreaux du pays, n'a pas peu contribué à faire des habitans de ce vaſte Empire des ſauvages fort au-deſſous des Mexicains. Ceux qui habitent Tétuan, ſont un peu plus civiliſés; les autres déshonorent la nature humaine. Beaucoup de Juifs, chaſſés d'Eſpagne par *Ferdinand* & *Iſabelle*, ſe ſont réfugiés à Tétuan, à Méquinez, à Maroc, & y vivent miſéra-

Maroc autrefois le ſéjour de la gloire & des arts.

Ch. CLXII.

blement. Les habitans des provinces ſeptentrionales ſe ſont mêlés avec les noirs qui ſont vers le Niger. On voit dans tout l'Empire, dans les maiſons, dans les armées, un mélange de noirs, de blancs, & de métis. Ces peuples trafiquèrent de tout tems en Guinée. Ils allaient par les déſerts aux côtes où les Portugais vinrent par l'Océan. Jamais ils ne connurent la mer que comme l'élément des pirates. Enfin toute cette vaſte côte de l'Afrique, depuis Damiette juſqu'au mont Atlas, était devenue barbare, tandis que pluſieurs de nos peuples ſeptentrionaux, autrefois beaucoup plus barbares, atteignaient à la politeſſe des Grecs & des Romains.

Querelles de religion chez ces barbares, comme parmi nous.

Il y eut des querelles de religion dans ce pays comme ailleurs, & une ſecte de Muſulmans qui ſe prétendait plus orthodoxe que les autres, diſpoſa du trône ; c'eſt ce qui n'eſt jamais arrivé à Conſtantinople. Il y eut auſſi comme ailleurs des guerres civiles, & ce n'eſt qu'au dix-ſeptième ſiècle que tous les États de Fez, de Maroc, de Tafilet, ont été réunis, & n'ont compoſé qu'un Empire, après la fameuſe victoire que les Maures remportèrent ſur le mal-

heureux *Sébaſtien*, roi de Portugal.

DANS quelque abrutiſſement que ces peuples ſoient tombés, jamais l'Eſpagne & le Portugal n'ont pu ſe venger ſur eux de leur ancien eſclavage, & les aſſervir à leur tour. Oran, frontière de leur Empire, pris par le cardinal *Ximénès*, perdu enſuite, & repris depuis peu par le duc de *Montemar* ſous *Philippe V* en 1732, n'a pu ouvrir le chemin à d'autres conquêtes. Tanger, qui pouvait être une clef de l'Empire, fut toujours inutile. Ceuta, que les Portugais prirent en 1409, que les Eſpagnols eurent ſous *Philippe II*, & qu'ils ont conſervé toujours, n'a été qu'un objet de dépenſe. Les Maures avaient accablé toute l'Eſpagne, & les Eſpagnols n'ont pu encore que harceler les Maures. Ils ont paſſé la mer Atlantique, & conquis un nouveau monde, ſans pouvoir ſe venger à cinq lieues de chez eux. Les Maures mal armés, indiſciplinés, eſclaves ſous un gouvernement déteſtable, n'ont pu être ſubjugués par les Chrétiens. La véritable raiſon eſt que les Chrétiens ſe ſont toujours mutuellement déchirés. Comment les Eſpagnols auraient-ils pu paſſer en Afrique avec de grandes armées,

Pourquoi les Eſpagnols n'ont pu les entamer.

& domter les Muſulmans, quand ils avaient la France à combattre; ou lorſqu'étant unis avec la France, les Anglais leur prenaient Gibraltar & Minorque?

Renégats chrétiens.

CE qui eſt ſingulier, c'eſt le nombre de renégats Eſpagnols, Français, Anglais, qu'on a trouvés dans les États de Maroc. On a vu un Eſpagnol nommé *Pérès*, amiral ſous l'Empire de *Mulei Iſmaël*; un Français nommé *Pilet*, gouverneur de Salé; une Irlandaiſe, concubine du tyran *Iſmaël*; quelques marchands Anglais établis à Tétuan. L'eſpérance de faire fortune chez les nations ignorantes, conduit toujours des Européans en Afrique, en Aſie, ſur-tout en Amérique. La raiſon contraire retient loin de nous les peuples de ces climats.



CHAPITRE CLXIII.

De PHILIPPE *II, roi d'Efpagne.*

CH. CLXIII.

Puiffances de l'Europe.

APRÈS le règne de *Charles-Quint*, quatre grandes puiffances balancèrent les forces de l'Europe chrétienne; l'Efpagne par fes richeffes du nouveau monde; la France par elle-même, par fa fituation, qui empêchait les vaftes États de *Philippe II* de fe communiquer; l'Allemagne, par la multitude même de fes princes, qui, quoique divifés entre eux, fe réuniffaient pour la défenfe de la patrie; l'Angleterre, après la mort de *Marie*, par la conduite feule d'*Elizabeth*; car fon terrein était très-peu de chofe: l'Écoffe, loin de faire un corps avec elle, était fon ennemie, & l'Irlande lui était à charge.

Puiffance de l'Efpagne.

LES royaumes du Nord n'entraient point encore dans le fyftême politique de l'Europe, & l'Italie ne pouvait être une puiffance prépondérante. *Philippe II* femblait la tenir fous fa main. *Philibert*, duc de Savoie, gouverneur des

Ch. CLXIII.

Pays-bas, dépendait entièrement de lui. *Charles-Emmanuel*, fils de ce *Philibert*, & gendre de *Philippe II*, ne fut pas moins dans ſa dépendance. Le Milanais, les deux Siciles, qu'il poſſédait, & ſur-tout ſes tréſors, firent trembler les autres États d'Italie pour leur liberté. Enfin *Philippe II* joua le premier rôle ſur le théâtre de l'Europe, mais non le plus admiré. De moins puiſſans princes ſes contemporains ont laiſſé un plus grand nom, comme *Elizabeth*, & ſur-tout *Henri IV*. Ses généraux & ſes ennemis ont été plus eſtimés que lui : le nom de *Don Juan* d'*Autriche*, d'*Alexandre Farnèſe*, celui des princes d'*Orange*, eſt bien au-deſſus du ſien. La poſtérité fait une grande différence entre la puiſſance & la gloire.

Caractère de *Philippe II*.

POUR bien connaître les tems de *Philippe II*, il faut d'abord connaître ſon caractère, qui fut en partie la cauſe de tous les grands évènemens de ſon ſiècle ; mais on ne peut appercevoir ſon caractère que par les faits. On ne peut trop redire qu'il faut ſe défier du pinceau des contemporains, conduit preſque toujours par la flatterie ou par la haîne. Et pour ces portraits recherchés que tant d'hiſtoriens

modernes font des anciens perſonnages, on doit les renvoyer aux romans.

CEUX qui ont comparé depuis peu *Philippe II* à *Tibère*, n'ont certainement vu ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, quand *Tibère* commandait les légions & les faiſait combattre, il était à leur tête; & *Philippe* était dans une chapelle entre deux recollets, pendant que le prince de Savoie, & ce comte d'*Egmont* qu'il fit périr depuis ſur l'échaffaud, lui gagnaient la bataille de Saint-Quentin. *Tibère* n'était ni ſuperſtitieux, ni hypocrite; & *Philippe* prenait ſouvent un crucifix en main, quand il ordonnait des meurtres. Les débauches du Romain & les voluptés de l'Eſpagnol ne ſe reſſemblent pas. La diſſimulation même qui les caractériſe l'un & l'autre ſemble différente : celle de *Tibère* paraît plus fourbe, celle de *Philippe* plus taciturne. Il faut diſtinguer entre parler pour tromper, & ſe taire pour être impénétrable. Tous deux paraiſſent avoir eu une cruauté tranquile & réfléchie; mais combien de princes & d'hommes publics ont mérité le même reproche !

Sommaire du mal & du bien.

POUR ſe faire une idée juſte de *Philippe*, il faut ſe demander ce que c'eſt

Ch. CLXIII. qu'un ſouverain qui affecte de la piété, & à qui le prince d'Orange *Guillaume* reproche publiquement dans ſon manifeſte un mariage ſecret avec *Dona-Iſabella Oſorio*, quand il épouſa ſa première femme *Marie de Portugal.* Il eſt accuſé à la face de l'Europe par ce même *Guillaume*, du parricide de ſon fils, & de l'empoiſonnement de ſa troiſième épouſe *Iſabelle de France*; on lui impute d'avoir forcé le Prince d'*Aſcoli* à épouſer une femme qui était enceinte de ce roi même. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi; mais cet ennemi était un prince reſpecté dans l'Europe. Il envoya ſon manifeſte & ſes accuſations dans toutes les cours. Était-ce l'orgueil, était-ce la force de la vérité qui empêchait *Philippe* de répondre? Pouvait il mépriſer ce terrible manifeſte du prince d'*Orange*, comme on mépriſe ces libelles obſcurs, compoſés par d'obſcurs vagabonds, auxquels les particuliers même ne répondent pas plus que *Louis XIV* n'y a répondu? Qu'on joigne à ces accuſations trop authentiques les amours de *Philippe* avec la femme de ſon favori *Rui Gomes*, l'aſſaſſinat d'*Eſcovedo*, la perſécution contre *An-*

tonio Pérès, qui avait aſſaſſiné *Eſcovedo* par ſon ordre ; qu'on ſe ſouvienne que c'eſt-là ce même homme qui ne parlait que de ſon zèle pour la religion, & qui immolait tout à ce zèle.

C'EST ſous ce maſque infâme de la religion, qu'il trama une conſpiration dans le Béarn en 1564, pour enlever *Jeanne de Navarre*, mère de *Henri IV*, la mettre comme hérétique entre les mains de l'inquiſition, la faire brûler & ſe ſaiſir du Béarn, en vertu de la confiſcation que ce tribunal d'aſſaſſins aurait prononcée. On voit une partie de ce projet au trente-ſixième livre du préſident de *Thou*, & cette anecdote importante a trop été négligée par les hiſtoriens ſuivans.

QU'ON mette en oppoſition à cette conduite le ſoin de faire rendre la juſtice en Eſpagne, ſoin qui ne coûte que la peine de vouloir, & qui affermit l'autorité ; une activité de cabinet, un travail aſſidu aux affaires générales, la ſurveillance continuelle ſur ſes miniſtres, toujours accompagnée de défiance ; l'attention de voir tout par ſoi-même autant que le peut un roi, l'application ſuivie à entretenir le trouble chez ſes voiſins & à maintenir l'Eſpa-

Ch. CLXIII.

gne en paix, des yeux toujours ouverts ſur une grande partie du globe depuis le Mexique juſqu'au fond de la Sicile, un front toujours compoſé & toujours ſévère au milieu des chagrins de la politique & du trouble des paſſions; alors on pourra ſe former un portrait de *Philippe II.*

Mais il faut voir quel aſcendant il avait dans l'Europe. Il était maître de l'Eſpagne, du Milanais, des deux Siciles, de tous les Pays-bas: ſes ports étaient garnis de vaiſſeaux; ſon père lui avait laiſſé les troupes de l'Europe les mieux diſciplinées & les plus fières, commandées par les compagnons de ſes victoires. Sa ſeconde femme, *Marie*, reine d'Angleterre, ne ſe gouvernant que par ſes inſpirations, faiſait brûler les proteſtans, & déclarait la guerre à la France ſur une lettre de *Philippe*. Il pouvait compter l'Angleterre parmi ſes royaumes. Les moiſſons d'or & d'argent, qui lui venaient du nouveau monde, le rendaient plus puiſſant que *Charles-Quint*, qui n'en avait eu que les prémices.

Quel parti prit le pape.

L'Italie tremblait d'être aſſervie. C'eſt ce qui détermina le pape *Paul IV*, *Caraffa*, né ſujet d'Eſpagne, à ſe

jeter du côté de la France comme *Clément VII.* Il voulut, ainsi que tous ses prédecesseurs, établir une balance que leurs mains trop faibles ne purent jamais tenir. Ce pape proposa à *Henri II* de donner Naples & Sicile à un fils de France. CH. CLXIII.

C'ÉTAIT toujours l'ambition des *Valois* de conquérir le Milanais & les deux Siciles. Le pape croit avoir une armée ; il demande au roi *Henri II* le célèbre *François de Guise* pour la commander : mais la plupart des cardinaux étaient pensionnaires de *Philippe. Paul* était mal obéi ; il n'eut que peu de troupes, qui ne servirent qu'à exposer Rome à être prise & saccagée par le duc d'*Albe* sous *Philippe II*, comme elle l'avait été sous *Charles-Quint.* Le duc de *Guise* arrive par le Piémont, où les François avaient encore Turin ; il marche vers Rome avec quelque gendarmerie ; à peine est-il arrivé, qu'il apprend le désastre de la bataille de Saint-Quentin en Picardie, perdue par les Français. 10 Août 1557.

MARIE D'ANGLETERRE avait donné contre la France huit mille Anglais à *Philippe* son époux, qui vint à Londres pour les faire embarquer, mais non pas pour les conduire à l'ennemi.

Ch. CLXIII.

Cette armée, jointe à l'élite des troupes Eſpagnoles commandées par le duc de Savoie *Philibert-Emmanuel*, l'un des grands capitaines de ce ſiècle, défit ſi entièrement l'armée Françaiſe à Saint-Quentin, qu'il ne reſta rien de l'infanterie; tout fut tué ou pris: les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes: le connétable de *Montmorenci*, & preſque tous les officiers généraux, furent priſonniers; un duc d'*Enghien* bleſſé à mort, la fleur de la nobleſſe détruite, la France dans le deuil & dans l'allarme. Les défaites de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, n'avaient pas été plus funeſtes, & cependant la France, tant de fois près de ſuccomber, ſe releva toujours. *Charles-Quint*, & *Philippe II* ſon fils, parûrent près de la détruire.

Bataille de S.-Quentin.

Tous les projets de *Henri II* ſur l'Italie s'évanouiſſent; on rappelle le duc de *Guïſe*. Cependant le vainqueur, *Philibert-Emmanuel de Savoie*, prend Saint-Quentin. Il pouvait marcher juſqu'à Paris, que *Henri II* faiſait fortifier à la hâte, & qui par conſéquent était mal fortifié. Mais *Philippe* ſe contenta d'aller voir ſon camp victorieux. Il prouva que les grands évènemens dépendent

pendent ſouvent du caractère des hommes. Le ſien était de donner peu à la valeur, & tout à la politique. Il laiſſa reſpirer ſon ennemi, dans le deſſein de gagner par une paix qu'il aurait dictée, plus que par des victoires qui ne pouvaient être ſon ouvrage. Il donne au duc de *Guiſe* le tems de revenir, de raſſembler une armée, de raſſurer le royaume.

CH. CLXIII.

Philippe ne fait pas profiter de ſa victoire.

IL ſemblait qu'alors les rois ne ſe cruſſent pas faits pour ſe ſecourir eux-mêmes. *Henri II* déclare le duc de *Guiſe* viceroi de France, ſous le nom de lieutenant-général du royaume. Il était en cette qualité au-deſſus du connétable.

Calais repris par les Français.

PRENDRE Calais & tout ſon territoire au milieu de l'hiver, & au milieu de la conſternation où la bataille de Saint-Quentin jetait la France; chaſſer pour jamais les Anglais qui avaient poſſédé Calais durant deux-cent-treize ans, fut une action qui étonna l'Europe, & qui mit *François de Guiſe* au-deſſus de tous les capitaines de ſon tems. Cette conquête fut plus éclatante & plus profitable que difficile. La reine *Marie* n'avait laiſſé dans Calais qu'une garniſon très-faible; & ſa flotte n'arriva que pour voir les étendarts de France ar-

Ch. CLXIII. borés ſur le port. Cette perte, cauſée par la faute de ſon miniſtère, acheva de la rendre odieuſe aux Anglais.

13 Juillet 1558. Bataille de Gravelines.

MAIS tandis que le duc de *Guiſe* raſſurait la France par la priſe de Calais, & enſuite par celle de Thionville, l'armée de *Philippe II* gagna encore une aſſez grande bataille contre le maréchal de *Termes* auprès de Gravelines, ſous le commandement du comte d'*Egmont*, de ce même comte d'*Egmont*, à qui *Philippe* fit depuis trancher la tête pour avoir défendu les droits & la liberté de ſa patrie.

TANT de batailles rangées perdues par les Français, & tant de villes priſes d'aſſaut par eux, donnent lieu de croire que ces peuples étaient, comme du tems de *Jules Céſar*, plus propres pour l'impétuoſité des aſſauts, que pour cette diſcipline & ces manœuvres de ralliement qui décident de la victoire dans un champ de bataille.

Paix de Câtau-Cambréſis. 1559.

PHILIPPE ne profita pas plus en guerrier de la victoire de Gravelines, que de celle de Saint-Quentin : mais il fit la paix glorieuſe de Câtau-Cambréſis, dans laquelle pour Saint-Quentin & les deux bourgs de Ham & du Câtelet qu'il rendit, il gagna les places for-

tes de Thionville, de Marienbourg, de Montmidi, de Hédin, & le comté de Charolois en pleine ſouveraineté. Il fit raſer Térouane & Ivoi, fit rendre Bouillon à l'évêque de Liége, le Montferrat au duc de Mantoue, la Corſe aux Génois, la Savoie, le Piémont & la Breſſe au duc de Savoie; ſe réſervant d'entretenir des troupes dans Verceil & dans Aſti, juſqu'à ce que les droits prétendus par la France ſur le Piémont fuſſent réglés, & que Turin, Pignerol, Quiers & Chivas fuſſent évacués par *Henri II*. CH. CLXIII.

POUR Calais & ſon territoire, *Philippe* n'y prit pas un grand intérêt. Sa femme, *Marie d'Angleterre*, venait de mourir : *Elizabeth* commençait à régner. Cependant le roi de France s'obligea à rendre Calais dans huit années, & à payer huit cent mille écus d'or au bout de ces huit ans, ſi Calais n'était pas alors rendu; ſpécifiant de plus expreſſément, que, ſoit que les huit cent mille écus d'or fuſſent payés ou non, *Henri* & ſes ſucceſſeurs demeureraient toujours obligés à rendre Calais & ſon territoire (*a*). On a tou-

(*a*) Ni *Mézerai* ni *Daniel* n'ont rapporté fidèlement ce traité.

Ch. CLXIII.

jours regardé cette paix comme le triomphe de *Philippe II.* Le père *Daniel* y cherche en vain des avantages pour la France ; en vain il compte Metz, Toul & Verdun conſervés par cette paix ; il n'en fut point du tout queſtion dans le traité de Câtau-Cambréſis. *Philippe* ne faiſait aucune attention aux intérêts de l'Allemagne, & il prenait fort peu à cœur ceux de *Ferdinand* ſon oncle, auquel il ne pardonna jamais le refus de ſe démettre de l'Empire en ſa faveur. Si ce traité produiſit quelque avantage à la France, ce fut celui de la dégoûter pour toujours du deſſein de conquérir Milan & Naples. A l'égard de Calais, cette clef de la France ne fut jamais rendue à ſes anciens ennemis, & les huit cent mille écus d'or ne furent jamais payés.

Guerre finie par un mariage, comme tant d'autres.

CETTE guerre finit encore, comme tant d'autres, par un mariage. *Philippe* prit pour troiſième femme, *Iſabelle*, fille de *Henri II*, qui avait été promiſe à *Don Carlos* ; mariage infortuné, qui fut, dit-on, la cauſe de la mort prématurée de *Don Carlos*, & de la princeſſe.

Philippe en Eſpagne.

PHILIPPE, après de ſi glorieux commencemens, retourna triomphant en

Espagne sans avoir tiré l'épée; tout favorisait sa grandeur. Le pape *Paul IV* avait été forcé de lui demander la paix, & il la lui avait donnée. *Henri II* son beau-père, & son ennemi naturel, venait d'être tué dans un tournoi, & laissait la France pleine de factions, gouvernée par des étrangers sous un roi enfant. *Philippe*, du fond de son cabinet, était le seul roi en Europe puissant & redoutable. Il n'avait qu'une inquiétude, c'était que la religion protestante ne se glissât dans quelqu'un de ses États, sur-tout dans les Pays-bas voisins de l'Allemagne; pays où il ne commandait point à titre de roi, mais à titre de duc, de comte, de marquis, de simple seigneur; pays où les loix fondamendales bornaient plus qu'ailleurs l'autorité du souverain.

CH. CLXIII.

SON grand principe fut de gouverner le Saint-Siège en lui prodiguant les plus grands respects, & d'exterminer partout les protestans. Il y en avait un très-petit nombre en Espagne. Il promit solemnellement devant un crucifix, de les détruire tous, & il accomplit son vœu: l'inquisition le seconda bien. On brûla à petit feu dans Valladolid tous

Philippe persécuteur.

Ch. CLXIII.

ceux qui étaient ſoupçonnés; & *Philippe* des fenêtres de ſon palais contemplait leur ſupplice, & entendait leurs cris. L'archevêque de Tolède & le père *Conſtantin Ponce*, prédicateur & confeſſeur de *Charles-Quint*, furent reſſerrés dans les priſons du Saint-Office, & *Ponce* fut brûlé en effigie après ſa mort, ainſi qu'on l'a déja remarqué.

PHILIPPE ſut que dans une vallée du Piémont, voiſine du Milanais, il y avait quelques hérétiques; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes, & lui écrit ces deux mots, *tous au gibet.* Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré; il ordonne qu'on paſſe les novateurs au fil de l'épée, & qu'on en réſerve ſoixante, dont trente doivent périr par la corde, & trente par les flammes : l'ordre eſt exécuté avec ponctualité.

CET eſprit de cruauté & l'abus de ſon pouvoir, affaiblirent enfin ce pouvoir immenſe. Car, s'il avait ménagé les eſprits des Flamans, il n'eût pas vu la république des ſept Provinces ſe for-

mer par ſes ſeules perſécutions. Cette révolution ne lui eût pas coûté ſes tréſors; & lors qu'enſuite le Portugal, & les poſſeſſions des Portugais dans l'Afrique & dans les Indes, accrûrent ſes vaſtes États; quand la France déchirée fut ſur le point de recevoir des loix de lui, & d'avoir ſa fille pour reine; il eût pu venir à bout de ſes grands deſſeins, ſans cette funeſte guerre que ſes rigueurs allumaient dans les Pays-bas.



CHAPITRE CLXIV.

Fondation de la république des Provinces-Unies.

Ch. CLXIV.

La Hollande république par hazard.

SI on consulte tous les monumens de la fondation de cet État, auparavant presque inconnu, & devenu bientôt si puissant, on verra qu'il s'est formé sans dessein, & contre toute vraisemblance. La révolution commença par les belles & grandes provinces de terre ferme, le Brabant, la Flandre & le Hainaut, elles qui pourtant restèrent sujettes; & un petit coin de terre presque noyé dans l'eau, qui ne subsistait que de la pêche du hareng, est devenu une puissance formidable, a tenu tête à *Philippe II*, a dépouillé ses successeurs de presque tout ce qu'ils avaient dans les Indes orientales, & a fini enfin par les protéger.

On ne peut nier que ce ne soit *Philippe II* lui-même, qui ait forcé ces peuples à jouer un si grand rôle, auquel ils ne s'attendaient certainement pas : son despotisme sanguinaire fut la cause de leur grandeur.

Il est important de considérer que

CH. CLXIV.

Ancien gouvernement des Pays bas.

tous les peuples ne ſe gouvernent pas ſur le même modèle; que les Pays-bas étaient un aſſemblage de pluſieurs ſeigneuries appartenantes à *Philippe* à des titres différens; que chacune avait ſes loix & ſes uſages: que, dans la Friſe & dans le pays de Groningue, un tribut de ſix mille écus était tout ce qu'on devait au ſeigneur; que dans aucune ville on ne pouvait mettre d'impôts, ni donner les impôts à d'autres qu'à des régnicoles, ni entretenir des troupes étrangères, ni enfin rien innover ſans le conſentement des trois ordres de l'État: il était dit par les anciennes conſtitutions du Brabant: *Si le ſouverain, par violence ou par artifice, veut enfreindre les priviléges, les États ſeront déliés du ſerment de fidélité, & pourront prendre le parti qu'ils croiront convenable.* Cette forme de gouvernement avait prévalu long-tems dans une très-grande partie de l'Europe; nulle loi n'était portée, nulle levée de deniers n'était faite ſans la ſanction des États aſſemblés. Un gouverneur de la province préſidait à ces États au nom du prince, & ce gouverneur s'appellait *Stadt-holder*, teneur d'États, ou tenant l'État, ou lieutenant dans toute la baſſe Allemagne.

Ch. CLXIV.

PHILIPPE II, en 1559, donna le gouvernement de Hollande, de Zélande, de Friſe & d'Utrecht, à *Guillaume de Naſſau*, prince d'Orange. On peut obſerver que ce titre de prince ne ſignifiait pas prince de l'Empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maiſon de *Châlons* dans la ſienne, par une donation, était un ancien fief du royaume d'Arles devenu indépendant. *Guillaume* tirait une plus grande illuſtration de la maiſon impériale dont il était. Mais quoique cette maiſon, auſſi ancienne que celle d'*Autriche*, eût donné un empereur à l'Allemagne, elle n'était pas au rang des princes de l'Empire. Ce titre de prince, qui ne commença à être en uſage que vers le tems de *Fréderic II*, ne fut pris que par les plus grands terriens. Le ſang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur; & le fils d'un empereur qui n'aurait poſſédé aucune terre, n'était qu'empereur s'il était élu, & ſimple gentilhomme s'il ne ſuccédait pas à ſon père. *Guillaume de Naſſau*, était comte dans l'Empire, comme le roi *Philippe II*, était comte de Hollande, & ſeigneur de Malines; mais il était ſujet de *Philippe* en qualité de ſon ſtadt-holder,

& comme poſſédant des terres dans les Pays-bas. Ch. CLXIV.

Philippe voulut être ſouverain abſolu dans les Pays-bas, ainſi qu'il l'était en Eſpagne. Il ſuffiſait d'être homme pour avoir ce projet, tant l'autorité cherche toujours à renverſer les barrières qui la reſtreignent; mais *Philippe* trouvait encore un autre avantage à être deſpotique dans un vaſte & riche pays voiſin de la France: il pouvait, en ce cas, démembrer au moins la France pour jamais, puiſqu'en perdant ſept provinces, & étant ſouvent très-gêné dans les autres, il fut encore ſur le point de ſubjuguer ce royaume, ſans même être jamais à la tête d'aucune armée.

Il voulut donc abroger toutes les loix, impoſer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, & établir l'inquiſition, qu'il n'avait pu faire recevoir, ni dans Naples, ni dans Milan. Les Flamans ſont naturellement de bons ſujets, & de mauvais eſclaves. La ſeule crainte de l'inquiſition fit plus de proteſtans que tous les livres de *Calvin*, chez ce peuple, qui n'eſt aſſurément porté par ſon caractère, ni à la nouveauté, ni aux remuemens. Les principaux ſei-

1565. *Philippe II* veut être trop abſolu.

CH. CLXIV.

gneurs s'unissent d'abord à Bruxelles, pour représenter leurs droits à la gouvernante des Pays-bas, *Marguerite de Parme*, fille naturelle de *Charles-Quint*. Leurs assemblées s'appellaient une conspiration à Madrid : c'était dans les Pays-bas l'acte le plus légitime. Il est certain que les confédérés n'étaient point des rebelles, qu'ils envoyèrent le comte de *Berg*, & le seigneur de *Montmorenci-Montigny*, porter en Espagne leurs plaintes au pied du trône. Ils demandaient l'éloignement du cardinal de *Granvelle*, premier ministre, dont ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'*Albe*, avec des troupes Espagnoles & Italiennes, & avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les soldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aisément une guerre civile, fut précisément ce qui la fit naître en Flandre. *Guillaume de Nassau*, prince d'Orange, surnommé *le taciturne*, songea presque seul à prendre les armes, tandis que tous les autres pensaient à se soumettre.

Caractère de Guillaume, Prince d'Orange.

Il y a des esprits fiers, profonds, d'une intrépidité tranquile & opiniâtre, qui s'irritent par les difficultés. Tel était le caractère de *Guillaume le taci-*

turne, & tel a été depuis ſon arrière-petit-fils le prince d'Orange, roi d'Angleterre. *Guillaume le taciturne* n'avait ni troupes, ni argent pour réſiſter à un monarque tel que *Philippe II*. Les perſécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles, jeta les peuples dans le déſeſpoir. Les comtes d'*Egmont* & de *Horn*, avec dix-huit gentilshommes, ont la tête tranchée; leur ſang fut le premier ciment de la république des Provinces-Unies. CH. CLXIV.

LE prince d'Orange retiré en Allemagne, condamné à perdre la tête, ne pouvait armer que les proteſtans en ſa faveur, &, pour les animer, il fallait l'être. Le calviniſme dominait dans les provinces maritimes des Pays-bas. *Guillaume* était né luthérien. *Charles-Quint*, qui l'aimait, l'avait rendu catholique; la néceſſité le fit calviniſte: car les princes qui ont ou établi, ou protégé, ou changé les religions, en ont rarement eu. Il était très-difficile à *Guillaume* de lever une armée. Ses terres en Allemagne étaient peu de choſe: la comté de Naſſau appartenait à l'un de ſes frères. Mais ſes frères, ſes amis, ſon mérite & ſes promeſſes lui firent trouver des ſoldats. Il les envoie d'abord en Friſe ſous

Sa fermeté.

Ch. CLXIV. les ordres de ſon frère le comte *Louis* ; ſon armée eſt détruite ; il ne ſe décourage point : il en forme une autre d'Allemans & de Français, que l'enthouſiaſme de la religion, & l'eſpoir du pillage engagent à ſon ſervice. La fortune lui eſt rarement favorable ; il eſt réduit à aller combattre dans l'armée des huguenots de France, ne pouvant pénétrer dans les Pays-bas. Les ſévérités Eſpagnoles lui donnèrent encore de nouvelles reſſources. L'impoſition du dixième de la vente des biens meubles, du vingtième des immeubles, & du centième des fonds, acheva d'irriter les Flamans. Comment le maître du Mexique & du Pérou était-il forcé à ces exactions ? & comment *Philippe* n'était-il pas venu lui-même dans le pays, comme ſon père, étouffer tous ces troubles ?

1570. Le prince d'Orange entra enfin dans le Brabant avec une petite armée. Il ſe retire en Zélande & en Hollande. Amſterdam, aujourd'hui ſi fameuſe, était alors peu de choſe, & n'oſa pas même ſe déclarer pour le prince d'Orange. Cette ville était alors occupée d'un commerce nouveau, & bas en apparence, mais qui fut le fondement de ſa grandeur. La pêche du hareng & l'art de le

ſaler, ne paraiſſent pas un objet bien important dans l'hiſtoire du monde; c'eſt cependant ce qui a fait d'un pays mépriſé & ſtérile, une puiſſance reſpectable. Veniſe n'eut pas des commencemens plus brillans : tous les grands Empires ont commencé par des hameaux, & les puiſſances maritimes, par des barques de pêcheurs.

CH. CLXIV.

TOUTE la reſſource du prince d'Orange était dans des pirates : l'un d'eux ſurprend la Brille ; un curé fait déclarer Fleſſingue ; enfin les États de Hollande & de Zélande aſſemblés à Dordrecht, & Amſterdam elle-même, s'uniſſent avec lui, & le reconnaiſſent pour ſtadt-houder : il tint alors des peuples cette même dignité qu'il avait tenue du roi. On abolit la religion romaine, afin de n'avoir plus rien de commun avec le gouvernement Eſpagnol.

Les Hollandais devenus guerriers intrépides.

1573.

CES peuples depuis long-tems n'avaient point paſſé pour guerriers, & ils le devinrent tout d'un coup. Jamais on ne combattit de part & d'autre, ni avec plus de courage, ni avec tant de fureur. Les Eſpagnols au ſiége de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un de leurs priſonniers, les habitans leur jettèrent onze têtes d'Eſpagnols, avec

Ch. CLXIV. cette inſcription, *dix têtes pour le paiement du douzième denier, & l'onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à diſcrétion, les vainqueurs font pendre tous les magiſtrats, tous les paſteurs, & plus de quinze-cents citoyens : c'était traiter les Pays-bas, comme on avait traité le nouveau monde. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes en uſent avec les hommes.

Le duc d'*Albe*, dont les inhumanités n'avaient ſervi qu'à faire perdre deux provinces au roi ſon maître, eſt enfin rappelé. On dit qu'il ſe vantait en partant, d'avoir fait mourir dix-huit mille perſonnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins ſous le nouveau gouverneur des Pays-bas, le grand-commandeur de

1574. *Requeſens.* L'armée du prince d'Orange eſt encore battue, ſes frères ſont tués, & ſon parti ſe fortifie par l'animoſité d'un peuple né tranquile, qui, ayant une fois paſſé les bornes, ne ſavait plus reculer.

1574. 1575. Siége mémorable de Leyde.

Le ſiége & la défenſe de Leyde ſont un des plus grands témoignages de ce que peuvent la conſtance & la liberté. Les Hollandais firent préciſément la

même chose qu'on leur a vu hazarder en 1672, lorsque *Louis XIV* était aux portes d'Amsterdam ; ils percèrent les digues ; les eaux de l'Issel, de la Meuse, & de l'Océan, inondèrent les campagnes ; & une flotte de deux cents bateaux apporta du secours dans la ville par-dessus les ouvrages des Espagnols. Il y eut un autre prodige ; c'est que les assiégeans osèrent continuer le siège & entreprendre de saigner cette vaste inondation. Il n'y avait point d'exemple dans l'histoire, ni d'une telle ressource dans des assiégés, ni d'une telle opiniâtreté dans des assiégeans ; mais cette opiniâtreté fut inutile ; & Leyde célèbre encore aujourd'hui, tous les ans, le jour de sa délivrance. Il ne faut pas oublier que les habitans se servirent de pigeons dans ce siège, pour donner des nouvelles au prince d'Orange ; c'est une pratique commune en Asie.

Quel était donc ce gouvernement si sage & si vanté de *Philippe II*, lorsqu'on voit dans ce tems-là même ses troupes se mutiner en Flandre faute de paiement, saccager la ville d'Anvers, & que toutes les provinces des Pays-bas, sans consulter ni lui, ni son gouverneur, font un traité de pacification 1576.

Ch. CLXIV. avec les révoltés, publient une amnistie, rendent les prisonniers, font démolir des forteresses, & ordonnent qu'on abattra la fameuse statue du duc d'*Albe*, trophée que son orgueil avait élevé à sa cruauté, & qui était encore debout dans la citadelle d'Anvers, dont le roi était le maître?

Don Juan gouverneur des Pays-bas.

Après la mort du grand-commandeur de *Requesens*, *Philippe*, qui pouvait encore essayer de remettre le calme dans les Pays-bas par sa présence, y envoie *Don Juan d'Autriche* son frère, prince célèbre dans l'Europe, par la fameuse victoire de Lépante remportée sur les Turcs, & par son ambition qui lui avait fait tenter d'être roi de Tunis. *Philippe* n'aimait pas *Don Juan*; il craignait sa gloire, & se défiait de ses desseins. Cependant il lui donne malgré lui le gouvernement des Pays-bas, dans l'espérance que les peuples, qui aimaient dans ce prince le sang & la valeur de *Charles-Quint*, pourraient revenir à
1577. leur devoir. Il se trompa. Le prince d'Orange fut reconnu gouverneur du Brabant dans Bruxelles, lorsque *Don Juan* en sortait, après y avoir été installé gouverneur-général. Cet honneur qu'on rendit à *Guillaume le taciturne*, fut ce-

pendant ce qui empêcha le Brabant & la Flandre d'être libres, comme le furent les Hollandais. Il y avait trop de ſeigneurs dans ces deux provinces; ils furent jaloux du prince d'Orange, & cette jalouſie conſerva dix provinces à l'Eſpagne. Ils appellent l'archiduc *Mathias*, pour être gouverneur-général en concurrence avec *Don Juan*. On a peine à concevoir qu'un archiduc d'Autriche, proche parent de *Philippe II*, & catholique, vienne ſe mettre à la tête d'un parti preſque tout proteſtant contre le chef de ſa maiſon: mais l'ambition ne connaît point ces liens, & *Philippe* n'était aimé ni de l'empereur, ni de l'Empire.

CH. CLXIV.

Troubles à cette occaſion.

TOUT ſe diviſe alors, tout eſt en confuſion. Le prince d'Orange, nommé par les États lieutenant-général de l'archiduc *Mathias*, eſt néceſſairement le rival ſecret de ce prince. Tous deux ſont oppoſés à *Don Juan*. Les États ſe défirent de tous les trois. Un autre parti également mécontent & des États & des trois princes, déchire la patrie. Les États publient la liberté de conſcience; 1578.
mais il n'y avait plus de remède à la frénéſie incurable des factions. *Don Juan*, ayant gagné une bataille inutile à Gem-

Ch. CLXIV.

blours, meurt à la fleur de ſon âge au milieu de ces troubles.

Mort de *Don Juan.* 1578.

Alexandre Farnèſe.

A ce fils de *Charles-Quint* ſuccède un petit-fils non moins illuſtre ; c'eſt cet *Alexandre Farnèſe*, duc de Parme, deſcendant de *Charles* par ſa mère, & du pape *Paul III* par ſon père ; le même qui vint depuis en France délivrer Paris, & combattre *Henri le grand.* L'hiſtoire ne célèbre point de plus grand homme de guerre : mais il ne put empêcher ni la fondation des ſept Provinces-Unies, ni les progrès de cette république qui naquit ſous ſes yeux.

Fameuſe union d'Utrecht. 29 Janvier 1579.

Ces ſept provinces, que nous appelons aujourd'hui du nom général de *la Hollande*, contractent par les ſoins du prince d'Orange cette *union*, qui paraît ſi fragile, & qui a été ſi conſtante, de ſept provinces toujours indépendantes l'une de l'autre, ayant toujours des intérêts divers, & toujours auſſi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté, que l'eſt ce faiſceau de flèches qui forme leurs armoiries, & leur emblême.

Cette *union* d'Utrecht, le fondement de la république, l'eſt auſſi du ſtadthouderat. *Guillaume* eſt déclaré chef des ſept provinces, ſous le nom

de capitaine, d'amiral-général, de ſtadthouder. Les dix autres provinces, qui pouvaient avec la Hollande former la république la plus puiſſante du monde, ne ſe joignent point aux ſept petites Provinces-Unies. Celles-ci ſe protègent elles-mêmes : mais le Brabant, la Flandre, & les autres veulent un prince étranger pour les protéger. L'archiduc *Mathias* était devenu inutile ; les États-généraux renvoient avec une penſion modique, ce fils & ce frère d'empereurs, qui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir *François*, duc d'Anjou, frère du roi de France *Henri III*, avec lequel ils négociaient depuis long-tems. Toutes ces provinces étaient partagées entre quatre partis ; celui de *Mathias*, ſi faible qu'on le renvoie ; celui du duc d'Anjou, qui devint bientôt funeſte ; celui du duc de Parme, qui n'avait pour lui que quelques ſeigneurs & ſon armée, qui enfin conſerva dix provinces au roi d'Eſpagne ; & celui de *Guillaume de Naſſau*, qui lui en arracha ſept pour jamais.

Duc d'*Anjou*, frère de *Henri III*, en Brabant.

C'EST dans ce tems que *Philippe*, toujours tranquile à Madrid, proſcrivit le prince d'Orange, & mit ſa tête à vingt-cinq mille écus. Cette méthode

Proſcription. 1580.

Ch. CLXIV. 1580.

de commander des aſſaſſinats, inouie depuis le triumvirat, avait été pratiquée en France contre l'amiral de *Coligni*, beau-père de *Guillaume*, & on avait promis cinquante mille écus pour ſon ſang. Celui du prince ſon gendre ne fut eſtimé que la moitié par *Philippe*, qui pouvait payer plus chérement.

Quel était le préjugé qui régnait encore ? Le roi d'Eſpagne, dans ſon édit de proſcription, avoue qu'il a violé le ferment qu'il avait fait aux Flamans, & il dit *que le pape l'a diſpenſé de ce ſerment*. Il croyait donc que cette raiſon pouvait faire une forte impreſſion ſur les eſprits des catholiques ? Mais combien devait-elle irriter les proteſtans, & les affermir dans leur défection ?

La réponſe de *Guillaume* eſt un des plus beaux monumens de l'hiſtoire. De ſujet qu'il avait été de *Philippe*, il devient ſon égal dès qu'il eſt proſcrit. On voit, dans ſon apologie, un prince d'une maiſon impériale non moins ancienne, non moins illuſtre autrefois que la maiſon d'*Autriche*, un ſtadt-houder qui ſe porte pour accuſateur du plus puiſſant roi de l'Europe au tribunal de toutes les cours, & de tous les hommes. Il eſt enfin ſupérieur à *Philippe*, en ce que,

pouvant le proſcrire à ſon tour, il abhorre cette vengeance, & n'attend ſa ſûreté que de ſon épée. CH. CLXIV.

PHILIPPE dans ce tems-là même était plus redoutable que jamais; car il s'emparait du Portugal ſans ſortir de ſon cabinet, & penſait réduire de même les Provinces-Unies. *Guillaume* avait à craindre d'un côté les aſſaſſins, & de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou, frère de *Henri III*, arrivé dans les Pays-bas, & reconnu par les peuples pour duc de Brabant, & comte de Flandres. Il fut bientôt défait du duc d'Anjou, comme de l'archiduc *Mathias*. Ce duc voulut être ſouverain abſolu d'un pays qui l'avait choiſi pour ſon protecteur. Il y a eu de tout tems des conſpirations contre les princes; ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut ſurprendre à la fois Anvers, Bruges & d'autres villes qu'il était venu défendre. Quinze-cents Français furent tués dans la ſurpriſe inutile d'Anvers: ſes meſures manquèrent ſur les autres places. Preſſé d'un côté par *Alexandre Farnèſe*, de l'autre haï des peuples, il ſe retira en France, & laiſſa le duc de Parme & le prince d'Orange ſe diſputer les Pays-bas, qui devinrent le

158[illegible]

1583. Duc d'*Anjou* puni d'avoir voulu aſſervir ceux qu'il était venu protéger.

CH. CLXIV.

théâtre le plus illuſtre de la guerre en Europe, & l'école militaire où les braves de tous les pays allèrent faire leur apprentiſſage.

Prince d'Orange aſſaſſiné.

1583.

1584.

DES aſſaſſins vengèrent enfin *Philippe* du prince d'Orange. Un Français nommé *Salcède* trama ſa mort. *Jaurigni*, Eſpagnol, le bleſſa d'un coup de piſtolet dans Anvers. Enfin *Balthazard Gerard*, Franc-Comtois, le tua dans Delft aux yeux de ſon épouſe, qui vit ainſi aſſaſſiner ſon ſecond mari, après avoir perdu le premier, ainſi que ſon père, l'amiral, à la journée de la *S.-Barthelemi*. Cet aſſaſſinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis *Philippe*, mais par l'enthouſiaſme de la religion. Le jéſuite *Strada* rapporte que *Gérard* ſoutint toujours dans les tourmens, *qu'il avait été pouſſé à cette action par un inſtinct divin*. Il dit encore expreſſément que *Jaurigni n'avait auparavant entrepris la mort du prince d'Orange, qu'après avoir purgé ſon ame par la confeſſion aux pieds d'un dominicain, & après l'avoir fortifiée par le pain céleſte*. C'était le crime du tems. Les anabaptiſtes avaient commencé. Une femme en Allemagne

lemagne pendant le siège de Munster avait voulu imiter *Judith* ; elle sortit de la ville dans le dessein de coucher avec l'évêque qui l'assiégeait, & de le tuer dans son lit. *Poltrot de Méré* avait assassiné *François*, duc de *Guise*, par les mêmes principes. Les massacres de la *S.-Barthelemi* avaient mis le comble à ces horreurs. Le même esprit fit répandre ensuite le sang de *Henri III* & de *Henri IV*, & forma la *conspiration des poudres* en Angleterre. Les exemples tirés de l'écriture, prêchés d'abord par les réformés, ou les novateurs, & trop souvent ensuite par les catholiques, faisaient impression sur des esprits faibles & féroces, qui croyaient entendre DIEU qui leur ordonnait le meurtre. Leur aveugle fureur ne leur laissait pas comprendre que, si DIEU demandait du sang dans l'ancien testament, on ne pouvait obéir à cet ordre que quand DIEU lui-même descendait du ciel pour dicter de sa bouche, d'une manière claire & précise, ses arrêts sur la vie des hommes dont il est le maître. Et qui sait encore si DIEU n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait des remontrances à sa clémence, que de ceux qui auraient obéi à sa justice ?

Assassinats religieux.

Ch. CLXIV. PHILIPPE II fut très-content de l'aſſaſſinat ; il récompenſa la famille *Gérard*, il lui accorda des lettres de nobleſſe pareilles à celles que *Charles VII* donna à la famille de la pucelle d'Orléans, lettres par leſquelles le ventre annobliſſait. Les deſcendans d'une ſœur de l'aſſaſſin *Gérard* jouirent tous de ce ſingulier privilége, juſqu'au tems où *Louis XIV* s'empara de la Franche-Comté. Alors on leur diſputa un honneur que les maiſons les plus illuſtres n'ont point en France, & dont même les deſcendans des frères de *Jeanne d'Arc* avaient été privés. On mit à la taille la famille de *Gérard* : elle oſa préſenter ſes lettres de nobleſſe à M. *de Vanolles*, intendant de la province ; il les foula aux pieds, le crime ceſſa d'être honoré, & la famille reſta roturière.

QUAND *Guillaume le taciturne* fut aſſaſſiné, il était près d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nouvelle dignité avaient déja été ſtipulées par toutes les villes, excepté Amſterdam & Gouda. On voit par-là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la république.

MAURICE ſon fils ne put prétendre

à cette principauté : mais les ſept Provinces le déclarèrent ſtadthouder, & il affermit l'édifice de la liberté fondé par ſon père. Il fut digne de combattre *Alexandre Farnèſe*. Ces deux grands-hommes s'immortaliſaient ſur ce théâtre reſſerré où la ſcène de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Parme, *Farnèſe*, ne ſerait illuſtre que par le ſiège d'Anvers, il ſerait compté parmi les plus grands capitaines ; les Anverſois ſe défendirent comme autrefois les Tyriens ; & il prit Anvers, comme *Alexandre*, dont il portait le nom, avait pris la ville de Tyr, en faiſant une digue ſur le fleuve profond & rapide de l'Eſcaut, & en renouvellant un exemple que le cardinal de *Richelieu* ſuivit auſſi au ſiège de la Rochelle.

CH. CLXIV.

Alexandre Farnèſe.

1584.

Elizabeth.

La nouvelle république fut obligée d'implorer le ſecours de la reine d'Angleterre *Élizabeth*. Elle lui envoya, ſous le comte de *Leiceſtre*, un ſecours de quatre mille ſoldats ; c'était aſſez alors. Le prince *Maurice* eut quelque tems dans *Leiceſtre* un ſupérieur, comme ſon père en avait eu dans le duc d'*Anjou* & dans l'archiduc *Mathias*. *Leiceſtre* prit le titre & le rang de gouver-

Ch. CLXIV.

neur-général, mais il fut bientôt défavoué par fa reine. *Maurice* ne laiffa pas entamer fon ftadthouderat des fept Provinces-Unies ; heureux s'il n'avait pas voulu aller au-delà !

Mœurs des Hollandais en ce tems-là.

TOUTE cette guerre fi longue & fi pleine de viciffitudes ne put enfin, ni rendre fept Provinces à *Philippe*, ni lui ôter les autres. La république devenait chaque jour fi formidable fur mer, qu'elle ne fervit pas peu à détruire cette flotte de *Philippe II*, furnommée *l'invincible*. Ce peuple pendant plus de quarante ans reffembla aux Lacédémoniens, qui repoufsèrent toujours le grand roi. Les mœurs, la fimplicité, l'égalité étaient les mêmes dans Amfterdam qu'à Sparte, & la fobriété plus grande. Ces provinces tenaient encore quelque chofe des premiers âges du monde. Il n'y a point de Frifon un peu inftruit, qui ne fache qu'alors l'ufage des clefs & des ferrures était inconnu en Frife. On n'avait que le fimple néceffaire, & ce n'était pas la peine de l'enfermer ; on ne craignait point fes compatriotes ; on défendait fes troupeaux & fes grains contre l'ennemi. Les maifons, dans tous ces cantons maritimes, n'étaient que des cabanes

où la propreté fit toute la magnificence. Jamais peuple ne connut moins la délicateſſe. Quand *Louiſe de Coligni* vint épouſer à la Haie le prince *Guillaume*, on envoya au-devant d'elle une charrette de poſte découverte, où elle fut aſſiſſe ſur une planche. Mais la Haie devint ſur la fin de la vie de *Maurice*, & dans le tems de *Fréderic-Henri*, un ſéjour agréable, par l'affluence des princes, des négociateurs & des guerriers. Amſterdam fut par le ſeul commerce une des plus floriſſantes villes de la terre; & la bonté des pâturages d'alentour fit la richeſſe des habitans des campagnes.



CHAPITRE CLXV.

Suite du règne de PHILIPPE II. *Malheur de* Don SÉBASTIEN, *roi de Portugal.*

Ch. CLXV.

IL ſemblait que le roi d'Eſpagne dût alors écraſer la maiſon de *Naſſau*, & la république naiſſante, du poids de ſa puiſſance. Il avait perdu, à la vérité, en Afrique la ſouveraineté de Tunis, & le port de la Goulette où était autrefois Carthage : mais un roi de Maroc & de Fez, nommé *Mulei-Méhémed*, qui diſputait le royaume à ſon oncle, avait offert à *Philippe* de ſe rendre ſon tributaire dès l'an 1577. *Philippe* le refuſa, & ce refus lui valut la couronne de Portugal. Le monarque Africain alla lui-même embraſſer les genoux du roi de Portugal *Don Sébaſtien*, & implorer ſon ſecours. Ce jeune prince, arrière-petit-fils du grand *Emmanuel*, brûlait de ſe ſignaler dans cette partie du monde où ſes ancêtres avaient fait tant de conquêtes. Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que, n'étant point aidé par *Philippe*, ſon oncle maternel, dont il

allait être le gendre, il reçut un secours de douze cents hommes du prince d'Orange, qui pouvait à peine alors se soutenir en Flandre. Cette petite circonstance dans l'histoire générale, marque bien de la grandeur dans le prince d'Orange, mais sur-tout une passion déterminée de faire par-tout des ennemis à *Philippe*. CH. CLXV.

Sébastien débarque en Afrique.

DON SÉBASTIEN débarque avec près de huit cents bâtimens au royaume de Fez, dans la ville d'Arzilla, conquête de ses ancêtres. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie, mais il n'avait pas mille chevaux. C'est apparemment ce petit nombre de cavalerie, si peu proportionné à la cavalerie formidable des Maures, qui l'a fait condamner comme un téméraire par tous les historiens; mais que de louanges, s'il avait été heureux! Il fut vaincu par le vieux souverain de Maroc, *Molucco*. Trois rois périrent dans cette bataille, les deux rois Maures, l'oncle & le neveu, & *Don Sébastien*. La mort du vieux roi *Molucco* est une des plus belles dont l'histoire fasse mention. Il était languissant d'une grande maladie; il se sentit affaibli au milieu de la bataille, donna tranquilement

4 Août 1578. Bataille où trois rois meurent.

Ch. CLXV.

ſes derniers ordres, & expira en mettant le doigt ſur ſa bouche, pour faire entendre à ſes capitaines qu'il ne fallait pas que ſes ſoldats ſuſſent ſa mort. On ne peut faire une ſi grande choſe avec plus de ſimplicité. Il ne revint perſonne de l'armée vaincue. Cette journée extraordinaire eut une ſuite qui ne le fut pas moins. On vit pour la première fois un prêtre cardinal & roi; c'était *Don Henri*, âgé de ſoixante & dix ans, fils du grand *Emmanuel*, grand oncle de *Sébaſtien*. Il eut de plein droit le Portugal.

Pape veut faire ſon bâtard roi de Portugal.

PHILIPPE ſe prépara dès-lors à lui ſuccéder, & pour que tout fût ſingulier dans cette affaire, le pape *Grégoire XIII* ſe mit au nombre des concurrens, & prétendit que le royaume de Portugal appartenait au Saint-Siège, faute d'héritiers en ligne directe; par la raiſon, diſait-il, qu'*Alexandre III* avait autrefois créé roi le comte *Alphonſe*, qui s'était reconnu feudataire de Rome: c'était une étrange raiſon. Ce pape *Grégoire XIII*, *Buoncompagno*, avait le deſſein, ou plutôt l'idée vague, de donner un royaume à *Buoncompagno* ſon bâtard, en faveur duquel il ne voulait pas démembrer l'État

Ch. CLXV.

Eccléſiaſtique, comme avaient fait pluſieurs de ſes prédéceſſeurs. Il avait d'abord eſpéré que ſon fils aurait le royaume d'Irlande, parce que *Philippe II* fomentait des troubles dans cette iſle, ainſi qu'*Élizabeth* attiſait le feu allumé dans les Pays-bas. L'Irlande, ayant encore été donnée par les papes, devait revenir à eux ou à leurs enfans, quand la ſouveraine d'Irlande était excommuniée. Cette idée ne réuſſit point. Le pape obtint, à la vérité, de *Philippe* quelques vaiſſeaux, & quelques Eſpagnols, qui abordèrent en Irlande avec des Italiens ſous le pavillon du Saint-Siège : mais ils furent paſſés au fil de l'épée, & les Irlandais de leur parti périrent par la corde. *Grégoire XIII* tourna ſes vues du côté du Portugal; mais il avait affaire à *Philippe II* qui avait plus de droits que lui, & plus de moyens de les ſoutenir.

1580.

Le Prieur de Crato diſpute le Portugal.

Le vieux cardinal roi ne règna que pour voir diſcuter juridiquement devant lui quel ſerait ſon héritier. Il mourut bientôt. Un chevalier de Malte, *Antoine*, prieur de Crato, voulut ſuccéder au roi prêtre, dont il était oncle paternel, au-lieu que *Philippe II* ne l'était que du côté de ſa mère. Le prieur

Ch. CLXV.

paſſait pour bâtard, & ſe diſait légitime. Ni le prieur, ni le pape n'héritèrent. La branche de *Bragance*, qui ſemblait avoir des prétentions juſtes, eut alors ou la prudence ou la timidité de ne les pas faire valoir. Une armée de vingt mille hommes prouva le droit de *Philippe*; il ne fallait guères dans ce tems-là de plus grandes armées. Le prieur, qui ne pouvait réſiſter par lui-même, eut en vain recours à l'appui du grand-ſeigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que de voir le pape implorer auſſi le Turc, pour être roi de Portugal.

Philippe ne faiſait jamais la guerre par lui-même : il conquit de ſon cabinet le Portugal. Le vieux duc d'*Albe*, exilé depuis deux ans, après ſes longs ſervices, rappelé comme un dogue enchaîné qu'on lâche encore pour aller à la chaſſe, termina ſa carrière de ſang en battant deux fois la petite armée du roi prieur, qui, abandonné de tout le monde, erra long-tems dans ſa patrie.

Philippe alors vint ſe faire couronner à Lisbonne, & promit quatre-vingt mille ducats à qui livrerait *Don Antoine*. Les proſcriptions étaient les armes à ſon uſage.

Le prieur de Crato se réfugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de son infortune, qui, manquant de tout, & délabrés comme lui, le servaient à genoux. Cet usage établi par les empereurs Allemans qui succédèrent à la race de *Charlemagne*, fut reçu en Espagne, quand *Alphonse X*, roi de Castille, eut été élu empereur au treizième siècle. Les rois d'Angleterre ont suivi cet exemple, qui semble contredire la fière liberté de la nation. Les rois de France l'ont dédaignée, & se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne, les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie, & n'en sont pas plus absolus. CH. CLXV. 1581.

ÉLIZABETH n'était pas en état de faire la guerre pour le prieur de Crato : ennemie implacable, mais non déclarée, de *Philippe*, elle mettait toute son application à lui résister, à lui susciter secrètement des ennemis; & ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple, ne pouvant conserver cette affection qu'en ne demandant point de nouveaux subsides, elle n'était pas en état de porter la guerre en Espagne.

DON ANTOINE s'adresse à la Fran-

CH. CLXV.

ce. Le conſeil de *Henri III* était avec *Philippe* dans les mêmes termes de jalouſie & de crainte, que le conſeil d'Angleterre. Il n'y avait point de guerre déclarée, mais une ancienne inimitié, une envie mutuelle de ſe nuire ; & *Henri III* fut toujours embarraſſé entre les huguenots qui faiſaient un État dans l'État, & *Philippe* qui voulait en faire un autre, en offrant toujours aux catholiques ſa protection dangereuſe.

La France donne des ſecours au prieur.

CATHERINE DE MÉDICIS avait des prétentions ſur le Portugal preſque auſſi chimériques que celles du pape. *Don Antoine*, en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, & au moins les iſles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de *Catherine* un ſecours conſidérable. On lui donna ſoixante petits vaiſſeaux, & environ ſix mille hommes pour la plupart huguenots, qu'on était bien aiſe d'employer au loin, & qui l'étaient encore davantage d'aller combattre des Eſpagnols. Les Français, & ſur-tout les calviniſtes, cherchaient par-tout la guerre. Ils ſuivaient alors en foule le duc d'*Anjou* pour l'établir en Flandres.

Ils s'embarquèrent avec allégresse pour tenter de rétablir *Don Antoine* en Portugal. On s'empara d'abord d'une des isles, mais bientôt la flotte d'Espagne parut : elle était supérieure en tout à celle des Français, par la grandeur des vaisseaux, par le nombre des troupes. Il y avait douze galères à rames qui accompagnaient cinquante galions ; c'est la première fois qu'on vit des galères sur l'océan, & il était bien étonnant qu'on les eût conduites jusqu'à six cents lieues dans ces mers nouvelles. Lorsque *Louis XIV* long-tems après fit passer quelques galères dans l'océan, cette entreprise passa pour la première de cette espèce, & ne l'était pourtant pas ; mais elle était plus périlleuse que celle de *Philippe II*, parce que l'océan Britannique est plus orageux que l'Atlantique.

CH. CLXV.

Flotte Française battue. 1583.

CETTE bataille navale fut la première qui se donna dans cette partie du monde. Les Espagnols vainquirent, & abusèrent de leur victoire. Le marquis de *Santa Cruz*, général de la flotte de *Philippe*, fit mourir presque tous les prisonniers par la main du bourreau, sous prétexte que la guerre n'étant point déclarée entre l'Espagne & la France,

Et les prisonniers Français pendus ; car ils étaient huguenots.

CH. CLXV. il devait les traiter comme des pirates. *Don Antoine*, heureux d'échapper par la fuite, alla se faire servir à genoux en France & mourir dans la pauvreté.

PHILIPPE alors se voit maître non-seulement du Portugal, mais de tous les grands établissemens que sa nation avait faits dans les Indes. Il étendait sa domination au bout de l'Amérique & de l'Asie, & ne pouvait prévaloir contre la Hollande.

1584. Ambassade du Japon.

UNE ambassade de quatre rois du Japon sembla mettre alors le comble à cette grandeur suprême, qui le faisait regarder comme le premier monarque de l'Europe. La religion chrétienne faisait au Japon de grands progrès; & les Espagnols pouvaient se flatter d'y établir leur puissance, comme leur religion.

PHILIPPE avait, dans la chrétienté, le pape suzerain de son royaume de Naples à ménager; la France à tenir toujours divisée, en quoi il réussissait par le moyen de la ligue & par ses trésors; la Hollande à réduire, & surtout l'Angleterre à troubler. Il faisait mouvoir à la fois tous ces ressorts, &

Préparatifs pour envahir l'Angleterre.

il parut bientôt par l'armement de sa flotte nommée l'*Invincible*, que son

but était de conquérir l'Angleterre plutôt que de l'inquiéter.

LA reine *Élizabeth* lui fourniſſait aſſez de raiſons, elle ſoutenait hautement les confédérés des Pays-bas. *François Drack*, alors ſimple armateur, avait pillé pluſieurs poſſeſſions Eſpagnoles dans l'Amérique, traverſé le détroit de Magellan, & était revenu à Londres en 1580 chargé de dépouilles, après avoir fait le tour du monde. Un prétexte plus conſidérable que ces raiſons, était la captivité de *Marie Stuart*, reine d'Écoſſe, retenue depuis dix-huit ans priſonnière contre le droit des gens. Elle avait pour elle tous les catholiques de l'iſle. Elle avait un droit très-apparent ſur l'Angleterre, droit qu'elle tirait de *Henri VII*, par une naiſſance dont la légitimité n'était pas conteſtée comme celle d'*Élizabeth*. *Philippe* pouvait faire valoir pour lui-même le vain titre de roi d'Angleterre qu'il avait porté : & enfin l'entrepriſe de délivrer la reine *Marie*, mettait néceſſairement le pape & tous les catholiques de l'Europe dans ſes intérêts.

CHAPITRE CLXVI.

De l'invasion de l'Angleterre, projettée par PHILIPPE *II. De la flotte invincible. Du pouvoir de Philippe II en France. Examen de la mort de* Don Carlos, *&c.*

Ch. CLXVI.

DANS ce dessein, *Philippe* prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandre, & par la révolte des catholiques en Angleterre. Ce fut ce qui
1587. perdit la reine *Marie Stuart*, & la conduisit sur un échaffaud au-lieu de la délivrer. Il ne restait plus à *Philippe* qu'à la venger en prenant l'Angleterre pour lui-même; après quoi il voyait la Hollande soumise & punie.

IL avait fallu l'or du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte *invincible*
3 Juin 1588. part du port de Lisbonne, forte de cent cinquante gros vaisseaux, de vingt mille soldats, de près de trois mille canons, de près de sept mille hommes d'équipage qui pouvaient combattre dans l'occasion. Une armée de trente

mille combattans aſſemblée en Flandre par le duc de *Parme*, n'attend que le moment de paſſer en Angleterre ſur des barques de tranſport déja prêtes, & de ſe joindre aux ſoldats que portait la flotte de *Philippe*. Les vaiſſeaux Anglais, beaucoup plus petits que ceux des Eſpagnols, ne devaient pas réſiſter au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques-unes avaient leurs œuvres vives de trois pieds d'épaiſſeur, impénétrables au canon. Cependant rien de cette entrepriſe ſi bien concertée ne réuſſit. Bientôt cent vaiſſeaux Anglais, quoique petits, arrêtent cette flotte formidable; ils prennent quelques bâtimens Eſpagnols, ils diſperſent le reſte avec huit brûlots. La tempête ſeconde enſuite les Anglais. L'*invincible* eſt près d'échouer ſur les côtes de Zélande. L'armée du duc de Parme, qui ne pouvait ſe mettre en mer qu'à la faveur de la flotte Eſpagnole, demeure inutile. Les vaiſſeaux de *Philippe*, vaincus par les Anglais & par les vents, ſe retirent aux mers du Nord; quelques-uns avaient échoué ſur les côtes de Zélande, d'autres ſont fracaſſés vers les rochers des iſles Orcades, & ſur les côtes d'Écoſſe; d'autres font naufrage en Irlande. Les

La flotte invincible détruite.

Ch. CLXVI.

payſans y maſſacrèrent les ſoldats & les matelots échappés à la fureur de la mer ; & le vice-roi d'Irlande eut la barbarie de faire pendre ce qui en reſtait. Enfin il ne revint en Eſpagne que cinquante vaiſſeaux ; &, d'environ trente mille hommes que la flotte avait portés, les naufrages, le canon, & le fer des Anglais, les bleſſures & les maladies, n'en laiſsèrent pas rentrer ſix mille dans leur patrie.

Il règne encore en Angleterre un ſingulier préjugé ſur cette flotte invincible. Il n'y a guères de négociant qui ne répète ſouvent à ſes apprentis, que ce fut un marchand, nommé *Gresham*, qui ſauva la patrie en retardant l'équipement de la flotte d'Eſpagne, & en accélérant celui de la flotte Anglaiſe. Voici, dit-on, comment il s'y prit. Le miniſtère Eſpagnol envoyait des lettres de change à Gènes pour payer les armemens des ports d'Italie. *Gresham*, qui était le plus fort marchand d'Angleterre, tira en même tems ſur Gènes & menaça ſes correſpondans de ne plus jamais traiter avec eux s'ils préféraient le papier des Eſpagnols au ſien. Les Génois ne balancèrent pas entre un marchand Anglais & un ſimple roi d'Eſpa-

gne. Le marchand tira tout l'argent de Gènes, il n'en resta plus pour *Philippe II*, & son armement resta six mois suspendu. Ce conte ridicule est répété dans vingt volumes, on l'a même débité publiquement sur les théâtres de Londres; mais les historiens sensés ne se sont jamais déshonorés par cette fable absurde. Chaque peuple a ses contes inventés par l'amour-propre; il serait heureux que le genre-humain n'eût jamais été bercé de contes plus absurdes & plus dangereux.

La florissante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme, ne servit pas plus à subjuguer la Hollande, que la flotte invincible n'avait servi à conquérir l'Angleterre. La Hollande, qui se défendait si aisément par ses canaux, par ses digues, par ses étroites chaussées, encore plus par un peuple idolâtre de sa liberté, & devenu tout guerrier sous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre une armée plus formidable.

Il n'y avait que *Philippe II* qui pût être encore redoutable après un si grand désastre. L'Amérique & l'Asie lui prodiguaient de quoi faire trembler ses voisins; & ayant manqué l'Angleterre,

CH. CLXVI.

il fut ſur le point de faire de la France une de ſes provinces.

Malgré cette perte, *Philippe II* eſt ſur le point de ſubjuguer la France.

DANS le tems même qu'il conquérait le Portugal, qu'il ſoutenait la guerre en Flandre, & qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée *ſainte*, qui renverſait le trône, & qui déchirait l'État; &, mettant encore lui-même la diviſion dans cette ligue qu'il protégeait, il fut près, trois fois, d'être reconnu ſouverain de la France ſous le nom de *protecteur*, avec le pouvoir de conférer toutes les charges. L'infante *Eugénie* ſa fille devait être reine ſous ſes ordres, & porter en dot la couronne de France à ſon époux. Cette propoſition fut faite par la faction des ſeize, dès l'an 1589, après l'aſſaſſinat de *Henri III.* Le duc de *Mayenne*, chef de la ligue, ne put éluder cette propoſition, qu'en diſant que la ligue ayant été formée par la religion, *le titre de protecteur de la France ne pouvait appartenir qu'au pape.* L'Ambaſſadeur de *Philippe* en France pouſſa très-loin cette négociation avant la tenue des États de Paris, en 1593. On délibéra long-tems ſur les moyens d'abolir la loi ſalique, & enfin l'infante fut propoſée pour reine aux États de Paris.

CH. CLXV.

Reconnu protecteur de la France par des parlemens.

PHILIPPE accoutumait insensiblement les Français à dépendre de lui ; car d'un côté il envoyait à la ligue assez de secours pour l'empêcher de succomber, mais non assez pour la rendre indépendante; de l'autre il armait son gendre *Charles-Emmanuel de Savoie* contre la France. Il lui entretenait des troupes; il l'aidait à se faire reconnaître *protecteur* par le parlement de Provence, afin que la France, apprivoisée par cet exemple, reconnût *Philippe* pour *protecteur* de tout le royaume.

Ses progrès en France.

IL était vraisemblable que la France y serait forcée. Son ambassadeur règnait en effet dans Paris en prodiguant les pensions. La Sorbonne & tous les Ordres religieux étaient dans son parti. Son projet n'était point de conquérir la France, comme le Portugal, mais de forcer la France à le prier de la gouverner. C'est dans ce dessein qu'il 1590.
envoie du fond des pays-bas *Alexandre Farnèse* au secours de Paris, pressé par les armes victorieuses de *Henri IV*; & c'est dans ce dessein qu'il le rappelle, après que *Farnèse* a délivré par ses savantes marches, sans coup férir, la capitale du royaume. Ensuite lorsque *Henri IV* assiège Rouen, il renvoie 1591.

Ch. CLXVI.

encore le même duc de Parme faire lever le ſiège. C'était une choſe bien admirable, lorſque *Philippe* était aſſez puiſſant pour décider ainſi du deſtin de la guerre en France, que le prince d'Orange *Maurice*, & les Hollandais, le fuſſent aſſez pour s'y oppoſer, & pour envoyer des ſecours à *Henri IV*; eux qui, dix ans auparavant, n'étaient regardés en Eſpagne que comme des ſéditieux obſcurs, incapables d'échapper au ſupplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de France; mais le duc de Parme n'en délivra pas moins la ville de Rouen, comme il avait délivré celle de Paris.

Sa politique avec la France.

Alors *Philippe* le rappelle encore, & toujours donnant & retirant ſes ſecours à la ligue, toujours ſe rendant néceſſaire, il tend ſes filets de tous côtés ſur les frontières & dans le cœur du royaume, pour faire tomber ce pays diviſé dans le piège inévitable de ſa domination. Il était déja établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des armes. Son gendre, le duc de Savoie, l'était dans la Provence & dans une partie du Dauphiné. Le chemin était toujours ouvert pour les armées Eſpagnoles, d'Arras à Paris, &

de Fontarabie à la Loire. *Philippe* était si persuadé que la France ne pouvait lui échapper, que, dans ses entretiens avec le président *Jeannin*, envoyé du duc de *Mayenne*, il lui disait toujours: *Ma ville de Paris, ma ville d'Orléans, ma ville de Rouen.*

Le masque de la religion la plus forte de ses armes.

La cour de Rome, qui le craignait, était pourtant obligée de le seconder, & les armes de la religion combattaient sans cesse pour lui. Il ne lui en coûtait que l'affectation d'un grand zèle. Ce voile de zèle pour la religion catholique était encore le prétexte de la destruction de Genève, à laquelle il travaillait dans le même tems. Il fit marcher, dès l'an 1589, une armée aux ordres de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie, son gendre, pour réduire Genève & les pays circonvoisins. Mais des peuples pauvres, élevés au-dessus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté, furent toujours l'écueil de ce riche & puissant monarque. Les Génevois, aidés des seuls cantons de Zurich & de Berne, & de trois-cents soldats de *Henri IV*, se soutinrent contre les trésors du beau-père, & contre les armes du gendre. Ces mêmes Génevois délivrèrent leur ville en 1602 des mains de ce même duc de

Genève lui résiste.

Escalade de Genève.

CH. CLXVI.

Savoie, qui l'avait ſurpriſe par eſcalade en pleine paix, & qui déja la mettait au pillage. Ils eurent même la hardieſſe de punir cette entrepriſe d'un ſouverain comme un brigandage, & de faire pendre treize officiers qualifiés, qui, n'ayant pu être conquérans, furent traités comme des voleurs de nuit.

PHILIPPE, ſans ſortir de ſon cabinet, ſoutenait donc ſans ceſſe la guerre à la fois dans les Pays-bas contre le prince *Maurice*, dans preſque toutes les provinces de France contre *Henri IV*, à Genève & dans la Suiſſe, & ſur mer contre les Anglais & les Hollandais. Quel fut le fruit de toutes ces vaſtes entrepriſes, qui tinrent ſi longtems l'Empire en allarmes? *Henri IV*, en allant à la meſſe, lui fit perdre la France en un quart-d'heure. Les Anglais, aguerris ſur mer par lui-même, & devenus auſſi bons marins que les Eſpagnols, ravagèrent ſes poſſeſſions en Amérique. Le comte d'*Eſſex* brûla ſes galions & ſa ville de Cadix. Enfin, après avoir encore déſolé la France, après qu'Amiens eut été pris par ſurpriſe, & repris par la valeur de *Henri IV*, *Philippe* fut obligé de conclure la paix de Vervins, & de reconnaître pour roi

1593. Il échoue enfin dans toutes ſes entrepriſes.

1596.

2 Mai 1598. Paix de Vervins.

roi de France celui qu'il n'avait jamais nommé que le prince de Béarn. Il faut obſerver ſur-tout que dans cette paix il rendit Calais, que l'archiduc *Albert*, gouverneur de ſes Pays-bas, avait priſe pendant les malheurs de la France, & qu'on ne fit nulle mention des droits prétendus par *Élizabeth* dans le traité; elle n'eut ni cette ville, ni les huit cent mille écus qu'on lui devait par le traité de Câtau-Cambréſis.

Le pouvoir de *Philippe* fut alors comme un grand fleuve rentré dans ſon lit après avoir inondé au loin les campagnes. *Philippe* reſta le premier potentat de l'Europe. *Élizabeth*, & ſur-tout *Henri IV*, avaient une gloire plus perſonnelle; mais *Philippe*, conſerva juſqu'au dernier moment ce grand aſcendant que lui donnait l'immenſité de ſes pays & de ſes tréſors. Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent ſa cruauté deſpotique dans les Pays-bas, & ſon ambition en France, ne l'appauvrirent point. L'Amérique & les Indes orientales furent toujours inépuiſables pour lui. Il arriva ſeulement que ſes tréſors enrichirent l'Europe malgré ſon intention. Ce que ſes intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Ita-

Ch. CLXVI.

lie ; ce que ſes armemens lui coûtèrent dans les Pays-bas, ayant augmenté les richeſſes des peuples qu'il voulait ſubjuguer, le prix des denrées doubla preſque par-tout, & l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Ses revenus, ſes dépenſes.

Il avait environ trente millions de ducats d'or de revenu, ſans être obligé de mettre de nouveaux impôts ſur ſes peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens enſemble. Il eut par-là de quoi marchander plus d'un royaume, mais non de quoi les conquérir. Le courage d'eſprit d'*Élizabeth*, la valeur de *Henri IV*, & celle des princes d'Orange, triomphèrent de ſes tréſors & de ſes intrigues. Mais, ſi on en excepte le ſaccagement de Cadix, l'Eſpagne fut de ſon tems toujours tranquile, & toujours heureuſe.

Les Eſpagnols eurent une ſupériorité marquée ſur les autres peuples; leur langue ſe parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin; leurs modes, leur manière de penſer & d'écrire, ſubjuguèrent les eſprits des Italiens; &, depuis *Charles-Quint*, juſqu'au commencement du règne de *Philippe II*, l'Eſpagne eut une conſidération que les autres peuples n'avaient point.

DANS le tems qu'il faiſait la paix avec la France, il donna les Pays-bas & la Franche-Comté en dot à ſa fille *Claire-Eugénie*, qu'il n'avait pu faire reine, & il les donna comme un fief réverſible à la couronne d'Eſpagne, faute de poſtérité. CH. CLXVI.

PHILIPPE mourut bientôt après, à l'âge de ſoixante & onze ans, dans ce vaſte palais de l'Eſcurial, qu'il avait fait vœu de bâtir, en cas que ſes généraux gagnaſſent la bataille de S.-Quentin : comme s'il importait à DIEU que le connétable de *Montmorenci* ou *Philibert de Savoie* gagnât la bataille, & comme ſi la faveur céleſte s'achetait par des bâtimens.

Sa mort. 13 Sept. 1598.

LA poſtérité a mis ce prince au rang des plus puiſſans rois, mais non des plus grands. On l'appella *le Démon du Midi*, parce que du fond de l'Eſpagne, qui eſt au midi de l'Europe, il troubla tous les autres États.

Sa réputation.

SI, après l'avoir conſidéré ſur le théâtre du gouvernement, on l'obſerve dans le particulier, on voit en lui un maître dur & défiant, un amant, un mari cruel, & un père impitoyable.

UN grand évènement de ſa vie domeſtique, qui exerce encore aujourd'hui

Ch. CLXVI.

la curiosité du monde, est la mort de son fils *Don Carlos*. Personne ne sait comment mourut ce prince; son corps, qui est dans les tombes de l'Escurial, y est séparé de sa tête: on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps, est en effet trop petite. C'est une allégation bien faible. Il était aisé de faire un cercueuil plus long. Il est plus vraisemblable que *Philippe* fit trancher la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar *Pierre I*, que, lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort, il fit venir d'Espagne les actes du procès de *Don Carlos*; mais ni ces actes, ni la condamnation de ce prince n'existent. On ne connaît pas plus son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé, ni vraisemblable, que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1568, son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre, & qu'il écrivit à l'impératrice sa sœur, *qu'il n'avait jamais découvert dans le prince son fils aucun vice capital, ni aucun crime déshonorant, & qu'il l'avait fait enfermer pour son bien & pour celui du royaume*. Il écrivit en même tems au pape *Pie V* tout le con-

Examen de la mort de *Don Carlos*.

traire : il lui dit dans ſa lettre du 20 Janvier 1568, *que dès ſa plus tendre jeuneſſe, la force d'un naturel vicieux a étouffé dans Don Carlos toutes les inſtructions paternelles.* Après ces lettres par leſquelles *Philippe* rend compte de l'empriſonnement de ſon fils, on n'en voit point par leſquelles il ſe juſtifie de ſa mort ; & cela ſeul, joint aux bruits qui coururent dans l'Europe, peut faire croire qu'en effet *Philippe* fut coupable d'un parricide. Son ſilence au milieu des rumeurs publiques juſtifiait encore ceux qui prétendaient que la cauſe de cette horrible aventure fût l'amour de *Don Carlos* pour *Élizabeth de France* ſa belle-mère, & l'inclination de cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraiſemblable. *Élizabeth* avait été élevée dans une cour galante & voluptueuſe. *Philippe II* était plongé dans les intrigues des femmes ; la galanterie était l'eſſence d'un Eſpagnol. De tous côtés était l'exemple de l'infidélité. Il était naturel que *Don Carlos* & *Élizabeth*, à-peu-près du même âge, euſſent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine qui ſuivit de près celle du prince, confirma ces ſoupçons.

CH. CLXVI.

CH. CLXVI.

TOUTE l'Europe crut que *Philippe* avait immolé ſa femme & ſon fils à ſa jalouſie ; & on le crut d'autant plus, que quelque tems après ce même eſprit de jalouſie le porta à vouloir faire périr par la main du bourreau le fameux *Antonio Pérès* ſon rival auprès de la princeſſe d'*Éboli*. Ce ſont-là les accuſations qu'on a vu intentées contre lui par le prince d'Orange, au tribunal du public. Il eſt bien étrange que *Philippe* n'y fît pas au moins répondre par les plumes vénales de ſon royaume, & que perſonne dans l'Europe ne réfutât le prince d'Orange. Ce ne ſont pas-là des convictions entières, mais ce ſont les préſomptions les plus fortes ; & l'hiſtoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles ; le jugement de la poſtérité étant le ſeul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureuſe.



CHAPITRE CLXVII.

Des Anglais, sous ÉDOUARD VI, MARIE, & ÉLIZABETH.

Ch. CLXVII.

La mer a fait leur grandeur comme leur sûreté.

LEs Anglais n'eurent ni cette brillante prospérité des Espagnols, ni cette influence dans les autres cours, ni ce vaste pouvoir qui rendait l'Espagne si dangereuse; mais la mer & le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élément, & cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étrangères, & les victoires de leurs anciens rois. Si ces rois avaient régné en France, l'Angleterre n'eût été qu'une province asservie. Ce peuple qu'il fut si difficile de former, qui fut conquis si aisément par des pirates Danois & Saxons, & par un duc de Normandie, n'avait été sous les *Édouard III* & les *Henri V*, que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces monarques; il fut sous *Élizabeth* un peuple puissant, policé, industrieux, laborieux, entreprenant. Les navigations des Espagnols avaient excité leur émulation; ils cher-

Ch. CLXVII.

chèrent dans trois voyages consécutifs un passage au Japon & à la Chine par le nord. *Drack* & *Candish* firent le tour du globe, en attaquant par-tout ces mêmes Espagnols qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Des sociétés qui n'avaient d'appui qu'elles-mêmes, trafiquèrent avec un grand avantage sur les côtes de la Guinée. Le célèbre chevalier *Raleig*, sans aucun secours du gouvernement, jeta & affermit les fondemens des colonies Anglaises dans l'Amérique septentrionale en 1585. Ces entreprises formèrent bientôt la meilleure marine de l'Europe; il y parut bien, lorsqu'ils mirent cent vaisseaux en mer contre la flotte *invincible* de *Philippe II*, & qu'ils allèrent ensuite insulter les côtes d'Espagne, détruire ses navires, & brûler Cadix; & qu'enfin devenus plus formidables, ils battirent, en 1602, la première flotte que *Philippe III* eût mise en mer, & prirent dès-lors une supériorité qu'ils ne perdirent presque jamais.

Grandes entreprises.

Dès les premières années du régne d'*Élizabeth*, ils s'appliquèrent aux manufactures. Les Flamans, persécutés par *Philippe II*, vinrent peupler Londres, la rendre industrieuse, & l'enrichir.

Manufactures.

Londres, tranquile ſous *Élizabeth*, cultiva même avec ſuccès les beaux-arts, qui ſont la marque & le fruit de l'abondance. Les noms de *Spencer* & de *Shakeſpear* qui fleurirent de ce tems, ſont parvenus aux autres nations. Londres s'aggrandit, ſe poliça, s'embellit; enfin la moitié de cette iſle de la Grande-Bretagne balança la grandeur Eſpagnole. Les Anglais étaient le ſecond peuple par leur induſtrie; &, comme libres, ils étaient le premier. Il y avait déja ſous ce règne des compagnies de commerce établies pour le Levant & pour le Nord. On commençait en Angleterre à conſidérer la culture des terres comme le premier bien, tandis qu'en Eſpagne on commençait à négliger ce vrai bien pour des tréſors de convention. Le commerce des tréſors du nouveau monde enrichiſſait le roi d'Eſpagne: mais en Angleterre le négoce des denrées était utile aux citoyens. Un ſimple marchand de Londres, nommé *Gresham*, eut alors aſſez d'opulence & aſſez de générosité, pour bâtir à ſes dépens la bourſe de Londres, & un collège qui porte ſon nom. Pluſieurs autres citoyens fondèrent des hôpitaux & des écoles. C'était-là le plus bel effet qu'eût pro-

Belles fondations par de ſimples citoyens.

Ch. CLXVII.

duit la liberté. De ſimples particuliers faiſaient ce que font aujourd'hui les rois, quand leur adminiſtration eſt heureuſe.

Revenus de la couronne.

Les revenus de la reine *Élizabeth* n'allaient guère au-delà de ſix cent mille livres ſterling, & le nombre de ſes ſujets ne montait pas à beaucoup plus de quatre millions d'habitans. La ſeule Eſpagne alors en contenait une fois davantage. Cependant *Élizabeth* ſe défendit toujours avec ſuccès, & eut la gloire d'aider, à la fois, *Henri IV*, à conquérir ſon royaume, & les Hollandais, à établir leur république.

Il faut remonter, en peu de mots, aux tems d'*Edouard IV* & de *Marie*, pour connaître la vie & le règne d'*Élizabeth*.

Echaffauds, très-communs à Londres.

Cette reine, née en 1533, fut déclarée au berceau, héritière légitime du royaume d'Angleterre, & peu de tems après déclarée bâtarde, quand ſa mère *Anne Boulen*, paſſa du trône à l'échaffaud. Son père qui finit ſa vie en 1547, mourut en tyran, comme il avait vécu. De ſon lit de mort il ordonnait des ſupplices, mais toujours par l'organe des loix. Il fit condamner à mort le duc

de *Norfolck* & ſon fils, ſur ce ſeul prétexte, que leur vaiſſelle était marquée aux armes d'Angleterre. Le père, à la vérité, obtint ſa grace, mais le fils fut exécuté. Il faut avouer que, ſi les Anglais paſſent pour faire peu de cas de la vie, leur gouvernement les a traités ſelon leur goût. Le règne du jeune *Édouard VI*, fils de *Henri VIII*, & de *Jeanne Seymour*, ne fut pas exemt de ces ſanglantes tragédies. Son oncle *Thomas Seymour*, amiral d'Angleterre, eut la tête tranchée, parce qu'il s'était brouillé avec *Édouard Seymour* ſon frère, duc de *Sommerſet*, protecteur du royaume; & bientôt après le duc de *Sommerſet* lui-même périt de la même mort. Ce règne d'*Édouard VI*, qui ne fut que de cinq ans, fut un tems de ſéditions & de troubles, pendant lequel la nation fut ou parut proteſtante. Il ne laiſſa la couronne ni à *Marie*, ni à *Élizabeth*, ſes ſœurs, mais à *Jeanne Gray*, deſcendante de *Henri VII*, petite-fille de la veuve de *Louis XII*, & de *Brandon*, ſimple gentilhomme créé duc de *Suffolck*. Cette *Jeanne Gray* était femme d'un lord *Gilfort*, & *Gilfort* était fils du duc de *Northumberland*;

CH. CLXVII.

CH. CLXVII.

tout-puiſſant ſous *Édouard VI.* Le teſtament d'*Édouard VI*, en donnant le trône à *Jeanne Gray*, ne lui prépara qu'un échauffaud ; elle fut proclamée
1553. à Londres ; mais le parti & le droit de *Marie*, fille de *Henri VIII* & de *Catherine d'Aragon* l'emportèrent ; & la première choſe que fit cette reine après avoir ſigné ſon contrat de mariage avec *Philippe*, ce fut de faire condamner à mort ſa rivale, princeſſe de dix-ſept ans, pleine de graces & d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le teſtament d'*Édouard*. En vain elle ſe dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours : elle fut conduite au ſupplice, ainſi que ſon mari, ſon père, & ſon beau-père. Ce fut la troiſième reine en Angleterre, en moins de vingt années, qui mourut ſur l'échaffaud. La religion proteſtante dans laquelle elle était née, fut la principale cauſe de ſa mort. Les bourreaux, dans cette révolution, furent beaucoup plus employés que les ſoldats. Toutes ces cruautés s'exécutaient par actes du parlement. Il y a eu des tems ſanguinaires chez tous les peuples ; mais chez le peuple Anglais, plus de têtes

La reine Jeanne Gray exécutée.

1554.

illuſtres ont été portées ſur l'échaffaud que dans tout le reſte de l'Europe enſemble. Ce fut le caractère de cette nation, de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de crânes humains attachés aux murailles, comme les temples du Méxique.



CHAPITRE CLXVIII.

De la reine ÉLIZABETH.

Ch. CLXVIII.

Premières leçons données par le malheur.

ÉLIZABETH fut d'abord mise en prison par sa sœur la reine *Marie*. Elle employa une prudence au-dessus de son âge, & une flatterie qui n'était pas dans son caractère, pour conserver sa vie. Cette princesse, qui refusa depuis *Philippe II*, quand elle fut reine, voulait alors épouser le comte de *Devonshire Courtenai*; & il paraît par les lettres qui restent d'elle, qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui : un tel mariage n'eût point été extraordinaire; on voit que *Jeanne Gray*, destinée au trône, avait épousé le lord *Gilfort*. *Marie*, reine douairière de France, avait passé du lit de *Louis XII*, dans les bras du chevalier *Brandon*. Toute la maison royale d'Angleterre venait d'un simple gentilhomme nommé *Tudor*, qui avait épousé la veuve de *Henri V*, fille du roi de France *Charles VI*; & en France, quand les rois n'étaient pas encore parvenus au dégré de puissance qu'ils ont

eu depuis, la veuve de *Louis le gros* ne fit aucune difficulté d'époufer *Mathieu de Montmorenci*.

CH. CLXVIII.

ÉLIZABETH dans fa prifon, & dans l'état de perfécution où elle vécut toujours fous *Marie*, mit à profit fa difgrace; elle cultiva fon efprit, apprit les langues & les fciences; mais de tous les arts où elle excella, celui de fe ménager avec fa fœur, avec les catholiques, & avec les proteftans, de diffimuler & d'apprendre à régner, fut le plus grand.

A peine proclamée reine, *Philippe II*, fon beau-frère, la rechercha en mariage. Si elle l'eût époufé, la France & la Hollande couraient rifque d'être accablées: mais elle haïffait la religion de *Philippe*, n'aimait pas fa perfonne, & voulait, à la fois, jouir de la vanité d'être aimée, & du bonheur d'être indépendante. Mife en prifon fous la reine fa fœur catholique, elle fongea, dès qu'elle fut fur le trône, à rendre le royaume proteftant. Elle fe fit pourtant couronner par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher d'abord les efprits. Je remarquerai qu'elle alla de Veftminfter, à la tour de Londres, dans un char fuivi de cent autres. Ce

1559.

1559.

Ch. CLXVIII.

n'eſt pas que les carroſſes fuſſent alors en uſage ; ce n'était qu'un appareil paſſager.

Elle change la religion.

IMMÉDIATEMENT après, elle convoqua un parlement, qui établit la religion anglicane telle qu'elle eſt aujourd'hui, & qui donne au ſouverain la ſuprématie, les décimes, & les annates.

Elle en eſt le chef.

ÉLIZABETH eut donc le titre de chef de la religion anglicane. Beaucoup d'auteurs, & principalement les Italiens, ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme ; mais ils pouvaient conſidérer que cette femme régnait, qu'elle avait les droits attachés au trône par les loix du pays, qu'autrefois les ſouverains de toutes les nations connues avaient l'intendance des choſes de la religion, que les empereurs Romains furent ſouverains pontifes ; que, ſi aujourd'hui, dans quelques pays l'Égliſe gouverne l'État, il y en a beaucoup d'autres où l'État gouverne l'Égliſe. Nous avons vu en Ruſſie quatre ſouveraines de ſuite préſider au ſynode qui tient lieu du patriarchat abſolu. Une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorberi, & qui lui preſcrit des loix, n'eſt pas plus ridicule

qu'une abbeſſe de Fontevrault qui nomme des prieurs & des curés, & qui leur donne ſa bénédiction. En un mot, chaque pays a ſes uſages. CH. CLXVIII.

Tous les princes doivent ſe ſouvenir, & les évêques ne doivent pas perdre la mémoire de la fameuſe lettre de la reine *Élizabeth* à *Heaton*, évêque d'Ély.

PRÉSOMPTUEUX PRÉLAT,

J'APPRENDS que vous différez à conclure l'affaire dont vous êtes convenu ; ignorez-vous donc que moi qui vous ai élevé, je puis également vous faire rentrer dans le néant ? Rempliſſez au plutôt votre engagement, ou je vous ferai deſcendre de votre ſiége.

Votre amie, tant que vous mériterez que je le ſois.

ÉLIZABETH.

Si les princes & les Magiſtrats avaient toujours pu établir un gouvernement aſſez ferme pour être en droit d'écrire impunément de telles lettres, il n'y aurait jamais eu de ſang verſé pour les querelles de l'empire & du ſacerdoce.

La religion anglicane conſerva ce

Ch. CLXVIII.

que les cérémonies romaines ont d'auguste, & ce que le luthéranisme a d'austère. J'observe que de neuf mille quatre cents bénéficiers que contenait l'Angleterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines, & quatre-vingts curés, qui, n'acceptant pas la réforme, restèrent catholiques, & perdirent leurs bénéfices. Quand on pense que la nation Anglaise changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*, on s'étonne qu'un peuple si libre ait été si soumis, ou qu'un peuple qui a tant de fermeté, ait eu tant d'inconstance. Les Anglais en cela ressemblèrent à ces cantons Suisses, qui attendirent de leurs magistrats la décision de ce qu'ils devaient croire. Un acte du parlement est tout pour les Anglais; ils aiment la loi, & on ne peut les conduire que par les loix d'un parlement qui prononce, ou qui semble prononcer par lui-même.

Liberté de conscience.

Personne ne fut persécuté pour être catholique; mais ceux qui voulurent troubler l'État par principe de conscience, furent sévérement punis. Les *Guises*, qui se servaient alors du prétexte de la religion, pour établir leur pouvoir en France, ne manquèrent pas d'employer les mêmes armes, pour met-

tre *Marie Stuart*, reine d'Écosse, leur nièce, sur le trône d'Angleterre. Maîtres des finances & des armées de France, ils envoyaient des troupes & de l'argent en Écosse, sous prétexte de secourir les Écossais catholiques, contre les Écossais protestans. *Marie Stuart*, épouse de *François II*, roi de France, prenait hautement le titre de *reine d'Angleterre*, comme descendante de *Henri VII*. Tous les catholiques Anglais, Écossais, Irlandais, étaient pour elle. Le trône d'*Élizabeth* n'était pas encore affermi; les intrigues de la religion pouvaient le renverser. *Élizabeth* dissipe ce premier orage; elle envoie une armée au secours des protestans d'Écosse, & force la régente d'Écosse, mère de *Marie Stuart*, à recevoir la loi par un traité, & à renvoyer les troupes de France dans vingt jours.

CH. CLXVIII.

1560.

FRANÇOIS II meurt; elle oblige *Marie Stuart* sa veuve, à renoncer au titre de *reine d'Angleterre*. Ses intrigues encouragent les États d'Edimbourg à établir la réforme en Écosse; par-là elle s'attache un pays dont elle avait tout à craindre.

Philippe II veut la détrôner.

A peine est-elle libre de ces inquiétudes, que *Philippe II* lui donne de

plus grandes allarmes. *Philippe* était indiſpenſablement dans ſes intérêts, quand *Marie Stuart*, héritière d'*Élizabeth*, pouvait eſpérer de réunir ſur une même tête, les couronnes de France, d'Angleterre, & d'Écoſſe. Mais *François II* étant mort, & ſa veuve retournée en Écoſſe ſans appui, *Philippe*, n'ayant que les proteſtans à craindre, devint l'implacable ennemi d'*Élizabeth.*

Il ſoulève en ſecret l'Irlande contre elle, & elle réprime toujours les Irlandais. Il envoie cette *flotte invincible* pour la détrôner, & elle la diſſipe. Il ſoutient en France cette ligue catholique ſi funeſte à la maiſon royale, & elle protége le parti oppoſé. La république de Hollande eſt preſſée par les armes Eſpagnoles; elle l'empêche de ſuccomber. Autrefois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs États, pour ſe mettre en poſſeſſion du trône de France: mais les intérêts & les tems ſont tellement changés, qu'elle envoie des ſecours réïtérés à *Henri IV*, pour l'aider à conquérir ſon patrimoine. C'eſt avec ce ſecours que *Henri* aſſiégea enfin Paris, & que ſans le duc de Parme, ou ſans ſon extrême indulgence pour les

Ch. CLXVIII.

aſſiégés, il eût mis la religion proteſtante ſur le trône. C'était ce qu'*Élizabeth* avait extrémement à cœur. On aime à voir ſes ſoins réuſſir, à ne point perdre le fruit de ſes dépenſes. La haîne contre la religion catholique s'était encore fortifiée dans ſon cœur depuis qu'elle avait été excommuniée par *Pie V*, & par *Sixte-Quint*; ces deux papes l'avaient déclaré indigne & incapable de régner; & plus *Philippe II* ſe déclarait le protecteur de cette religion, plus *Élizabeth* en était l'ennemie paſſionnée. Il n'y eut point de miniſtre proteſtant plus affligé qu'elle, quand elle apprit l'abjuration de *Henri IV*. Sa lettre à ce monarque eſt bien remarquable : *Vous m'offrez votre amitié comme à votre ſœur. Je ſais que je l'ai méritée, & certes à un grand prix; je ne m'en repentirais pas, ſi vous n'aviez pas changé de père. Je ne peux plus être votre ſœur de père; car j'aimerai toujours plus chèrement celui qui m'eſt propre, que celui qui vous a adopté.* Ce billet fait voir en même tems ſon cœur, ſon eſprit, & l'énergie avec laquelle elle s'exprimait dans une langue étrangère.

Belle lettre à *Henri IV*.

Malgré cette haîne contre la religion romaine, il eſt ſûr qu'elle ne fut point

Ch. CLXVIII.

Jésuites pendus.

1581.

ſanguinaire avec les catholiques de ſon royaume, comme *Marie* l'avait été avec les proteſtans. Il eſt vrai que le jéſuite *Créton*, le jéſuite *Campian*, & d'autres furent pendus, dans le tems même que le duc d'*Anjou*, frère de *Henri III*, préparait tout à Londres pour ſon mariage avec la reine, lequel ne ſe fit point; mais ces jéſuites furent unanimement condamnés pour des conſpirations & des ſéditions dont ils furent accuſés : l'arrêt fut donné ſur les dépoſitions des témoins. Il ſe peut que ces victimes fuſſent innocentes ; mais auſſi la reine était innocente de leur mort, puiſque les loix ſeules avaient agi. Mais nous n'avons nulle preuve de leur innocence, & les preuves juridiques de leurs crimes ſubſiſtent dans les archives de l'Angleterre.

Comte d'*Eſſex*.

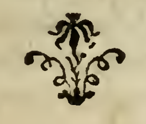
Plusieurs perſonnes en France s'imaginent encore qu'*Élizabeth* ne fit périr le comte d'*Eſſex*, que par une jalouſie de femme ; elles le croient ſur la foi d'une tragédie & d'un roman. Mais quiconque a un peu lu, ſait que la reine avait alors ſoixante & huit ans, que le comte d'*Eſſex* fut coupable d'une révolte ouverte, fondée ſur le déclin même de l'âge de la reine, & ſur l'eſpé-

rance de profiter du déclin de sa puissance; qu'il fut enfin condamné par ses pairs, lui & ses complices.

La justice plus exactement rendue sous le règne d'*Élizabeth*, que sous aucun de ses prédécesseurs, fut un des fermes appuis de son administration. Les finances ne furent employées qu'à défendre l'État.

Elle eut des favoris, & n'en enrichit aucun aux dépens de la patrie. Son peuple fut son premier favori, non qu'elle l'aimât en effet, car qui aime le peuple? mais elle sentait que sa sûreté & sa gloire dépendaient de le traiter comme si elle l'eût aimé.

Élizabeth aurait joui de cette gloire sans tache, si elle n'eût pas souillé un si beau règne, par l'assassinat de *Marie Stuart*, qu'elle osa commettre avec le glaive de la justice.



CHAPITRE CLXIX.

De la reine MARIE STUART.

CH. CLXIX.

IL eſt difficile de ſavoir la vérité toute entière dans une querelle de particuliers ; combien plus dans une querelle de têtes couronnées, lorſque tant de reſſorts ſecrets ſont employés, lorſque les deux partis font valoir également la vérité & le menſonge ? Les auteurs contemporains ſont alors ſuſpects ; ils ſont pour la plupart les avocats d'un parti, plutôt que les dépoſitaires de l'hiſtoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obſcurités de cette grande & fatale aventure.

TOUTES les rivalités étaient entre *Marie* & *Élizabeth*, rivalité de nation, de couronne, de religion, celle de l'eſprit, celle de la beauté. *Marie*, bien moins puiſſante, moins maitreſſe chez elle, moins ferme & moins politique, n'avait de ſupériorité ſur *Élizabeth*, que celle de ſes agrémens, qui contribuèrent même à ſon malheur. La reine d'Écoſſe encourageait la faction catholique

lique en Angleterre ; & la reine d'Angleterre animait avec plus de ſuccès la faction proteſtante en Écoſſe. *Élizabeth* porta d'abord la ſupériorité de ſes intrigues, juſqu'à empêcher long-tems *Marie d'Écoſſe*, de ſe remarier à ſon choix.

CEPENDANT *Marie*, malgré les négociations de ſa rivale, malgré les États d'Écoſſe compoſés de proteſtans, & malgré le comte de *Murray* ſon frère naturel qui était à leur tête, épouſe *Henri Stuart*, comte d'*Arlai* ſon parent, & catholique comme elle. *Élizabeth* alors excite ſous main les ſeigneurs proteſtans ſujets de *Marie*, à prendre les armes : la reine d'Écoſſe les pourſuivit elle-même, & les contraignit de ſe retirer en Angleterre : juſques-là tout lui était favorable, & ſa rivale était confondue.

1565. Premières querelles d'*Élizabeth* & de *Marie*.

LA faibleſſe du cœur de *Marie* commença tous ſes malheurs. Un muſicien Italien nommé *David Rizzio*, fut trop avant dans ſes bonnes graces. Il jouait bien des inſtrumens, & avait une voix de baſſe agréable : c'eſt d'ailleurs une preuve que déjà les Italiens avaient l'empire de la muſique, & qu'ils étaient en poſſeſſion d'exercer leur art dans les cours de l'Europe ; toute la muſique de la reine

Marie amoureuſe d'un muſicien Italien.

Ch. CLXIX.

d'Écosse était Italienne. Une preuve plus forte que les cours étrangères se servent de quiconque est en crédit, c'est que *David Rizzio* était pensionnaire du pape. Il contribua beaucoup au mariage de la reine, & ne servit pas moins ensuite à l'en dégoûter. *D'Arlai*, qui n'avait que le nom de roi, méprisé de sa femme, aigri & jaloux, entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre de sa femme, où elle soupait avec *Rizzio*, & une de ses favorites; on renverse la table, & on tue *Rizzio* aux yeux de la reine, qui se met en vain au-devant de lui; elle était enceinte de cinq mois: la vue des épées nues & sanglantes fit sur elle une impression qui passa jusqu'au fruit qu'elle portait dans son flanc. Son fils, *Jacques VI*, roi d'Écosse & d'Angleterre, qui naquit quatre mois après cette aventure, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort qu'il fît pour surmonter cette disposition de ses organes: tant la nature a de force, & tant elle agit par des voies inconnues.

Le musicien assassiné.

Le mari de la reine assassiné aussi. 1567.

La reine reprit bientôt son autorité, se raccommoda avec le comte de *Murray*, poursuivit les meurtriers du musicien,

CH. CLXIX.

& prit un nouvel engagement avec un comte de *Bothuel*. Ces nouvelles amours produisirent la mort du roi son époux ; on prétend qu'il fut d'abord empoisonné, & que son tempérament eut la force de résister au poison : mais il est certain qu'il fut assassiné à Édimbourg, dans une maison isolée, dont la reine avait retiré ses plus précieux meubles. Dès que le coup fut fait, on fit sauter la maison avec de la poudre ; on enterra son corps auprès de celui de *Rizzio*, dans le tombeau de la maison royale. Tous les ordres de l'État, tout le peuple, accusèrent *Bothuel* de l'assassinat ; & dans le tems même que la voix publique criait vengeance, *Marie* se fit enlever par cet assassin, qui avait encore les mains teintes du sang de son mari, & l'épousa publiquement. Ce qu'il y eut de singulier dans cette horreur, c'est que *Bothuel* avait alors une femme, & que, pour se séparer d'elle, il la força de l'accuser d'adultère, & fit prononcer un divorce par l'archevêque de *S.-André*, selon les usages du pays.

La reine épouse l'assassin.

BOTHUEL eut toute l'insolence qui suit les grands crimes. Il assembla les principaux seigneurs, & leur fit signer

Ch. CLXIX. un écrit, par lequel il était dit expreſſément, que la reine ne ſe pouvait diſpenſer de l'épouſer, puiſqu'il l'avait enlevée, & qu'il avait couché avec elle. Tous ces faits ſont avérés ; les lettres de *Marie* à *Bothuel* ont été conteſtées, mais elles portent un caractère de vérité auquel il eſt difficile de ne pas ſe rendre. Ces attentats ſoulevèrent l'Écoſſe. *Marie*, abandonnée de ſon armée, fut obligée de ſe rendre aux confédérés. *Bothuel* s'enfuit dans les iſles Orcades ; on obligea la reine de céder la couronne à ſon fils, & on lui permit de nommer un régent. Elle nomma le comte de *Murray* ſon frère. Ce comte ne l'en accabla pas moins de reproches & d'injures : elle ſe ſauve de ſa priſon. L'humeur dure & ſévère de *Murray* procurait à la reine un parti. Elle lève
1568. ſix mille hommes, mais elle eſt vaincue, & ſe réfugie ſur les frontières d'Angleterre. *Élizabeth* la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlîle ; mais elle lui fit dire, qu'étant accuſée par la voix publique du meurtre du roi ſon époux, elle devait s'en juſtifier, & qu'elle ſerait protégée, ſi elle était innocente.

ÉLIZABETH ſe rendit arbitre entre *Marie* & la régence d'Écoſſe. Le régent

vint lui-même juſqu'à Hamptoncourt, & ſe ſoumit à remettre entre les mains des commiſſaires Anglais les preuves qu'il avait contre ſa ſœur. Cette malheureuſe princeſſe, d'un autre côté, retenue dans Carlîle, accuſa le comte de *Murray* lui-même d'être auteur de la mort de ſon mari, & recuſa les commiſſaires Anglais à moins qu'on ne leur joignît les ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne. Cependant la reine d'Angleterre fit continuer cette eſpèce de procès, & jouit du plaiſir de voir flétrir ſa rivale, ſans vouloir rien prononcer. Elle n'était point juge de la reine d'Écoſſe, elle lui devait un aſyle; mais elle la fit transférer à Teutbury, qui fut pour elle une priſon.

CH. CLXIX.

1569.

Marie priſonnière d'*Elizabeth*.

CES déſaſtres de la maiſon royale d'Écoſſe, retombaient ſur la nation partagée en factions produites par l'anarchie. Le comte de *Murray* fut aſſaſſiné par une faction qui ſe fortifiait du nom de *Marie*. Les aſſaſſins entrèrent à main armée en Angleterre, & firent quelques ravages ſur la frontière.

1570.

ÉLIZABETH envoya bientôt une armée punir ces brigands, & tenir l'Écoſſe en reſpect. Elle fit élire pour régent, le comte de *Lénox*, frère du roi

aſſaſſiné. Il n'y a dans cette démarche que de la juſtice & de la grandeur; mais en même tems on conſpirait en Angleterre pour délivrer *Marie* de la priſon où elle était retenue. Le pape *Pie V* faiſait très-indiſcrètement afficher dans Londres une bulle par laquelle il excommuniait *Élizabeth*, & déliait ſes ſujets du ſerment de fidélité; c'eſt cet attentat ſi familier aux papes, ſi horrible & ſi abſurde, qui ulcéra le cœur d'*Élizabeth*. On voulait ſecourir *Marie*, & on la perdait. Les deux reines négociaient enſemble, mais l'une du haut du trône, & l'autre du fond d'une priſon. Il ne paraît pas que *Marie* ſe conduisît avec la flexibilité qu'exigeait ſon malheur. L'Écoſſe, pendant ce tems-là, ruiſſelait de ſang. Les Catholiques & les Proteſtans faiſaient la guerre civile. L'ambaſſadeur de France & l'archevêque de *S.-André*, furent
1571. fait priſonniers, & l'archevêque pendu ſur la dépoſition de ſon propre confeſſeur, qui jura que le prélat s'était accuſé à lui d'être complice du meurtre du roi.

Le grand malheur de la reine *Marie*, fut d'avoir des amis dans ſa diſgrace. Le duc de *Norfolck* catholique, vou-

lut l'épouſer, comptant ſur une révolution & ſur le droit de *Marie* à la ſucceſſion d'*Élizabeth*. Il ſe forma dans Londres des partis en ſa faveur, très-faibles, à la vérité, mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Eſpagne & des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de *Norfolck*. Les pairs le condamnèrent à mort, pour avoir demandé au roi d'Eſpagne & au pape, des ſecours en faveur de *Marie*. Le ſang du duc de *Norfolck* reſſerra les chaînes de cette princeſſe malheureuſe. Une ſi longue infortune ne découragea point ſes partiſans à Londres, animés par les princes de *Guiſe*, par le S.-Siége, par les jéſuites, & ſur-tout par les Eſpagnols. 1572.

LE grand projet était de délivrer *Marie*, & de mettre ſur le trône d'Angleterre la religion catholique avec elle. On conſpira contre *Élizabeth*. *Philippe II* préparait déja ſon invaſion. La reine d'Angleterre alors, ayant fait mourir quatorze conjurés, fit juger *Marie* ſon égale, comme ſi elle avait été ſa ſujette. Quarante-deux membres du parlement, & cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans ſa priſon à Forteringai; elle proteſta, mais répon- 1586.

Ch CLXIX.

dit. Jamais jugement ne fut plus incompétent, & jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui repréſenta de ſimples copies de ſes lettres, & jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ſes ſecrétaires, & on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre ſur la dépoſition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, & dont on aurait pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on aurait prouvé que *Marie* cherchait par-tout des ſecours & des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. *Élizabeth* n'avait d'autre juriſdiction ſur elle, que celle du puiſſant ſur le faible & ſur le malheureux.

Marie exécutée. 28 Février 1587.

Enfin après dix-huit ans de priſon, dans un pays qu'elle avait imprudemment choiſi pour aſyle, *Marie* eut la tête tranchée dans une chambre de ſa priſon tendue de noir. *Élizabeth* ſentait qu'elle faiſait une action très-condamnable, & elle la rendit encore plus odieuſe, en voulant tromper le monde qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mou-

rir, en prétendant qu'on avait passé ses ordres, & en faisant mettre en prison le secrétaire d'État, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté & sa dissimulation. On estima son régne, mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage *Élizabeth*, c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie; on pouvait même prétendre que la conservation de *Marie* lui était nécessaire pour lui répondre des attentats de ses partisans. CH. CLXIX.

SI cette action flétrit la mémoire d'*Élizabeth*, il y a une imbécillité fanatique à canoniser *Marie Stuart*, comme une martyre de la religion : elle ne le fut que de son adultère, du meurtre de son mari, & de son imprudence : ses fautes & ses infortunes ressemblèrent parfaitement à celles de *Jeanne de Naples*; toutes deux belles & spirituelles, entraînées dans le crime par faiblesse, toutes deux mises à mort par leurs parens. L'histoire ramène souvent les mêmes malheurs, les mêmes attentats, & le crime puni par le crime.

CHAPITRE CLXX.

De la France vers la fin du ſeizième ſiècle, ſous FRANÇOIS II.

CH. CLXX.

TANDIS que l'Eſpagne intimidait l'Europe par ſa vaſte puiſſance, & que l'Angleterre jouait le ſecond rôle en lui réſiſtant, la France était déchirée, faible & près d'être démembrée ; elle était loin d'avoir en Europe de l'influence & du crédit. Les guerres civiles la rendirent dépendante de tous ſes voiſins. Ces tems de fureur, d'aviliſſement & de calamités, ont fourni plus de volumes que n'en contient toute l'hiſtoire romaine. Quelles furent les cauſes de tant de malheurs ? La religion, l'ambition, le défaut de bonnes loix, un mauvais gouvernement.

Pourquoi la cour ſe déclare contre les réformateurs.

HENRI II, par ſes rigueurs contre les ſectaires, & ſur-tout par la condamnation du conſeiller *Anne du Bourg*, exécuté après la mort du roi par l'ordre des *Guiſes*, fit beaucoup plus de calviniſtes en France, qu'il n'y en avait en Suiſſe & à Genève. S'ils avaient paru dans un tems comme celui de *Louis*

XII, où l'on faisait la guerre à la cour de Rome, on eût pu les favoriser ; mais ils venaient précisément dans le tems que *Henri II* avait besoin du pape *Paul IV*, pour disputer Naples & Sicile à l'Espagne, & lorsque ces deux puissances s'unissaient avec le Turc contre la maison d'*Autriche*. On crut donc devoir sacrifier les ennemis de Rome aux intérêts de Rome. Le clergé, puissant à la cour, craignant pour ses biens temporels & pour son autorité, les poursuivit ; la politique, l'intérêt, le zèle concoururent à les exterminer. On pouvait les tolérer, comme *Élizabeth* en Angleterre toléra les Catholiques ; on pouvait conserver de bons sujets, en leur laissant la liberté de conscience. Il eût importé peu à l'État qu'ils chantassent à leur manière, pourvu qu'ils eussent été soumis aux loix de l'État ; on les persécuta, & on en fit des rebelles.

CH. CLXX.

LA mort funeste de *Henri II* fut le signal de trente ans de guerres civiles. Un roi enfant gouverné par des étrangers ; des princes du sang & de grands-officiers de la couronne, jaloux du crédit des *Guises*, commencèrent la subversion de la France.

Conspiration d'Amboise.

LA fameuse conspiration d'Amboise

CH. CLXX.

eſt la première qu'on connaiſſe en ce pays. Les ligues faites & rompues, les mouvemens paſſagers, les emportemens & le repentir, ſemblaient avoir fait juſqu'alors le caractère des Gaulois, qui, pour avoir pris le nom de *Francs*, & enſuite de *Français*, n'avaient pas changé de mœurs. Mais il y eut dans cette conſpiration, une audace qui tenait de celle de *Catilina*, un manège, une profondeur, & un ſecret, qui la rendaient ſemblable à celle des vêpres Siciliennes, & des *Pazzi* de Florence : le prince *Louis de Condé* en fut l'ame inviſible, & conduiſit cette entrepriſe avec tant de dextérité, que, quand toute la France ſut qu'il en était le chef, perſonne ne put l'en convaincre.

CETTE conſpiration avait cela de particulier, qu'elle pouvait paraître excuſable, en ce qu'il s'agiſſait d'ôter le gouvernement à *François*, duc de *Guiſe*, & au cardinal de *Lorraine* ſon frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutelle, la nation en eſclavage, & les princes du ſang & les officiers de la couronne éloignés : elle était très-criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur, maître par les loix de choiſir les dépoſitaires de ſon au-

torité. Il n'a jamais été prouvé que dans ce complot on eût résolu de tuer les *Guises*; mais comme ils auraient résisté, leur mort était infaillible. Cinq-cents gentilshommes, tous bien accompagnés, & mille soldats déterminés, conduits par trente capitaines choisis, devaient se rendre au jour marqué du fond des provinces du royaume, dans Amboise où était la cour. Les rois n'avaient point encore la nombreuse garde qui les entoure aujourd'hui. Le régiment des gardes ne fut formé que par *Charles IX*. Deux-cents archers tout au plus accompagnaient *François II*. Les autres rois de l'Europe n'en avaient pas davantage. Le connétable de *Montmorenci*, revenant depuis dans Orléans, où les *Guises* avaient mis une garde nouvelle à la mort de *François II*, chassa ces nouveaux soldats, & les menaça de les faire pendre comme des ennemis qui mettaient une barrière entre le roi & son peuple.

Autrefois tous les rois de l'Europe n'avaient qu'une garde très-médiocre.

La simplicité des mœurs antiques était encore dans le palais des rois; mais aussi ils étaient moins assurés contre une entreprise déterminée. Il était aisé de se saisir, dans la maison royale, des ministres, du roi-même. Le succès semblait

Ch. CLXX. sûr. Le secret fut gardé par tous les conjurés, pendant près de six mois. L'indiscrétion du chef nommé *La Renaudie*, qui s'ouvrit dans Paris à un avocat, fit découvrir la conjuration ; elle n'en fut pas moins exécutée ; les conjurés n'allèrent pas moins au rendez-vous ; leur opiniâtreté désespérée venait sur-tout du fanatisme de la religion. Ces gentilshommes étaient la plupart des calvinistes, qui se faisaient un devoir de venger leurs frères persécutés. Le prince *Louis de Condé* avait hautement embrassé cette secte, parce que le duc de *Guise*, & le cardinal de *Lorraine* étaient catholiques. Une révolution dans l'Église & dans l'État devait être le fruit de cette entreprise.

1560. Les *Guises* eurent à peine le tems de faire venir des troupes. Il n'y avait pas alors quinze mille hommes enrégimentés dans tout le royaume ; mais on en rassembla bientôt assez pour exterminer les conjurés. Comme ils venaient par troupes séparées, ils furent aisément défaits. *La Renaudie* fut tué en combattant ; plusieurs moururent comme lui les armes à la main. Ceux qui furent pris, périrent dans les supplices, & pendant un mois entier, on

ne vit dans Amboiſe que des échaffauds ſanglans, & des potences chargées de cadavres.

CH. CLXX.

François de Guiſe a la puiſſance des maires du palais.

LA conſpiration, découverte & punie, ne ſervit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire. *François de Guiſe* eut la puiſſance des anciens maires du palais, ſous le nouveau titre de lieutenant-général du royaume. Mais cette autorité même de *François de Guiſe*, & l'ambition turbulente du cardinal en France, révoltèrent contre eux tous les Ordres du royaume, & produiſirent de nouveaux troubles.

Procès fait au prince de *Condé*.

LES calviniſtes, toujours ſecrètement animés par le prince *Louis de Condé*, prirent les armes dans pluſieurs provinces. Il fallait que les *Guiſes* fuſſent bien puiſſans & bien redoutables, puiſque ni *Condé*, ni *Antoine*, roi de Navarre ſon frère, père de *Henri IV*, ni le fameux amiral de *Coligni*, ni ſon frère d'*Andelot*, colonel-général de l'infanterie, n'oſaient encore ſe déclarer ouvertement. Le prince de *Condé* fut le premier chef de parti, qui parut faire la guerre civile en homme timide. Il portait les coups, & retirait la main; & croyant toujours ſe ménager avec la cour qu'il

voulait perdre, il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en courtisan, dans le tems qu'il eût dû être en soldat à la tête de son parti. Les *Guises* le font arrêter dans Orléans. On lui fait son procès par le conseil privé, & par les commissaires tirés du parlement, malgré les priviléges des princes du sang, de n'être jugés que dans la cour des pairs, les chambres assemblées. Mais qu'est un privilége contre la force? qu'est un privilége dont il n'y avait d'exemple que dans la violation même qu'on en avait faite autrefois dans le procès criminel du duc d'*Alençon*?

1560. LE prince de *Condé* est condamné à perdre la tête. Le célèbre chancelier de *l'Hôpital*, ce grand législateur, dans un tems où on manquait de loix, & cet intrépide philosophe dans un tems d'enthousiasme & de fureurs, refusa de signer. Le comte de *Sancerre*, du conseil privé, suivit cet exemple courageux. Cependant on allait signifier l'arrêt. Le prince de *Condé* allait finir par la main d'un bourreau, lorsque tout-à-coup le jeune *François II*, malade depuis long-tems, & infirme dès son enfance, meurt à l'âge de dix-sept-ans, laissant à son frère *Charles*, qui n'en

avait que dix, un royaume épuisé & en proie aux factions.

CH. CLXX.

Mort de *François II.*

LA mort de *François II* fut le salut du prince de *Condé*; on le fit bientôt sortir de prison, après avoir ménagé entre lui & les *Guises* une réconciliation, qui n'était & ne pouvait être que le sceau de la haîne & de la vengeance. On assemble les États à Orléans. Rien ne pouvait se faire sans les États, dans de pareilles circonstances. La tutelle de *Charles IX*, & l'administration du royaume sont accordées par les États, à *Catherine de Médicis*, mais non pas le nom de régente. Les États même ne lui donnèrent point le titre de *Majesté*: il était nouveau pour les rois. Il y a encore beaucoup de lettres du *sire de Bourdeilles*, dans lesquelles on appelle *Henri III*, *Votre Altesse*.

Titre de Majesté.



CHAPITRE CLXXI.

De la France. Minorité de CHARLES IX.

Ch. CLXXI.

Séparation de l'épée & de la robe.

DANS toutes les minorités des souverains, les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un tems, comme une famille assemblée après la mort du père. On tint à Orléans, & ensuite à Pontoise, des États-généraux : ces États doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre l'épée & la robe. Cette distinction fut ignorée dans l'Empire Romain, jusqu'au tems de *Constantin*. Les magistrats savaient combattre, & les guerriers savaient juger. Les armes & les loix furent aussi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe, jusques vers le quatorzième siècle. Peu-à-peu ces deux professions furent séparées en Espagne & en France ; elles ne l'étaient pas absolument en France ; quoique les parlemens ne fussent plus composés que

d'hommes de robe longue. Il reſtait la juriſdiction de baillis d'épée, telle que dans pluſieurs provinces Allemandes, ou frontières de l'Allemagne. Les États d'Orléans, convaincus que ces baillis de robe-courte ne pouvaient guères s'aſtreindre à étudier les loix, leur ôtèrent l'administration de la juſtice, & la conférèrent à leurs ſeuls lieutenans de robe longue; ainſi ceux, qui, par leurs inſtitutions, avaient toujours été juges, ceſsèrent de l'être.

Le célèbre chancelier de *l'Hôpital* eut la principale part à ce changement. Il fut fait dans le tems de la plus grande faibleſſe du royaume, & il a contribué depuis à la force du ſouverain, en diviſant ſans retour, deux profeſſions, qui auraient pu, étant réunies, balancer l'autorité du miniſtère. On a cru depuis, que la nobleſſe ne pouvait conſerver le dépôt des loix. On n'a pas fait réflèxion que la chambre haute d'Angleterre, composée de la ſeule nobleſſe du royaume proprement dite, eſt une magiſtrature permanente, qui fait les loix, & qui rend la juſtice. Quand on obſerve ces grands changemens dans la conſtitution d'un État, & qu'on voit des peuples voiſins qui n'ont pas ſubi

Ch. CLXXI.

ces changemens dans les mêmes circonſtances, il eſt évident que ces peuples ont eu un autre génie & d'autres mœurs.

L'État endetté, & par conſéquent faible.

Ces États-généraux firent connaître combien l'adminiſtration du royaume était vicieuſe. Le roi était endetté de quarante millions de livres. On manquait d'argent ; on en eut à peine. C'eſt-là le véritable principe du bouleverſement de la France. Si *Catherine de Médicis* avait eu de quoi acheter des ſerviteurs, & de quoi payer une armée, les différens partis qui troublaient l'État, auraient été contenus par l'autorité royale. La reine-mère ſe trouvait entre les Catholiques & les Proteſtans, les *Condés* & les *Guiſes*. Le connétable de *Montmorenci* avait une faction ſéparée. La diviſion était dans la cour, dans Paris & dans les provinces. *Catherine de Médicis* ne pouvait guères que négocier au lieu de régner. Sa maxime de tout diviſer, afin d'être maitreſſe, augmenta le trouble & les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poiſſi, entre les Catholiques & les Proteſtans ; ce qui était mettre l'ancienne religion en compromis, & donner un grand crédit aux calviniſ-

tes, en les faiſant diſputer contre ceux qui ne ſe croyaient faits que pour les juger.

Colloque de Poiſſi.

DANS le tems que *Théodore de Bèze* & d'autres miniſtres venaient à Poiſſi ſoutenir ſolemnellement leur religion en préſence de la reine, & d'une cour où l'on chantait publiquement les pſeaumes de *Marot*, arrivait en France le cardinal de *Ferrare*, légat du pape *Paul IV*. Mais comme il était petit-fils d'*Alexandre VI* par ſa mère, on eut plus de mépris pour ſa naiſſance, que de reſpect pour ſa place, & pour ſon mérite; les laquais inſultèrent ſon porte-croix. On affichait devant lui des eſtampes de ſon grand-père, avec l'hiſtoire des ſcandales & des crimes de ſa vie. Ce légat amena avec lui le général des jéſuites *Lainès*, qui ne ſavait pas un mot de français, & qui diſputa au colloque de Poiſſi en italien, langue que *Catherine de Médicis* avait rendu familière à la cour, & qui influait alors beaucoup dans la langue françaiſe. Ce jéſuite, dans le colloque, eut la hardieſſe de dire à la reine, qu'il ne lui appartenait pas de le convoquer, & qu'elle uſurpait le droit du pape. Il diſputait cependant dans cette aſſemblée

Le jéſuite *Lainès* ſe fait moquer de lui au colloque.

Ch. CLXXI. qu'il réprouvait ; il dit en parlant de l'euchariſtie, *que* Dieu *était à la place du pain & du vin, comme un roi qui ſe fait lui-même ſon ambaſſadeur.* Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine, excita l'indignation. Les petites choſes nuiſent quelquefois beaucoup, & dans la diſpoſition des eſprits, tout ſervait à la cauſe de la religion nouvelle.

Janvier 1562. Le réſultat du colloque, & des intrigues qui le ſuivirent, fut un édit, par lequel les Proteſtans pouvaient avoir des prêches hors des villes ; & cet édit de pacification fut encore la ſource des guerres civiles. Le duc *François de Guiſe*, qui n'était plus lieutenant-général du royaume, voulait toujours en être le maître. Il était déja lié avec le roi d'Eſpagne, *Philippe II*, & ſe faiſait regarder par le peuple, comme le protecteur de la catholicité. Les ſeigneurs ne marchaient dans ce tems-là, qu'avec un nombreux cortége : on ne voyageait point comme aujourd'hui, dans une chaiſe de poſte, précédée de deux ou trois domeſtiques ; on était ſuivi de plus de cent chevaux ; c'était la ſeule magnificence. On couchait trois ou quatre dans le même lit, & on allait à la cour habiter une chambre où il

n'y avait que des coffres pour meubles. Le duc de *Guiſe* en paſſant auprès de Vaſſi, ſur les frontières de Champagne, trouva des calviniſtes, qui, jouiſſant du privilége de l'édit, chantaient paiſiblement leurs pſeaumes dans une grange; ſes valets inſultèrent ces malheureux; ils en tuèrent environ ſoixante, bleſsèrent & diſſipèrent le reſte. Alors les Proteſtans ſe ſoulèvent dans preſque tout le royaume. Toute la France eſt partagée entre le prince de *Condé* & *François de Guiſe*. *Catherine de Médicis* flotte entre eux deux. Ce ne fut de tous côtés que maſſacres & pillages. Elle était alors dans Paris avec le roi ſon fils; elle s'y voit ſans autorité; elle écrit au prince de *Condé* de venir la délivrer. Cette lettre funeſte était un ordre de continuer la guerre civile; on ne la faiſait qu'avec trop d'inhumanité: chaque ville était devenue une place de guerre, & les rues, des champs de bataille.

CH. CLXXI.

Maſſacre de Vaſſi.

D'UN côté étaient les *Guiſes*, réunis par bienſéance avec la faction du connétable de *Montmorenci*, maître de la perſonne du roi. De l'autre, était le prince de *Condé* avec les *Coligni*. *Antoine*, roi de Navarre, premier prince 1562.

Ch. CLXXI.

du ſang, faible & irréſolu, ne ſachant de quelle religion, ni de quel parti il était, jaloux du prince de *Condé* ſon frère, & ſervant malgré lui le duc de *Guiſe* qu'il déteſtait, eſt traîné au ſiége de Rouen avec *Catherine de Médicis* elle-même : il eſt tué à ce ſiége, & il ne mérite d'être placé dans l'hiſtoire, que parce qu'il fut le père du grand *Henri IV*.

La guerre ſe fit toujours juſqu'à la paix de Vervins, comme dans les tems anarchiques de la décadence de la ſeconde race, & du commencement de la troiſième. Très-peu de troupes réglées de part & d'autre, excepté quelques compagnies de gens-d'armes des principaux chefs : la ſolde n'était fondée que ſur le pillage. Ce que la faction proteſtante pouvait amaſſer, ſervait à faire venir des Allemans, pour achever la deſtruction du royaume. Le roi d'Eſpagne, de ſon côté, envoyait de petits ſecours aux Catholiques, pour entretenir cet incendie, dont il eſpérait profiter. C'eſt ainſi que treize enſeignes Eſpagnoles marchèrent au ſecours de Montluc dans la Saintonge. Ces tems furent, ſans contredit, les plus funeſtes de la monarchie.

La

LA première bataille rangée qui se donna, fut celle de Dreux. Ce n'était pas seulement Français contre Français: les Suisses faisaient la principale force de l'infanterie royale; les Allemans, celle de l'armée protestante. Cette journée fut unique par la prise des deux généraux. *Montmorenci,* qui commandait l'armée royale en qualité de connétable, & le prince de *Condé*, furent tous deux prisonniers. *François de Guise*, lieutenant du connétable, gagna la bataille; & *Coligni,* lieutenant de *Condé*, sauva son armée. *Guise* fut alors au comble de sa gloire; toujours vainqueur par-tout où il s'était trouvé, & toujours réparant les malheurs du connétable, son rival en autorité, mais non pas en réputation. Il était l'idole des catholiques, & le maître de la cour; affable, généreux, & en tout sens le premier homme de l'État. 1562.

APRÈS sa victoire de Dreux, il alla faire le siége d'Orléans; il était près de prendre la ville, qui était le centre de la faction protestante, lorsqu'il fut assassiné. Le meurtre de ce grand-homme fut le premier que le fanatisme fit commettre. Ces mêmes *huguenots*, qui, sous *François I*, & sous *Henri II*, n'a- 1563.

vaient ſu que prier Dieu, & ſouffrir ce qu'ils appellaient le martyre, étaient devenus des enthouſiaſtes furieux : ils ne liſaient plus l'écriture que pour y chercher des exemples d'aſſaſſinats. *Poltrot de Méré* ſe crut un *Aod* envoyé de Dieu pour tuer un chef Philiſtin. Cela eſt ſi vrai, que le parti fit des vers à ſon honneur, & que j'ai vu encore une de ſes eſtampes, avec une inſcription qui élève ſon crime juſqu'au ciel. Ce crime cependant n'était que celui d'un lâche ; car il feignit d'être un transfuge, & aſſaſſina le duc de *Guiſe* par derrière. Il oſa charger l'amiral de *Coligni* & *Théodore de Bèze*, d'avoir au moins connivé à ſon attentat : mais il varia tellement dans ſes interrogatoires, qu'il détruiſit lui-même ſon impoſture. *Coligni* offrit même d'aller à Paris ſubir une confrontation avec ce miſérable, & pria la reine de ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce que la vérité fût reconnue. Il faut avouer que l'amiral, tout chef de parti qu'il était, n'avait jamais commis la moindre action qui pût le faire ſoupçonner d'une noirceur ſi lâche.

Ce n'était pas aſſez que les Eſpagnols, les Allemans & les Suiſſes vinſſent ai-

der les Français à ſe détruire ; les Anglais ſe hâtèrent bientôt de concourir à cette commune ruine. Les proteſtans avaient introduit dans le Havre-de-Grace, bâti par *François I*, trois mille Anglais. Le connétable de *Montmorenci*, échangé contre le prince de *Condé*, eut bien de la peine à les en chaſſer. Un moment de paix ſuccéda à ces troubles : *Condé* s'accommoda avec la cour ; mais l'amiral était toujours à la tête d'un grand parti dans les provinces.

CEPENDANT *Charles IX*, ayant atteint l'âge de treize ans & un jour, vint tenir ſon lit de juſtice, non pas au parlement de Paris, mais à celui de Rouen ; &, ce qui eſt remarquable, ſa mère, en ſe démettant de ſa régence, ſe mit à genoux devant lui. 1563.

IL ſe paſſa, à cet acte de majorité, une ſcène dont il n'y avait point d'exemple. *Odet de Châtillon*, cardinal, évêque de Beauvais, s'était fait proteſtant comme ſon frère, & s'était marié. Le pape l'avait rayé du nombre des cardinaux ; lui-même avait mépriſé ce titre ; mais pour braver le pape, il aſſiſta à la cérémonie en habit de cardinal ; ſa femme s'aſſéyait chez le roi & chez la reine, en qualité de femme d'un pair du

royaume ; & on la nommait indifféremment *madame la comteſſe de Beauvais*, & *madame la cardinale*. Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'il n'était ni le ſeul cardinal, ni le ſeul évêque qui fut marié en ſecret. Le cardinal du *Belley*, avait épouſé madame de *Châtillon*, à ce que rapporte *Brantôme*, qui ajoûte que perſonne n'en doutait.

La France était pleine de bizarreries auſſi grandes. Le déſordre des guerres civiles avait détruit toute police & toute bienſéance. Preſque tous les bénéfices étaient poſſédés par des ſéculiers : on donnait une abbaye, un évêché, en mariage à des filles : mais la paix, le plus grand des biens, faiſait oublier ces irrégularités, auxquelles on était accoutumé. Les proteſtans tolérés, étaient ſur leurs gardes, mais tranquiles. *Louis de Condé* prenait part aux fêtes de la cour. Ce calme ne dura pas. Le parti huguenot demandait trop de ſûretés, & on lui en donnait trop peu. Le prince de *Condé* voulait partager le gouvernement. Le cardinal de *Lorraine*, à la tête de ſa maiſon, ſi étendue & ſi puiſſante, voulait retenir le premier crédit. Le connétable de *Montmorenci*, ennemi

des Lorrains, conſervait ſon pouvoir, & partageait la cour. Les *Coligni* & les autres chefs de parti ſe préparaient à réſiſter à la maiſon de *Lorraine*. Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les paſteurs calviniſtes de l'autre, criaient à la religion. DIEU était leur prétexte; la fureur de dominer était leur dieu; & les peuples enivrés de fanatiſme étaient les inſtrumens & les victimes de l'ambition de tant de partis oppoſés.

CH. CLXXI.

1567.

LOUIS DE CONDÉ, qui avait voulu arracher le jeune *François II* des mains des *Guiſes*, à Amboiſe, veut encore avoir entre ſes mains *Charles IX*, & l'enlever dans Meaux au connétable de *Montmorenci*. Ce prince de *Condé* fit préciſément la même guerre, les mêmes manœuvres, & ſur les mêmes prétextes (à la religion près) que fit depuis le grand *Condé*, du même nom de *Louis*, dans les guerres de la Fronde. Le prince & l'amiral donnent la bataille de *S.-Denis*, contre le connétable, qui y eſt bleſſé à mort à l'âge de plus de quatre-vingts ans, homme intrépide à la cour, comme dans les armées, plein de grandes vertus & de défauts, géné-

Bataille de *S. Denis.* 1567.

ral malheureux, eſprit auſtère, difficile, opiniâtre, mais honnête-homme, & penſant avec grandeur. C'eſt lui qui répondit à ſon confeſſeur : *Penſez-vous que j'aie vécu quatre-vingts ans pour ne pas ſavoir mourir un quart-d'heure ?* On porta ſon effigie en cire, comme celle des rois, à Notre-Dame, & les cours ſupérieures aſſiſtèrent à ſon ſervice, par ordre de la cour : honneur dont l'uſage dépend, comme preſque tout, de la volonté des rois & des circonſtances des tems.

Armée calviniſte ſe cottiſe pour payer ſes alliés, choſe unique.

CETTE bataille de *S.-Denis* fut indéciſe, & la France n'en fut que plus malheureuſe. L'amiral de *Coligni*, l'homme de ſon tems le plus fécond en reſſources, fait venir du Palatinat près de dix mille Allemans, ſans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatiſme fortifié de l'eſprit de parti. L'armée de l'amiral ſe cottiſa pour ſoudoyer l'armée Palatine. Tout le royaume eſt ravagé. Ce n'eſt pas une guerre dans laquelle une puiſſance aſſemble ſes forces contre une autre, & eſt victorieuſe ou détruite : ce ſont autant de guerres qu'il y a de villes ; ce ſont les citoyens, les parens acharnés par-tout les uns contre les autres : le

catholique, le proteſtant, l'indifférent, le prêtre, le bourgeois n'eſt pas en ſûreté dans ſon lit: on abandonne la culture des terres, ou on les laboure le ſabre à la main. On fait encore une paix forcée: mais chaque paix n'eſt qu'une guerre ſourde, & tous les jours ſont marqués par des meurtres & par des aſſaſſinats.

CH. CLXXI.

1568.

BIENTÔT la guerre ſe fait ouvertement. C'eſt alors que la Rochelle devint le centre & le principal ſiége du parti réformé, la Genève de la France. Cette ville aſſez avantageuſement ſituée ſur le bord de la mer, pour devenir une république floriſſante, l'était déja à pluſieurs égards; car ayant appartenu aux rois d'Angleterre, depuis le mariage d'*Éléonor de Guienne*, avec *Henri II*, elle s'était donnée au roi de France, *Charles V*, à condition qu'elle aurait droit de battre, en ſon propre nom, de la monnoie d'argent, & que ſes maires & ſes échevins ſeraient réputés nobles: beaucoup d'autres priviléges, & un commerce aſſez étendu, la rendaient aſſez puiſſante, & elle le fut juſqu'au tems du cardinal de *Richelieu*. La reine *Élizabeth* la favoriſait. Elle dominait alors ſur l'Aunis, la Saintonge, & l'An-

Ch. CLXXI.

goumois, où ſe donna la célèbre bataille de Jarnac.

Bataille de Jarnac.

13 Mars 1569.

Le duc d'Anjou, depuis *Henri III*, à la tête de l'armée royale, avait le nom de général; le maréchal de *Tavannes* l'était en effet; il fut vainqueur. Le prince *Louis de Condé* fut tué, ou plutôt aſſaſſiné, après ſa défaite, par *Monteſquiou*, capitaine des gardes du duc d'Anjou. *Coligni*, qu'on nomme toujours *l'amiral*, quoiqu'il ne le fût plus, raſſembla les débris de l'armée vaincue, & rendit la victoire des royaliſtes inutile. La reine de Navarre, *Jeanne d'Albret*, veuve du faible *Antoine*, préſenta ſon fils à l'armée, le fit reconnaître chef du parti; de ſorte que *Henri IV*, le meilleur des rois de France, fut, ainſi que le bon roi *Louis XII*, rebelle, avant que de régner. L'amiral *Coligni* fut le chef véritable & du parti & de l'armée, & ſervit de père à *Henri IV*, & aux princes de la maiſon de *Condé*. Il ſoutient ſeul le poids de cette cauſe malheureuſe, manquant d'argent, & cependant ayant des troupes; trouvant l'art d'obtenir des ſecours Allemans, ſans pouvoir les acheter; vaincu encore
1569. à la journée de Moncontour dans le Poitou, par l'armée du duc d'Anjou,

& réparant toujours les ruines de ſon parti.

IL n'y avait point alors de manière uniforme de combattre. L'infanterie Allemande & Suiſſe ne ſe ſervait que de longues piques ; la Françaiſe employait plus ordinairement des arquebuſes avec de courtes hallebardes : la cavalerie Allemande ſe ſervait de piſtolets ; la Françaiſe ne combattait guères qu'avec la lance. On entremêlait ſouvent les bataillons & les eſcadrons. Les plus fortes armées n'allaient pas alors à vingt mille hommes : on n'avait pas de quoi en payer davantage. Mille petits combats ſuivirent la bataille de Moncontour dans toutes les provinces.

ENFIN au milieu de tant de déſolations, une nouvelle paix ſemble faire reſpirer la France ; mais cette paix ne 1570.
fait que la préparation de la *S.-Barthelemi.* Cette affreuſe journée fut méditée, & préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que *Catherine de Médicis*, élevée dans les plaiſirs, & à qui le parti huguenot était celui qui lui faiſait le moins d'ombrage, put prendre une réſolution ſi barbare. Cette horreur étonne encore davantage dans un

Ch. CLXXI. roi de vingt ans. La faction des *Guises* eut beaucoup de part à l'entreprise. Deux Italiens, depuis cardinaux, *Birague* & *Rets*, disposèrent les esprits. On se faisait un grand honneur alors des maximes de *Machiavel*, & sur-tout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi. La maxime, qu'il ne faut jamais commettre de crimes, eût été même plus politique; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles, malgré les fêtes & les plaisirs que *Catherine de Médicis* entretenait toujours à la cour. Ce mélange de galanterie & de fureurs, de voluptés & de carnage, forme le plus bizarre tableau, où les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes. *Charles IX*, qui n'était point du tout guerrier, était d'un tempérament sanguinaire; &, quoiqu'il eût des maitresses, son cœur était atroce. C'est le premier roi qui ait conspiré contre ses sujets. La trame fut ourdie avec une dissimulation aussi profonde que l'action était horrible. Une seule chose aurait pu donner quelque soupçon; c'est qu'un jour que le roi s'amusant à chasser des lapins dans un clapier: *Faites-les moi tous sortir*, dit-il, *afin que j'aye le plai-*

ſir de les tuer tous. Auſſi un gentilhomme du parti de *Coligni* quitta Paris, & lui dit, en prenant congé de lui : *Je m'enfuis, parce qu'on nous fait trop de careſſes.*

L'EUROPE ne ſait que trop comment *Charles IX* maria ſa ſœur à *Henri de Navarre*, pour le faire donner dans le piége ; par quels ſermens il le raſſura, & avec quelle rage s'exécutèrent enfin ces maſſacres projettés pendant deux années. Le père *Daniel* dit, que *Charles IX joua bien la* comédie, *qu'il fit parfaitement ſon perſonnage.* Je ne répéterai point ce que tout le monde ſait de cette *tragédie* abominable : une moitié de la nation égorgeant l'autre, le poignard & le crucifix en main ; le roi lui-même tirant d'une arquebuſe, ſur les malheureux qui fuyaient. Je remarquerai ſeulement quelques particularités ; la première, c'eſt que, ſi on en croit le duc de *Sulli*, & l'hiſtorien *Matthieu*, & tant d'autres, *Henri IV* leur avait ſouvent raconté que, jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* & le duc de *Guiſe*, quelques jours avant la *S.-Barthelemi*, ils virent deux fois des taches de ſang ſur les dés, & qu'ils abandonnèrent le jeu, ſaiſis d'épouvante.

La *S.-Barthelemi.*

1572.

CH. CLXXI.

Le jésuite *Daniel*, qui a recueilli ce fait, devait savoir assez de physique, pour ne pas ignorer que les points noirs, quand ils font un angle donné avec les rayons du soleil, paraissent rouges; c'est ce que tout homme peut éprouver en lisant; & voilà à quoi se réduisent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige que cette fureur religieuse, qui changeait en bêtes féroces, une nation qu'on a vu souvent si douce, & si légère.

Le jésuite *Daniel* répète encore que, lorsqu'on eut pendu le cadavre de *Coligni* au gibet de Montfaucon, *Charles IX* alla repaître ses yeux de ce spectacle, & dit, *que le corps d'un ennemi mort sentait toujours bon:* il devait ajoûter, que c'est un ancien mot de *Vitellius*, qu'on s'est avisé d'attribuer à *Charles IX*. Mais ce qu'on doit le plus remarquer, c'est que le père *Daniel* veut faire croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le tems, le lieu, la manière, le nombre des proscrits n'eussent pas été concertés pendant deux années; mais il est vrai que le dessein d'exterminer le parti était pris dès long-tems. Tout

Contradiction du jésuite *Daniel*.

Ch. CLXXI.

ce que rapporte *Mézerai*, meilleur Français que le jésuite *Daniel*, & historien très-supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter ; & *Daniel* se contredit lui-même, en louant *Charles IX* d'avoir bien joué *la comédie*, d'avoir bien fait *son rôle*.

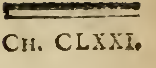
Les mœurs des hommes, l'esprit de parti, se connaissent à la manière d'écrire l'histoire. *Daniel* se contente de dire, qu'on loua à Rome le *zèle du roi, & la terrible punition qu'il avait fait des hérétiques*. *Baronius* dit que cette action était nécessaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mêmes massacres qu'à Paris ; mais plusieurs commandans refusèrent d'obéir. Un *S.-Hérem* en Auvergne, un *la Guiche* à Mâcon, un vicomte d'*Orte* à Baïonne, & plusieurs autres écrivirent à *Charles IX* la substance de ces paroles : qu'*ils périraient pour son service, mais qu'ils n'assassineraient personne pour son service*.

Procession annuelle pour rendre graces à Dieu des massacres.

Ces tems étaient si funestes, le fanatisme ou la terreur dominait tellement les esprits, que le parlement de Paris ordonna que tous les ans on ferait une proces-

Ch. CLXXI. ſion le jour de la *S.-Barthelemi*, pour rendre graces à Dieu. Le chancelier de *l'Hôpital* penſa bien autrement, en écrivant, *excidat illa dies*. La proceſſion ne ſe fit point, & on eut enfin horreur de conſacrer la mémoire de ce qui devait être oublié pour jamais. Mais dans la chaleur de l'évènement, la cour voulut que le parlement fît le procès à l'amiral après ſa mort, & que l'on condamnât juridiquement deux gentilshommes de ſes amis, *Briquemaut* & *Cavagnes*. Ils furent traînés à la Grève ſur la claie, avec l'effigie de *Coligni*, & exécutés. Ce fut le comble des horreurs, d'ajoûter à cette multitude d'aſſaſſinats les formes de la juſtice.

S'il pouvait y avoir quelque choſe de plus déplorable que la *S.-Barthelemi*, c'eſt qu'elle fit naître la guerre civile, au lieu de couper la racine des troubles. Les calviniſtes ne penſèrent plus dans tout le royaume qu'à vendre chèrement leurs vies. On avait égorgé environ ſoixante mille de leurs frères en pleine paix : il en reſtait environ deux millons pour faire la guerre. De nouveaux maſſacres ſuivent donc


Ch. CLXXI.

de part & d'autre ceux de la *S.-Barthelemi*. Le siége de Sancerre fut mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les Juifs à Jérusalem contre *Titus* : ils succombèrent comme eux ; ils y éprouvèrent les mêmes extrémités : & on rapporte qu'un père & une mère y mangèrent leur propre fille. On en dit autant depuis du siége de Paris par *Henri IV*.



CHAPITRE CLXXII.

Sommaire des particularités principales du concile de Trente.

CH. CLXXII.

Idée des conciles.

C'Est au milieu de tant de guerres de religion, & de tant de déſaſtres, que le concile de Trente fut aſſemblé. Ce concile fut le plus long qu'on ait jamais tenu, & cependant le moins orageux. Il ne forma point de ſchiſme, comme le concile de Baſle; il n'alluma point de bûchers comme celui de Conſtance; il ne prétendit point dépoſer des empereurs comme celui de Lyon; il ſe garda d'imiter celui de Latran, qui dépouilla le comte de Toulouſe de l'héritage de ſes pères; encore moins celui de Rome, dans lequel *Grégoire VII* alluma l'incendie de l'Europe, en oſant dépoſſéder l'empereur *Henri IV*. Le troiſième & le quatrième concile de Conſtantinople, le premier & le ſecond de Nicée avaient été des champs de diſcorde. Le concile de Trente fut paiſible, ou du moins ſes querelles n'eurent ni éclat, ni ſuite.

S'il eſt quelque certitude hiſtorique,

CH. CLXXII.

Palavicini & Fra-Paolo comparés.

on la trouve dans ce qui fut écrit ſur ce concile par les contemporains. Le célèbre *Sarpi*, ce défenſeur de la liberté Vénitienne, plus connu ſous le nom de *Fra-Paolo*, & le jéſuite *Palavicini* ſon antagoniſte, ſont d'accord dans l'eſſentiel des faits. Il eſt vrai que *Palavicini* compte trois-cent ſoixante erreurs dans *Fra-Paolo*; mais quelles erreurs? Il lui reproche des mépriſes dans les dates & dans les noms. *Palavicini* lui-même a été convaincu d'autant de fautes que ſon adverſaire; & quand il a raiſon contre lui, ce n'eſt pas la peine d'avoir raiſon. Qu'importe qu'une lettre inutile de *Léon X* ait été écrite en 1516 ou 17? que le nonce *Arcimboldo*, qui vendit tant d'indulgences dans le Nord, fût le fils d'un marchand Milanais, ou d'un Génois? Ce qui importe, c'eſt qu'il ait fait trafic d'indulgences. On ſe ſoucie peu que le cardinal *Martinuſius* ait été moine de *S.-Baſile*, ou hermite de *S.-Paul*; mais on s'intéreſſe à ſavoir ſi ce défenſeur de la Tranſilvanie contre les Turcs, fut aſſaſſiné par les ordres de *Ferdinand I*, frère de *Charles V*. Enfin, *Sarpi* & *Palavicini* ont tous deux dit la vérité d'une manière différente; l'un

Ch. CLXXII.

en homme libre, défenſeur d'un ſénat libre; l'autre en jéſuite qui voulait être cardinal.

Dès l'an 1533, *Charles V* propoſa la convocation de ce concile au pape *Clément VII*, qui, encore effrayé du ſaccagement de Rome & de ſa priſon, craignant que le prétexte de ſa bâtardiſe n'enhardît un concile à le dépoſer, éluda cette propoſition, ſans oſer refuſer l'empereur. Le roi de France, *François I*, propoſa Genève pour le lieu de l'aſſemblée, préciſément dans le tems qu'on commençait à prêcher la réforme dans cette ville. Il eſt bien probable que, ſi le concile ſe fût tenu à Genève, le parti des réformés y eût beaucoup perdu.

Où ſe tiendra le concile.

Pendant qu'on diffère, les proteſtans d'Allemagne demandent un concile national, & ſe fondent dans leur réponſe au légat *Contarini*, ſur ces paroles expreſſes: *Quand deux ou trois ſeront aſſemblés en mon nom, je ſerai au milieu d'eux.* On leur accorde que cet article eſt certain; mais que, ſi dans cent mille endroits de la terre, deux ou trois perſonnes ſont aſſemblées en ce nom, cela pourrait produire cent mille conciles, & cent mille confeſ-

ſions de foi différentes. En ce cas, il n'y aurait eu jamais de réunion, mais auſſi il n'y eût jamais eu de guerre civile. Ch. CLXXII.

Le pape *Paul III*, *Farnèſe*, propoſe Vicence; mais les Vénitiens répondent que le divan de Conſtantinople prendrait trop d'ombrage d'une aſſemblée de Chrétiens dans le territoire de Veniſe. Il propoſe Mantoue; mais le ſeigneur de cette ville craint d'y voir une garniſon étrangère; enfin il ſe décide pour la ville de Trente, voulant complaire à l'empereur, dont il avait très-grand beſoin; car il eſpérait alors obtenir l'inveſtiture du Milanais, pour ſon bâtard *Pierre Farnèſe*, auquel il donna depuis Parme & Plaiſance. 1542.

Le concile eſt enfin convoqué par une bulle de *l'autorité du Père, du Fils, du S.-Eſprit, des apôtres Pierre & Paul, laquelle autorité le pape exerce en terre :* priant l'empereur, le roi de France, & les autres princes de venir au concile. *Charles V* témoigne ſon indignation, de ce qu'on oſe mettre un roi à côté de lui, & ſur-tout un roi allié des Muſulmans, après tous les ſervices rendus par l'empereur à l'Égliſe. Il oubliait le pillage de Rome. 1545.

Ch. CLXXII.

Bonne bulle de *Paul III.*

Le pape *Paul III*, voulant donner l'investiture de Parme & Plaisance à son bâtard, croyait alors avoir besoin du secours de *François I.* Pour intimider l'empereur, pressé, à la fois, par les Turcs & par les protestans, il menace *Charles V* du sort de *Dathan*, *Coré* & *Abiron*, s'il s'oppose à l'investiture de Parme; ajoûtant que *les Juifs sont dispersés pour avoir supplicié le maître*, & que *les Grecs sont asservis pour avoir bravé le vicaire.*

Après bien des intrigues, l'empereur & le pape se réconcilient. *Charles* permet que le bâtard du pape règne à Parme; & *Paul* envoie trois légats pour ouvrir à Trente le concile qu'il doit diriger à Rome. Ces légats ont un chiffre avec le pape; c'était une invention alors très-peu commune, & dont les Italiens se servirent les premiers.

Quatre ans d'indulgence ou environ.

Les légats & l'archevêque de Trente commencent par accorder trois ans & cent soixante jours de délivrance du purgatoire à quiconque se trouvera dans la ville, à l'ouverture du concile.

1545. Le pape défend par une bulle, qu'aucun prélat comparaisse par procureur, & aussi-tôt les procureurs de l'archevê-

que de Mayence arrivent & ſont bien reçus. Cette loi ne regardait pas les évêques princes d'Allemagne, qu'on avait tant d'intérêt de ménager.

Ch. CLXXII.

Août.

PAUL III inveſtit enfin ſon fils *Pierre-Louis Farnèſe*, du duché de Parme & de Plaiſance, avec la connivence de *Charles-Quint*, & publie un jubilé.

Plaiſant ſermon à l'ouverture du concile.

LE concile s'ouvre par le ſermon de l'évêque de Bitonto. Ce prélat prouve qu'un concile était néceſſaire, premièrement « parce que pluſieurs conciles » ont dépoſé des rois & des empereurs; » ſecondement, parce que dans l'*Énéïde* » *Jupiter* aſſembla le conſeil des Dieux. » Il dit qu'à la création de l'homme, & » à la tour de Babel, DIEU s'y prit en » forme de concile, & que tous les pré» lats doivent ſe rendre à Trente com» me dans le cheval de Troye: enfin » que la porte du concile & du para» dis eſt la même; l'eau vive en dé» coule, les pères doivent en arroſer » leurs cœurs, comme des terres ſè» ches; faute de quoi, le S.-Eſprit leur » ouvrira la bouche comme à *Balaam* » & à *Caïphe* ».

UN tel diſcours ſemble réfuter ce que nous avons dit de la renaiſſance des lettres en Italie. Mais cet évêque

Ch. CLXXII.

de Bitonto était un moine du Milanais ; un Florentin, un Romain, un élève des *Bembo* & des *Caza*, n'eût point parlé ainsi. Il faut songer que le bon goût établi dans plusieurs villes ne s'est jamais étendu dans toutes les provinces.

1546. La première chose qui fut ordonnée par le concile, c'est que les prélats fussent toujours revêtus de l'habit de leur profession. La coutume était alors de s'habiller en séculiers, excepté quand ils officiaient.

Il y avait alors peu de prélats au concile, & la plupart des évêques des grands siéges, menaient avec eux des théologiens qui parlaient pour eux. Il y avait aussi des théologiens employés par le pape.

Premières disputes au concile.

Presque tous ces théologiens étaient ou de l'Ordre de *S. François*, ou de celui de *S. Dominique*. Ces moines disputèrent sur le péché originel, malgré les ambassadeurs de l'empereur, qui réclamaient en vain contre ces disputes, regardées par eux comme inutiles. Ces moines entamèrent la grande question, si la Vierge, mère de Jésus-Christ, naquit soumise au péché d'*Adam ?* Les dominicains, ennemis des

franciscains soutinrent toujours avec *S. Thomas*, qu'elle fut conçue dans le péché. La dispute fut vive & longue, & le concile ne la termina qu'en statuant qu'on ne comprenait pas la Vierge dans le péché originel commun à tous les hommes, mais aussi qu'on ne l'en exceptait pas.

CH, CLXXII. Bonne décision.

DUPRAT, évêque de Clermont, demande ensuite qu'on prie DIEU pour le roi de France, comme pour l'empereur, puisque ce roi a été invité au concile; mais il est refusé, sous prétexte qu'il aurait fallu prier aussi pour les autres rois, & qu'on aurait indisposé ceux qu'on eût nommés les derniers. Leurs rangs n'étaient plus réglés comme autrefois.

PIERRE D'ANÈS arrive en qualité d'ambassadeur de France. C'est alors que, dans une des congrégations, il fit cette fameuse réponse à un évêque Italien, qui dit, après l'avoir entendu haranguer, *Vraiment ce coq chante bien*. Les mots de *coq* & de *Français*, signifient la même chose dans la langue latine dont se servait cet évêque. *D'Anès* répondit à ce froid jeu de mots: » Plût » à DIEU que *Pierre* se repentît au chant » du coq !

1546.

Gallus cantat.

Ch. CLXXII.

C'EST ici le lieu de placer le mot de *Don Barthelemi des Martyrs*, primat de Portugal, qui, en parlant de la néceſſité d'une réformation, dit : » Les » très-illuſtres cardinaux doivent être » très-illuſtrement réformés.

LES évêques cédaient avec peine aux cardinaux qu'ils ne comptaient pas dans la hiérarchie de l'Égliſe ; & les cardineux alors ne prenaient point le titre d'*Éminence*, qu'ils ne ſe ſont donné que ſous *Urbain VIII.* On peut encore obſerver que tous les pères & les théologiens du concile parlaient en latin dans les ſeſſions ; mais ils avaient quelque peine à s'entendre les uns les autres ; un Polonais, un Anglais, un Alleman, un Français, un Italien, prononçant tous d'une manière très-différente.

1546. Queſtion ſur la réſidence.

UNE des plus importantes queſtions qui furent agitées, fut celle de la réſidence & de l'établiſſement des évêques de droit divin. Preſque tous les prélats, excepté ceux d'Italie, attachés particulièrement au pape, s'obſtinèrent toujours à vouloir qu'on décidât que leur inſtitution était divine ; prétendant que, ſi elle ne l'était pas, ils ne ſe voyaient pas en droit de condamner les

les proteſtans. Mais auſſi en recevant leurs bulles du pape, comment pouvaient-ils être établis purement de droit divin ? Si le concile conſtatait ce droit, le pape n'était qu'un évêque comme eux. Sa chaire était la première dans l'Égliſe Latine, mais non le principe des autres chaires ; elle perdait ſon autorité ; & cette queſtion, qui d'abord ſemblait purement théologique, tenait, en effet, à la politique la plus délicate. Elle fut long-tems débattue avec éloquence, & aucun des papes ſous qui ſe tint ce long concile, ne ſouffrit qu'elle fût décidée.

CH. CLXXII.

De la grace ; *profond.*

LES matières de la prédeſtination & de la grace furent long-tems agitées. Les décrets furent formés. *Dominique de Soto*, théologien dans ce concile, expliqua ces décrets en faveur de l'opinion des dominicains, en trois volumes *in-folio* ; mais frère *André Véga* les expliqua en quinze tomes, à l'avantage des cordeliers.

LA doctrine des ſept ſacremens fut enſuite examinée long-tems avec attention, & n'excita aucune diſpute.

APRÈS avoir établi cette doctrine telle qu'elle eſt reçue par toute l'Égliſe Latine, on paſſa à la pluralité des bé- 1547.

Ch. CLXXII.

Pluralité des bénéfices; *délicat.*

néfices, article plus épineux. Plusieurs voix réclament contre l'abus introduit dès long-tems de tant de prélatures accumulées dans les mêmes mains. On renouvelle les plaintes faites du tems de *Clément VII*, qui donna en 1534 au cardinal *Hippolite* son neveu, la jouissance de tous les bénéfices de la terre vacans pendant six mois.

Le pape *Paul III* veut se réserver la décision de cette question; mais les pères décrètent qu'on ne peut posséder deux évêchés à la fois. Ils statuent pourtant qu'on le peut avec une dispense de Rome, & c'est ce qu'on n'a jamais refusé aux prélats Allemans; ainsi il est arrivé qu'un curé ne jouit jamais de deux paroisses de cent écus chacune, & qu'un prélat possède des évêchés de plusieurs millions. Il était de l'intérêt de tous les princes & de tous les peuples, de déraciner cet abus; il est cependant autorisé.

Concile transféré à Bologne.

Cet article ayant mis quelque aigreur dans les esprits, *Paul III* transfère le concile de Trente à Bologne, sous prétexte des maladies qui régnaient à Trente.

Fils du pape assassiné, & quelle suite.

Pendant les deux premières sessions du concile à Bologne, le bâtard du pape

Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme, devenu insupportable par l'insolence de ses débauches & de ses rapines, est assassiné dans Plaisance, ainsi que *Cosme de Médicis* l'avait été auparavant dans Florence, & *Julien* avant ce *Cosme*, & le duc *Galéas* à Milan, & tant d'autres princes nouveaux. Il n'est pas prouvé que *Charles-Quint* eût part à ce meurtre, mais il en recueillit le fruit dès le lendemain; & le gouverneur de Milan se saisit de Plaisance au nom de l'empereur.

CH. CLXXII.

1543. On peut juger si cet assassinat & cette promtitude à priver le pape de la ville de Plaisance, mirent des dissensions entre l'empereur & *Paul III*. Ces querelles influaient sur le concile; le peu d'évêques impériaux restés à Trente, ne voulaient point reconnaître les pères de Bologne.

C'est dans le tems de ces divisions, que *Charles-Quint* ayant vaincu les princes protestans dans la célèbre bataille de Mulberg en 1547, & marchant de succès en succès, mécontent du pape, n'espérant plus rien d'un concile divisé, ambitionne la gloire de faire ce que n'avait pu ce concile, de réunir, du moins pour un tems, les

O ij

Ch. CLXXII. catholiques & les proteſtans d'Allemagne. Il fait travailler des théologiens de tous les partis ; il fait publier ſon *inhalt*, ſon *interim*, profeſſion de foi paſſagère en attendant mieux. Ce n'était point ſe déclarer chef de l'Égliſe, comme le roi d'Angleterre *Henri VIII*, mais c'eût été l'être en effet, ſi les Allemans avaient eu autant de docilité que les Anglais.

Interim. Le fondement de cette formule de l'*interim*, eſt la doctrine romaine, mais mitigée, & expliquée en termes qui peuvent ne point choquer les réformateurs. On permet aux peuples le vin dans la communion ; on permet aux prêtres le mariage. Il y avait de quoi contenter tout le monde, ſi l'eſprit de diviſion pouvait jamais être content :
1548. mais ni les catholiques, ni les proteſtans ne furent ſatisfaits. *Paul III*, qui pouvait éclater contre cette entrepriſe, garda le ſilence. Il prévoyait qu'elle tomberait d'elle-même : & s'il oſait ſe ſervir des armes des *Grégoire VII* & des *Innocent IV* contre l'empereur, l'exemple de l'Angleterre & le pouvoir de *Charles* le faiſaient trembler.

D'autres intérêts, plus preſſans parce qu'ils ſont particuliers, troublent

la vie du pape. L'affaire de Parme & de Plaiſance était des plus épineuſes & des plus bizarres. *Charles-Quint*, comme maître de la Lombardie, vient de réunir Plaiſance à ce domaine, & peut y réunir Parme. Ch. CLXXII.

Affaires ſérieuſes.

Le pape, de ſon côté, veut réunir Parme à l'État écclésiaſtique, & donner un équivalent à ſon petit-fils *Octave Farnèſe*. Ce prince a épouſé une bâtarde de *Charles-Quint* qui lui ravit Plaiſance; il eſt petit-fils du pape, qui veut le priver de Parme; perſécuté à la fois par ſes deux grands-pères, il prend le parti d'implorer le ſecours de la France, & de réſiſter au pape ſon aïeul. Ainſi dans le concile de Trente c'eſt l'incontinence du pape & de l'empereur qui forme la querelle la plus importante. Ce ſont leurs bâtards qui produiſent les plus violentes intrigues, tandis que des moines théologiens argumentent. Ce pontife meurt ſaiſi de douleur, comme preſque tous les ſouverains, au milieu des troubles qu'ils ont excités, & qu'ils ne voient point finir. De grands reproches, & peut-être beaucoup de calomnies flétriſſent ſa mémoire.

JEAN DEL MONTÉ, Jules III, eſt

Ch. CLXXII.

1551.

La querelle de Parme traverse toujours le concile.

élu, & consent à rétablir le concile à Trente; mais la querelle de Parme traverse toujours le concile. *Octave Farnese* persiste à ne point rendre Parme à l'Église; *Charles-Quint* s'obstine à garder Plaisance, malgré les pleurs de sa fille *Marguerite*, épouse d'*Octave*; une autre bâtarde se jette à la traverse & attire la guerre en Italie; c'est la femme d'un frère d'*Octave*, fille du roi de France *Henri II*, & de la Duchesse de Valentinois; elle obtient aisément que *Henri* son père se mêle de la querelle. Ce roi protège donc les *Farnèses* contre l'empereur & le pape, & celui qui fait brûler les protestans en France, s'oppose à la tenue d'un concile contre les protestans.

Le roi très-chrétien contre le concile.

Tandis que le roi très-chrétien se déclare contre le concile, quelques princes protestans y envoient leurs ambassadeurs, comme *Maurice*, nouveau duc de Saxe, un duc de Virtemberg, & ensuite l'électeur de Brandebourg; mais ces ministres, peu satisfaits, s'en retournent bientôt. Le roi de France y envoie aussi un ambassadeur, *Jacques Amiot*, plus connu par sa naïve traduction de *Plutarque*, que par cette ambassade; mais il n'arrive

que pour protester contre l'assemblée.

CH. CLXXII.

1551.

CEPENDANT deux électeurs, Mayence & Trèves, prennent séance au-dessous des légats : deux cardinaux légats, deux nonces, deux ambassadeurs de *Charles-Quint*, un du roi des Romains, quelques prélats Italiens, Espagnols, Allemans, rendent au concile son activité.

Cordeliers & jacobins en querelle sur l'eucharistie.

LES cordeliers & les jacobins partagent encore les opinions des pères sur l'eucharistie, comme sur la prédestination. Les cordeliers soutiennent que le corps de DIEU, dans le sacrement, passe d'un lieu à un autre ; & les jacobins affirment que ce corps ne passe point d'un lieu à un autre, mais qu'il est fait, en un instant, du pain transsubstantié.

LES pères décident que le corps divin est sous l'apparence du pain, & son sang sous l'apparence du vin ; que le corps & le sang sont ensemble dans chaque espèce par concomitance, tout entiers, reproduits en un instant dans chaque parcelle & dans chaque goutte auxquelles on doit un culte de latrie.

Prétendu bal donné par le concile.

CEPENDANT, le prince *Philippe*, fils de *Charles-Quint*, depuis roi d'Espagne, & le prince héréditaire de Savoie passent par Trente. Il est dit dans quelques livres concernant les beaux-

Ch. CLXXII. arts, *que les pères donnèrent un bal à ces princes, que le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, & que les pères dansèrent avec beaucoup de gravité & de décence.* On cite ſur ce fait le cardinal *Palavicini*, & pour faire voir que la danſe n'eſt point une choſe profane, on ſe prévaut du ſilence de *Fra-Paolo*, qui ne condamne point ce bal du concile.

1552. Il eſt vrai que chez les Hébreux & chez les Gentils, la danſe fut ſouvent une cérémonie religieuſe. Mais il n'eſt pas vrai, comme on le dit, que *Palavicin* parle de cette danſe des pères. On réclame en vain l'indulgence de *Fra-Paolo*; s'il ne condamne point ce bal, c'eſt qu'en effet les pères ne danſèrent point. *Palavicin*, dans ſon livre onzième, chap. 15, dit ſeulement, qu'après un repas magnifique donné par le cardinal de *Mantoue*, préſident du concile, dans une ſalle bâtie exprès à trois-cents pas de la ville, il y eut des divertiſſemens, des joûtes, des danſes; mais il ne dit point du tout que ce préſident & le concile aient danſé.

Cardinal aſſaſſiné. Au milieu de ces divertiſſemens & des occupations plus ſérieuſes du concile, *Ferdinand I*, roi de Hongrie, frère

de *Charles-Quint*, fait aſſaſſiner le cardinal *Martinuſius* en Hongrie. Le concile, à cette nouvelle, eſt plein d'indignation & de trouble. Les pères remettent la connaiſſance de cet attentat au pape, qui n'en peut connaître ; ce n'eſt plus le tems des *Thomas Becquet* & des *Henri II* d'Angleterre. *Jules III* excommunie les aſſaſſins qui étaient Italiens, & au bout de quelque tems déclare le roi *Ferdinand*, frère du puiſſant *Charles-Quint*, abſous des cenſures. Le meurtre du célèbre *Martinuſius* demeure dans le grand nombre des aſſaſſinats impunis qui déshonorent la nature humaine.

CH. CLXXII.

De plus grandes entrepriſes dérangent le concile. Le parti proteſtant, défait à Mulberg, reprend vigueur ; il eſt en armes. Le nouvel électeur de Saxe *Maurice*, aſſiége Augsbourg. L'Empereur eſt ſurpris dans les défilés du Tirol : obligé de fuir avec ſon frère *Ferdinand*, il perd tout le fruit de ſes victoires. Les Turcs menacent la Hongrie. *Henri II*, toujours ligué avec les Turcs & les proteſtans, tandis qu'il fait bruler les hérétiques de ſon royaume, envoie des troupes en Allemagne & en Italie ; les pères du concile s'en-

1552. Le concile s'enfuit.

Ch. CLXXII.

ſuient en hâte de la ville de Trente ; & le concile eſt oublié pendant dix années.

1560.

Enfin en 1560, *Medequino, Pie IV*, qui ſe diſait de la maiſon de ces grands négocians, & de ces grands princes les *Médicis*, reſſuſcite le concile de Trente. Il invite tous les princes chrétiens, il envoie même des nonces aux princes proteſtans aſſemblés à Naumbourg en Saxe. Il leur écrit, *à mon cher fils*, mais ces princes ne le reconnaiſſent point pour père, & refuſent ſes lettres.

1562. Il recommence.

Le concile recommence par une proceſſion de cent douze évêques entre deux files de mouſquetaires. Un évêque de Reggio prêche avec plus d'éloquence que n'avait fait l'évêque de Bitonto. On ne peut relever davantage le pouvoir de l'Égliſe ; il égale ſon autorité à celle de Dieu : *Car*, dit-il, *l'Égliſe a détruit la circonciſion & le ſabbat que* Dieu *même avaient ordonnés*. Dans les deux années 1562 & 63 que dura la repriſe du concile, il s'élève preſque toujours des diſputes entre les ambaſſadeurs ſur la préſéance. Ceux de Bavière veulent l'emporter ſur ceux de Veniſe ; mais ils cèdent

enfin après de longues conteſtations.

Ch. CLXXII.

1562.

LES ambaſſadeurs des cantons Suiſſes catholiques, demandent la préſéance ſur ceux du duc de Florence, & l'obtiennent. L'un de ces députés Suiſſes, nommé *Melchior Luci*, dit qu'il eſt prêt à ſoutenir le concile avec ſon épée, & de traiter les ennemis de l'Égliſe, comme ſes compatriotes ont traité le curé *Zuingle* & ſes adhérens, qu'ils tuèrent & qu'ils brulèrent pour la bonne cauſe.

Suiſſes offrent de tuer les ennemis du concile.

MAIS la plus grande diſpute fut entre les ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne. Le comte de *Luna*, ambaſſadeur de *Philippe II*, roi d'Eſpagne, veut être encenſé à la meſſe & baiſer la patêne, avant *Ferrier*, ambaſſadeur de France. Ne pouvant obtenir cette diſtinction, il ſe réduit à ſouffrir qu'on employe en même tems deux patênes & deux encenſoirs. *Ferrier* fut inflexible. On ſe menace de part & d'autre; le ſervice eſt interrompu, l'égliſe eſt remplie de tumulte. On appaiſe enfin ce différend, en ſupprimant la cérémonie de l'encenſoir, & le baiſer de la patêne.

Querelles ſur le *punctilio*.

D'AUTRES difficultés retardaient l'examen des queſtions théologiques. Les ambaſſadeurs de l'empereur *Ferdinand*,

Ch. CLXXII.

ſucceſſeur de *Charles-Quint*, veulent que cette aſſemblée ſoit un nouveau concile, & non pas une continuation du premier. Les légats prennent un parti mitoyen ; ils diſent : *Nous continuons le concile en l'indiquant, & nous l'indiquons en le continuant.*

1562. Mars. Diſputes ſur la réſidence.

La grande queſtion de l'inſtitution & de la réſidence des prélats de droit divin, ſe renouvelle avec chaleur ; les évêques Eſpagnols, aidés de quelques prélats arrivés de France, ſoutiennent leurs prétentions ; c'eſt à cette occaſion qu'ils ſe plaignent que le S.-Eſprit arrive toujours de Rome dans la malle du courier, bon mot célèbre dont les proteſtans ont triomphé.

Pie IV, outré de l'obſtination des évêques, dit que les ultramontains ſont ennemis du S.-Siége, qu'il aura recours à un million d'écus d'or. Les prélats Eſpagnols ſe plaignent hautement que les prélats Italiens abandonnent les droits de l'épiſcopat, & qu'ils reçoivent du pape ſoixante écus d'or par mois : la plupart des prélats Italiens étaient pauvres, & le S.-Siége de Rome, plus riche que tous les évêques du concile enſemble, pouvait les aider avec bienſéance ; mais ceux qui reçoivent

ſont toujours de l'avis de celui qui donne.

Ch. CLXXII.

Pie IV donne de l'argent à Catherine de Médicis.

PIE IV offre à *Catherine de Médicis*, régente de France, cent mille écus d'or, & cent mille autres en prêt, avec un corps de Suiſſes & d'Allemans catholiques, ſi elle veut exterminer les huguenots de France, faire enfermer dans la Baſtille *Monluc*, évêque de Valence, ſoupçonné de les favoriſer, & le chancelier de *l'Hôpital* non moins ſuſpect, mais qui était le plus grand-homme de France, ſi ce titre eſt dû au génie, à la ſcience & à la probité réunies. Le pape demande encore qu'on aboliſſe toutes les loix des parlemens de France, ſur tout ce qui concerne l'Égliſe; &, dans ces eſpérances, il donne vingt cinq mille écus d'avance. L'humiliation de recevoir cette aumône de vingt-cinq mille écus, montre dans quel abîme de miſère le gouvernement de France était alors plongé. 1562.

CE fut un plus grand opprobre, quand le cardinal de *Lorraine*, arrivant enfin au concile avec quelques évêques Français, commença par ſe plaindre que le pape n'eût donné que vingt-cinq mille écus au roi ſon maître. C'eſt alors que l'ambaſſadeur *Ferrier*, dans ſon diſ- Novembre.

CH. CLXXII.

cours au concile, compare *Charles IX* enfant, à l'empereur *Conſtantin.* Chaque ambaſſadeur ne manquait pas de faire la même comparaiſon en faveur de ſon ſouverain; ce parallèle ne convenait à perſonne; d'ailleurs *Conſtantin* ne reçut jamais d'un pape vingt-cinq mille écus de ſubſide, & il y avait un peu de différence entre un enfant dont la mère était régente dans une partie des Gaules, & un empereur d'Orient & d'Occident.

Plaintes de l'empereur *Ferdinand*, à qui on ne donne point d'argent.

LES ambaſſadeurs de *Ferdinand* au concile ſe plaignaient cependant avec aigreur que le pape eût promis de l'argent à la France. Ils demandaient que le concile réformât le pape & ſa cour, qu'il n'y eût tout au plus que vingt-quatre cardinaux, ainſi que le concile de Baſle l'avait ſtatué, ne ſongeant pas que ce petit nombre les rendrait plus conſidérables. *Ferdinand I* demandait

1562.

encore que chaque nation priât DIEU dans ſa langue, que le calice fût accordé aux laïques, & qu'on laiſsât les princes Allemans maîtres des biens eccléſiaſtiques dont ils s'étaient emparés.

ON faiſait de telles propoſitions quand on était mécontent du ſiége de

Rome, & on les oubliait quand on s'était rapproché.

Ch. CLXXII.

Disputes sur le calice.

La dispute sur le calice dura longtems. Plusieurs théologiens affirmèrent que la coupe n'est pas nécessaire à la communion ; que la manne du désert, figure de l'eucharistie, avait été mangée sans boire ; que *Jonathas* ne but point en mangeant son miel ; que Jésus-Christ, en donnant le pain aux apôtres, les traita en laïques, & qu'il les fit prêtres en leur donnant le vin. Cette question fut décidée avant l'arrivée du cardinal de *Lorraine* ; mais ensuite on laissa au pape la liberté d'accorder ou de refuser le vin aux laïques, selon qu'il le trouverait plus convenable.

16 Juillet.

Plaisant discours du jésuite *Lainès*.

La question du droit divin se renouvelait toujours & divisait le concile. C'est à cette occasion que le jésuite *Lainès*, successeur d'*Ignace* dans le généralat, & théologien du pape au concile, dit, *que les autres Églises ne peuvent réformer la cour Romaine, parce que l'esclave n'est pas au-dessus de son seigneur.*

Les évêques Italiens étaient de son avis ; ils ne reconnaissaient de droit divin que dans le pape. Les évêques Fran-

Ch. CLXXII. çais arrivés avec le cardinal de *Lorraine*, se joignent aux Espagnols contre la cour de Rome; & les prélats Italiens disaient que le concile était tombé *della rogna Spagnuola nel mal Francese.*

1563. Pères gagnés par argent. Il fallut négocier, intriguer, répandre de l'argent. Les légats gagnaient autant qu'ils pouvaient les théologiens étrangers. Il y eut sur-tout un certain *Hugonis*, docteur de Sorbonne, qui leur servit d'espion. Il fut avéré qu'il avait reçu cinquante écus d'or d'un évêque de Vintimiglia, pour rendre compte des secrets du cardinal de *Lorraine.*

Octobre. Théologiens Français mal payés. La cour de France, épuisée alors par les querelles de religion & de politique, n'avait pas même de quoi payer ses théologiens au concile; ils retournent tous en France, excepté cet *Hugonis*, pensionnaire des légats; neuf évêques Français avaient déjà quitté le concile, & il n'en restait plus que huit.

Les querelles de religion faisaient alors couler le sang en France, comme elles en avaient inondé l'Allemagne du tems de *Charles-Quint*: une paix passagère avait été signée avec le parti pro-

teſtant au mois de Mars de cette année 1563. Le pape, courroucé de cette paix, fait condamner à Rome par l'inquiſition le cardinal de *Châtillon*, évêque de Beauvais, huguenot déclaré; mais il enveloppa dans cette condamnation dix autres évêques de France, & on ne voit point que ces évêques en appellent au concile: quelques-uns ſe contentent de ſe pourvoir aux parlemens du royaume. En un mot, aucune congrégation du concile ne réclama contre cet acte d'autorité.

CH. CLXXII.

1563. Décret contre les rois.

Les pères prennent ce tems pour former un décret contre tous les princes qui voudront juger les eccléſiaſtiques, & leur demander des ſubſides. Tous les ambaſſadeurs s'oppoſent à ce décret qui ne paſſe point; la querelle s'échauffe. L'ambaſſadeur de France, *Ferrier*, dit dans le tumulte: *Quand* JÉSUS-CHRIST *approche, il ne faut pas crier ici comme les diables: envoyez-nous dans des troupeaux de cochons.* On ne voit pas bien quel rapport ce troupeau de cochons pouvait avoir avec cette diſpute.

Après tant d'altercations toujours vives & toujours appaiſées par la prudence des légats, on preſſe la conclu-

Ch. CLXXII.

sion du concile. On y décrète dans la vingt-quatrième session, que le lien du mariage est perpétuel depuis *Adam*, qu'il est devenu un sacrement depuis JÉSUS-CHRIST, que l'adultère ne peut le dissoudre, & qu'il ne peut être annullé que par la parenté au quatrième dégré, à moins d'une dispense du pape. Les protestans, au contraire, pensaient qu'on peut épouser sa cousine, & qu'on peut quitter une femme adultère pour en prendre une autre.

11 Nov. Décret sur le mariage.

LE concile déclare dans cette session, que les évêques dans les causes criminelles ne peuvent être jugés que par le pape, & que, s'il est besoin, c'est à lui seul de commettre des évêques pour juges. Cette jurisprudence n'est pas admise dans la plupart des tribunaux, & sur-tout en France.

1563. 23 Décemb.

Dans la dernière session on prononce anathême contre ceux qui rejettent l'invocation des saints, qui prétendent qu'il ne faut invoquer que DIEU seul, & qui pensent que DIEU n'est pas semblable aux princes faibles & bornés qu'on ne peut aborder que par leurs courtisans.

Reliques.

Anathême contre ceux qui ne vénèrent pas les reliques, qui pensent que

les os des morts n'ont rien de commun avec l'eſprit qui les anima, & que ces os n'ont aucune vertu. Anathême contre ceux qui nient le purgatoire, ancien dogme des Égyptiens, des Grecs & des Romains, ſanctifié par l'Égliſe, & regardé par quelques-uns comme plus convenable à un DIEU juſte & clément qui châtie & qui pardonne, que l'enfer éternel, qui ſemble annoncer l'Être infini comme infiniment implacable.

CH. CLXXII.

DANS tous ces anathêmes on ne ſpécifie ni les peuples de la confeſſion d'Augsbourg, ni ceux de la communion de *Zuingle* & de *Calvin*, ni les Anglicans.

Moines.

CETTE même ſeſſion permet que les moines faſſent des vœux à l'âge de ſeize ans, & les filles à douze; permiſſion regardée comme très-préjudiciable à la police des États, mais ſans laquelle les Ordres monaſtiques ſeraient bientôt anéantis.

ON ſoutient la validité des indulgences, première ſource des querelles pour leſquelles ce concile fut convoqué, & on défend de les vendre : cependant on les vend encore à Rome, mais à très-bon marché; on les revend quatre ſols

Indulgences à quatre ſols.

Ch. CLXXII.

1563.

la pièce dans quelques petits cantons catholiques Suiſſes. Le grand profit ſe fait dans l'Amérique Eſpagnole, où l'on eſt plus riche & plus ignorant que dans les petits cantons.

On finit enfin par recommander aux évêques de ne céder jamais la préſéance aux miniſtres des rois, & aux ſeigneurs.

Le concile eſt ſouſcrit par quatre légats du pape, onze cardinaux, vingt-cinq archevêques, cent ſoixante-huit évêques, ſept abbés, trente-neuf procureurs d'évêques abſens, & ſept généraux d'Ordres.

On n'y employa pas la formule : *Il a ſemblé bon au S.-Eſprit & à nous ;* mais, *En préſence du S.-Eſprit, il nous a ſemblé bon.*

Le cardinal de *Lorraine* renouvela les anciennes acclamations des premiers conciles Grecs ; il s'écria : *Longues années au pape, à l'empereur & aux rois.* Les pères répétèrent les mêmes paroles. On ſe plaignit en France qu'il n'eût point nommé le roi ſon maître, & on vit dès-lors combien ce cardinal craignait d'offenſer *Philippe II*, qui fut le ſoutien de la ligue.

Fin du concile.

Ainsi finit ce concile, qui dura, dans

ſes interruptions depuis ſa convocation, l'eſpace de vingt-un ans. Les théologiens qui n'avaient point de voix délibérative, y expliquèrent les dogmes; les prélats prononcèrent, les légats du pape les dirigèrent; ils appaisèrent les murmures, adoucirent les aigreurs, éludèrent tout ce qui pouvait bleſſer la cour de Rome, & furent toujours les maîtres.

CH. CLXXII.

Le concile de Trente commença le 13 decembre 1545, et se termina le 4 decembre 1563. Le Pape en confirma les décrets par sa bulle du 26 janv. 1564. V. la chronologie des conciles p. 236, dans l'art de vérifier les dates.

CHAPITRE CLXXIII.

De la France ſous HENRI *III. Sa tranſplantation en Pologne. Sa fuite. Son retour en France. Mœurs du tems. Ligue. Aſſaſſinats. Meurtre du roi. Anecdotes curieuſes.*

Ch. CLXXIII. 1573.

AU milieu de ces déſaſtres & de ces diſputes, le Duc d'*Anjou*, qui avait acquis quelque gloire en Europe dans les journées de Jarnac & de Moncontour, eſt élu roi de Pologne. Il ne regardait cet honneur que comme un exil. On l'appelait chez un peuple dont il n'entendait pas la langue, regardé alors comme barbare, & qui, moins malheureux à la vérité que les Français, moins fanatique, moins agité, était cependant beaucoup plus agreſte. L'apanage du duc d'*Anjou* lui valait plus que la couronne de Pologne; il ſe montait à douze cent mille livres; & ce royaume éloigné était ſi pauvre, que dans le diplôme de l'élection on ſtipula, comme une clauſe eſſentielle, que le roi dépenſerait ces douze cent mille

livres en Pologne. Il va donc chercher avec douleur cette terre étrangère. Il n'avait pourtant rien à regretter en France : la cour qu'il abandonnait était en proie à autant de diſſenſions que le reſte de l'État. C'étaient chaque jour des conſpirations, ou réelles ou ſuppoſées, des duels, des aſſaſſinats, des empriſonnemens ſans forme & ſans raiſon, pires que les troubles qui en étaient cauſe. On ne voyait pas tomber ſur les échaffauds autant de têtes conſidérables qu'en Angleterre; mais il y avait plus de meurtres ſecrets, & on commençait à connaître le poiſon.

CEPENDANT, quand les ambaſſadeurs de Pologne vinrent à Paris rendre hommage à *Henri III*, on leur donna la fête la plus brillante & la plus ingénieuſe. Le naturel & les graces de la nation perçaient encore à travers tant de calamités & de fureurs. Seize dames de la cour repréſentant les ſeize principales provinces de France, ayant danſé un ballet accompagné de machines, préſentèrent au roi de Pologne & aux ambaſſadeurs des médailles d'or, ſur leſquelles on avait gravé les productions qui caractériſaient chaque province.

Ch. CLXXIII.

1574.

A peine *Henri III* eſt-il tranſplanté ſur le trône de Pologne, que *Charles IX* meurt à l'âge de vingt-quatre ans & un mois. Il avait rendu ſon nom odieux à toute la terre, dans un âge où les citoyens de ſa capitale ne ſont pas encore majeurs. La maladie qui l'emporta eſt très-rare; ſon ſang coulait par tous les pores: cet accident, dont il y a quelques exemples, eſt la ſuite ou d'une crainte exceſſive, ou d'une paſſion furieuſe, ou d'un tempérament violent & atrabilaire. Il paſſa dans l'eſprit des peuples, & ſur-tout des proteſtans, pour l'effet de la vengeance divine: opinion utile, ſi elle pouvait arrêter les attentats de ceux qui ſont aſſez puiſſans & aſſez malheureux pour n'être pas ſoumis au frein des loix.

Dès que *Henri III* apprend la mort de ſon frère, il s'évade de Pologne comme on s'enfuit de priſon. Il aurait pu engager le ſénat de Pologne à ſouffrir qu'il ſe partageât entre ce royaume & ſes pays héréditaires, comme il y en a eu tant d'exemples; mais il s'empreſſa de fuir de ce pays alors ſauvage, pour aller chercher dans ſa patrie des malheurs, & une mort non moins funeſte

que

que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en France.

Il quittait un pays où les mœurs étaient dures, mais simples, & où l'ignorance & la pauvreté rendaient la vie triste, mais exempte des grands crimes. La cour de France était, au contraire, un mélange de luxe, d'intrigues, de galanteries, de débauches, de complots, de superstition & d'athéïsme. *Catherine de Médicis*, nièce du pape *Clément VII*, avait introduit la vénalité de presque toutes les charges de la cour, telle qu'elle était à celle du pape. La ressource utile pour un tems, & dangereuse pour toujours, de vendre les revenus de l'État à des partisans qui avançaient l'argent, était encore une invention qu'elle avait apportée d'Italie. La superstition de l'astrologie judiciaire, des enchantemens & des sortiléges, était aussi un des fruits de sa patrie transplanté en France. Car, quoique le génie des Florentins eût fait revivre dès long-tems les beaux arts, il s'en fallait beaucoup que la vraie philosophie fût connue. Cette reine avait amené avec elle un astrologue nommé *Luc Gauric*, homme qui n'eût été de nos jours qu'un misérable charlatan méprisé de la

populace, mais qui alors était un homme très-important. Les curieux conſervent encore des anneaux conſtellés, des *Taliſmans* de ces tems-là. On a cette fameuſe médaille où *Cathérine* eſt repréſentée toute nue entre les conſtellations d'*Aries* & *Taurus*, le nom d'*Ébullé Aſmodée* ſur ſa tête, ayant un dard dans une main, un cœur dans l'autre, & dans l'exergue le nom d'*Oxiel*.

JAMAIS la démence des ſortiléges ne fut plus en crédit. Il était commun de faire des figures de cire, qu'on piquait au cœur en prononçant des paroles inintelligibles. On croyait par-là faire périr ſes ennemis ; & le mauvais ſuccès ne détrompait pas. On fit ſubir la queſtion à *Coſme Ruggieri* Florentin, accuſé d'avoir attenté par de tels ſortiléges à la vie de *Charles IX*. Un de ces ſorciers condamné à être brûlé, dit dans ſon interrogatoire, qu'il y en avait plus de trente mille en France.

CES manies étaient jointes à mille pratiques de dévotion, & ces pratiques ſe mêlaient à la débauche effrénée. Les proteſtans, au contraire, qui ſe piquaient de réforme, oppoſaient des mœurs auſtères à celles de la cour ; ils puniſſaient de mort l'adultère. Les ſpec-

tacles, les jeux leur étaient autant en horreur que les cérémonies de l'Église romaine; ils mettaient presque au même rang la messe & les sortiléges. De sorte qu'il y avait deux nations dans la France absolument différentes l'une de l'autre; & on espérait d'autant moins la réunion, que les huguenots avaient, sur-tout depuis la *S.-Barthelemi*, formé le dessein de s'ériger en république.

Ch. CLXXIII.

Les protestants voulaient une république.

Henri IV chef du parti calviniste.

Le roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV*, & le prince *Henri de Condé*, fils de *Louis*, assassiné à Jarnac, étaient les chefs du parti; mais ils avaient été retenus prisonniers à la cour depuis le tems des massacres. *Charles IX* leur avait proposé l'alternative d'un changement de religion ou de la mort. Les princes, en qui la religion n'est presque jamais que leur intérêt, se résolvent rarement au martyre. *Henri de Navarre*, & *Henri de Condé*, s'étaient faits catholiques; mais vers le tems de la mort de *Charles IX*, *Condé*, évadé de prison, avait abjuré l'Église Romaine à Strasbourg; &, réfugié dans le Palatinat, il ménageait chez les Allemans les secours pour son parti, à l'exemple de son père.

Religion des princes.

Henri III revient en France.

HENRI III, en revenant en France,

Ch. CLXXIII.

pouvait la rétablir : elle était ſanglante, déchirée, mais non démembrée. Pignerol, le marquiſat de Saluces, & par conſéquent les portes de l'Italie, étaient encore à elle. Une adminiſtration tolérable peut guérir en peu d'années les plaies d'un royaume dont le terrein eſt fertile & les habitans induſtrieux. *Henri de Navarre* était toujours entre les mains de la reine-mère, déclarée régente par *Charles IX*, juſqu'au retour du nouveau roi. Les proteſtans ne demandaient que la ſûreté de leurs biens & de leur religion ; & leur projet de former une république, ne pouvait prévaloir contre l'autorité ſouveraine, déployée ſans faibleſſe & ſans excès. Il eût été aiſé de les contenir. Tel avait toujours été l'avis des plus ſages têtes, d'un chancelier de *l'Hôpital*, d'un *Paul de Foix*, d'un *Chriſtophe de Thou*, père du véridique & éloquent hiſtorien, d'un *Pibrac*, d'un *Harlai* : mais les favoris, croyant gagner à la guerre, la firent réſoudre.

Mal reçu.

A peine donc le roi fut à Lyon, qu'avec le peu de troupes qu'on lui avait amenées, il voulut forcer des villes, qu'il eût pu ranger à leur devoir avec un peu de politique. Il dut s'apperce-

voir, quand il voulut entrer à main armée dans une petite ville nommée Livron, qu'il n'avait pas pris le bon parti; on lui cria du haut des murs: *Approchez, assassins; venez, massacreurs; vous ne nous trouverez pas endormis comme l'amiral.*

CH. CLXXIII.

Il n'avait pas alors de quoi payer ses soldats; ils se débandèrent; & trop heureux de n'être point attaqué dans son chemin, il alla se faire sacrer à Reims, & faire son entrée dans Paris sous ces tristes auspices, & au milieu de la guerre civile qu'il avait fait renaître à son arrivée, & qu'il eût pu étouffer. Il ne sut ni contenir les huguenots, ni contenter les catholiques, ni réprimer son frère le duc d'Alençon alors duc d'Anjou, ni gouverner ses finances, ni discipliner une armée; il voulait être absolu, & ne prit aucun moyen de l'être. Ses débauches honteuses avec ses mignons le rendirent odieux: ses superstitions, ses processions, dont il croyait couvrir ses scandales & qui les augmentaient, l'avilirent: ses profusions dans un tems où il fallait n'employer l'or que pour avoir du fer, énervèrent son autorité. Nulle police, nulle justice: on tuait, on as-

Anarchie.

Ch. CLXXIII.

ſaſſinait ſes favoris ſous ſes yeux, ou ils s'égorgeaient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère, le duc d'Anjou, catholique, s'unit contre lui avec le prince *Henri de Condé*, calviniſte ; & fait venir des Suiſſes, tandis que *Condé* rentre en France avec des Allemans.

Guiſe le balafré.

Dans cette anarchie, *Henri*, duc de *Guiſe*, fils de *François*, riche, puiſſant, devenu le chef de la maiſon de *Lorraine* en France, ayant tout le crédit de ſon père, idolâtré du peuple, redouté à la cour, force le roi à lui donner le commandement des armées. Son intérêt était que tout fût brouillé, afin que la cour eût toujours beſoin de lui.

Le roi demande de l'argent à la ville de Paris ; elle lui répond qu'elle a fourni trente-ſix millions d'extraordinaire en quinze ans, & le clergé ſoixante millions ; que les campagnes ſont déſolées par la ſoldateſque, la ville par la rapacité des financiers, l'Égliſe par la ſimonie & le ſcandale. Il n'obtient que des plaintes au lieu de ſecours.

Cependant le jeune *Henri de Navarre* ſe ſauve enfin de la cour, où il était toujours priſonnier. On pouvait le retenir comme prince du ſang ; mais

on n'avait nul droit ſur la liberté d'un roi; il l'était en effet de la baſſe Navarre; & la haute lui appartenait par droit d'héritage. Il va en Guienne. Les Allemans appelés par *Condé*, entrent dans la Champagne. Le duc d'Anjou, frère du roi, eſt en armes.

La *S.-Barthelemi* déſavouée par *Henri III.*

Les dévaſtations qu'on avait vues ſous *Charles IX*, recommencent. Le roi fit alors, par un traité honteux dont on ne lui ſait point de gré, ce qu'il aurait dû faire en ſouverain habile à ſon avènement : il donna la paix; mais il accorda beaucoup plus qu'on ne lui eût demandé d'abord : libre exercice de la religion réformée, temples, ſynodes; chambres mi-parties de catholiques & de réformés dans les parlemens de Paris, de Toulouſe, de Grenoble, d'Aix, de Rouen, de Dijon, de Rennes. Il déſavoue publiquement la *S.-Barthelemi*, à laquelle il n'avait eu que trop de part. Il exempte d'impoſitions pour ſix ans les enfans de ceux qui ont été tués dans les maſſacres, réhabilite la mémoire de l'amiral *Coligni*; &, pour comble d'humiliation, il ſe ſoumet à payer les troupes Allemandes du prince Palatin *Caſimir*, qui le forçaient à cette paix. Mais n'ayant pas de quoi les ſatiſ-

Ch. CLXXIII.

faire, il les laiſſe vivre à diſcrétion pendant trois mois dans la Bourgogne & dans la Champagne. Enfin il envoie au prince *Caſimir* ſix cent mille écus par *Bélièvre*. *Caſimir* retient l'envoyé du roi en ôtage pour le reſte du paiement, & l'emmène priſonnier à Heidelberg, où il fait porter en triomphe au ſon des fanfares les dépouilles de la France, dans des chariots traînés par des bœufs dont on avait doré les cornes.

La ligue.

Ce fut cet excès d'opprobre qui enhardit le duc *Henri de Guiſe* à former la ligue projettée par ſon oncle le cardinal de *Lorraine*, & à s'élever ſur les ruines d'un royaume ſi malheureux & ſi mal gouverné. Tout reſpirait alors les factions, & *Henri de Guiſe* était fait pour elles. Il avait, dit-on, toutes les grandes qualités de ſon père, avec une ambition plus effrénée & plus artificieuſe. Il enchantait comme lui tous les cœurs. On diſait du père & du fils, qu'auprès d'eux tous les autres princes paraiſſaient peuple. On vantait la générosité de ſon grand cœur; mais il n'en avait pas donné un grand exemple, quand il foula aux pieds dans la rue Bétiſi le corps de l'amiral *Coligni*, jeté à ſes yeux par les fenêtres.

La première propoſition de la ligue fut faite dans Paris. On fit courir, chez les bourgeois les plus zélés, des papiers qui contenaient un projet d'aſſociation pour défendre la religion, le roi, & la liberté de l'État ; c'eſt-à-dire, pour opprimer à la fois le roi & l'État par les armes de la religion. La ligue fut enſuite ſignée ſolemnellement à Péronne, & dans preſque toute la Picardie. Bientôt après les autres provinces y entrent. Le roi d'Eſpagne la protège, & enſuite les papes l'autoriſent. Le roi, preſſé entre les calviniſtes qui demandaient trop de liberté, & les ligueurs qui voulaient lui ravir la ſienne, croit faire un coup d'état en ſignant lui-même la ligue, de peur qu'elle ne l'écrâſe. Il s'en déclare le chef, & par cela même il l'enhardit. Il ſe voit obligé de rompre malgré lui la paix qu'il avait donnée aux réformés, ſans avoir d'argent pour renouveller la guerre. Les États-Généraux ſont aſſemblés à Blois : mais on lui refuſe les ſubſides qu'il demande pour cette guerre, à laquelle les États mêmes le forçaient. Il n'obtient pas ſeulement la permiſſion de ſe ruiner en aliénant ſon domaine. 1576. Il aſſemble pourtant une armée, en ſe ruinant d'une au-

Ch. CLXXIII.

tre manière, en engageant les revenus de la couronne, en créant de nouvelles charges. Les hoſtilités ſe renouvellent de tous côtés, & la paix ſe fait encore. Le roi n'avait voulu avoir de l'argent & une armée, que pour être en état de ne plus craindre les *Guiſes* : mais dès que la paix eſt faite, il conſomme ce peu de reſſource en vains plaiſirs, en fêtes, en profuſions pour ſes favoris.

Il était difficile de gouverner un tel royaume autrement qu'avec du fer & de l'or. *Henri III* pouvait à peine avoir l'un & l'autre. Il faut voir quelles peines il eut à obtenir dans ſes preſſans beſoins treize cent mille francs du clergé pour ſix années, à faire vérifier au parlement quelques nouveaux édits burſaux, & avec quelle rapacité le marquis d'*O*, ſur-intendant des finances, dévorait cette ſubſiſtance paſſagère.

Guerre civile.

Il ne règnait pas. La ligue catholique, & les confédérés proteſtans ſe faiſaient la guerre malgré lui dans les provinces. Les maladies contagieuſes, la famine, ſe joignaient à tant de fléaux : & c'eſt dans ces tems de calamités, que, pour oppoſer des favoris au duc de *Guiſe*, ayant créé ducs & pairs *Joyeuſe* & d'*Épernon*, & leur ayant donné la

préséance sur leurs anciens pairs, il dépense quatre millions aux noces du duc de *Joyeuse*, en le mariant à la sœur de la reine sa femme, & en le faisant son beau frère. De nouveaux impôts pour payer ses prodigalités, excitent l'indignation publique. Si le duc de *Guise* n'avait pas fait une ligue contre lui, la conduite du roi suffisait pour en produire une.

Ch. CLXXIII.

C'EST dans ce tems que le duc d'Anjou son frère va dans les Pays-bas chercher, au milieu d'une désolation non moins funeste, une principauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence. Comme *Henri III* permettait à son frère d'aller ravir les provinces des Pays-bas à *Philippe II*, à la tête des mécontens de Flandres, on peut juger si le roi d'Espagne encourageait la ligue en France, où elle prenait chaque jour de nouvelles forces. Quelle ressource le roi crut-il avoir contre elle? Celle d'instituer des confréries de pénitens, de bâtir des cellules de moines à Vincennes pour lui & pour les compagnons de ses plaisirs, de prier DIEU en public tandis qu'il outrageait la nature en secret, de se vêtir d'un sac blanc, de porter une discipline & un rosaire à la

Ch. CLXXIII.

ceinture, & de s'appeller *Frère Henri.* Cela même indigna & enhardit les ligueurs. On prêchait publiquement dans Paris contre sa dévotion scandaleuse. La faction des seize se formait sous le duc de *Guise*, & Paris n'était plus au roi que de nom.

1585.

HENRI DE GUISE, devenu maître du parti catholique, avait déjà des troupes avec de l'argent de son parti, & il attaquait les amis du roi de Navarre. Ce prince, qui était, comme le roi *François I*, le plus généreux chevalier de son tems, offrit de vuider ce grand différend, en se battant contre le duc de *Guise*, ou seul à seul, ou dix contre dix, ou en tel nombre qu'on voudrait. Il écrit à *Henri III* son beau-frère: il lui remontre que c'est à lui & à sa couronne que la ligue en veut, bien plus qu'aux huguenots; il lui fait voir le précipice ouvert; il lui offre ses biens & sa vie pour le sauver.

Sixte-Quint excommunie & damne *Henri IV*, &c.

MAIS dans ce tems-là même le pape *Sixte-Quint* fulmine, contre le roi de Navarre & le prince de *Condé*, cette fameuse bulle, dans laquelle il les appelle *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon:* il les déclare déchus de tout droit, de toute

succeſſion. La ligue fait valoir la bulle, & force le roi à pourſuivre ſon beau-frère qui voulait le ſecourir, & à ſeconder le duc de *Guiſe*, qui le détrônait avec reſpect. C'eſt la neuvième guerre civile depuis la mort de *François II.* Ch. CLXXIII.

HENRI IV, (car il faut déjà l'appeller ainſi, puiſque ce nom eſt ſi célèbre & ſi cher, & qu'il eſt devenu un nom propre;) *Henri IV* eut à combattre à la fois, le roi de France, *Marguerite* ſa propre femme, & la ligue. *Marguerite*, en ſe déclarant contre ſon époux, rappelait ces anciens tems de barbarie, où les excommunications rompaient tous les liens de la ſociété, & rendaient un prince exécrable à ſes proches. Ce prince ſe fit connaître dès lors pour un grand-homme, en bravant le pape juſques dans Rome, en y faiſant afficher dans les carrefours un démenti formel à *Sixte-Quint*, & en appelant à la cour des pairs de cette bulle.

Coutras.

IL n'eut pas grand'peine à empêcher ſon imprudente femme de ſe ſaiſir de l'Agénois, dont elle voulut s'emparer; & quant à l'armée royale qu'on envoya contre lui ſous les ordres du duc de *Joyeuſe*, tout le monde ſait comment

1587. Octobre.

Ch. CLXXIII.

il la vainquit à Coutras, combattant en soldat à la tête de ses troupes, faisant des prisonniers de sa main, & montrant, après la victoire, autant d'humanité & de modestie que de valeur pendant la bataille.

Cette journée lui fit plus de réputation qu'elle ne lui donna de véritables avantages. Son armée n'était pas celle d'un souverain qui la soudoie & qui la retient toujours sous le drapeau; c'était celle d'un chef de parti; elle n'avait point de paye réglée. Les capitaines ne pouvaient empêcher leurs soldats d'aller faire leurs moissons; ils étaient obligés eux-mêmes de retourner dans leurs terres. On accusa *Henri IV* d'avoir perdu le fruit de sa victoire, en allant dans le Béarn voir la comtesse de *Grammont* dont il était amoureux. On ne fait pas réflexion qu'il eût été très-aisé de faire agir son armée en son absence, s'il avait pu la conserver. *Henri de Condé* son cousin, prince aussi austère dans ses mœurs, que le Navarrois avait de galanterie dans les siennes, quitta l'armée comme lui, alla comme lui dans ses terres, après avoir resté quelque tems dans le Poitou, ainsi que tous les officiers, qui jurèrent de se retrouver

le 20 de Novembre au rendez-vous des troupes. C'était ainſi qu'on faiſait la guerre alors.

Ch. CLXXIII.

Prince de *Condé* empoiſonné.

1588. Janvier.

Mais le ſéjour du prince de *Condé* dans S.-Jean d'Angéli, fut une des plus fatales aventures de ces tems horribles. A peine a-t-il ſoupé, à ſon retour, avec *Charlotte de la Trémoille* ſa femme, qu'il eſt ſaiſi de convulſions mortelles, qui l'emportent en deux jours. Le ſimple juge de S.-Jean d'Angéli met la princeſſe en priſon, l'interroge, commence un procès criminel contre elle; il condamne par contumace un jeune page nommé *Permillac de Belle-Caſtel*, & fait exécuter *Brillaud*, maître d'hôtel du prince, qui eſt tiré à quatre chevaux dans S.-Jean d'Angéli, après que la ſentence a été confirmée par des commiſſaires que le roi de Navarre a nommés lui-même. La princeſſe appelle à la cour des pairs; elle était enceinte; elle fut depuis déclarée innocente, & les procédures brûlées. Il n'eſt pas inutile de réfuter encore ici ce conte répété dans tant de livres, que la princeſſe accoucha du père du grand *Condé*, quatorze mois après la mort de ſon mari, & que la Sorbonne fut conſultée pour ſavoir ſi cet enfant était

Ch. CLXXIII.

légitime. Rien n'eſt plus faux, & il eſt aſſez prouvé que ce nouveau prince de *Condé* naquit ſix mois après la mort de ſon père.

Si *Henri de Navarre* défit l'armée de *Henri III* à la journée de Coutras, le duc de *Guiſe*, de ſon côté, diſſipa dans le même tems, une armée d'Allemans qui venaient ſe joindre au Navarrois, & il fit voir dans cette expédition autant de conduite que *Henri IV* avait montré de courage. Le malheur de Coutras, & la gloire du duc de *Guiſe*, furent deux nouvelles diſgraces pour le roi de France. *Guiſe* concerte avec tous les princes de ſa maiſon une requête au roi, par laquelle on lui demande la publication du concile de Trente, l'établiſſement de l'inquiſition, avec la confiſcation des biens des huguenots au profit des chefs de la ligue, de nouvelles places de ſûreté pour elle, & le banniſſement de ſes favoris qu'on lui nommera. Chaque mot de cette requête était une offenſe. Le peuple de Paris, & ſur-tout les *Seize*, inſultaient publiquement les favoris du roi, & marquaient peu de reſpect pour ſa perſonne.

Les barricades.

Rien ne fait mieux voir la malheureuſe adminiſtration du gouvernement,

qu'une petite chose qui fut la source des désastres de cette année. Le roi, pour éviter les troubles qu'il prévoyait dans Paris, fait défense au duc de *Guise* d'y venir. Il lui écrit deux lettres; il ordonne qu'on dépêche deux couriers. Il ne se trouve point d'argent dans l'épargne pour cette dépense nécessaire: on met les lettres à la poste; & le duc de *Guise* vient à Paris, ayant pour excuse apparente, qu'il n'a point reçu l'ordre. De-là suit la journée des *Barricades*. Il serait superflu de répéter ici ce que tant d'historiens ont détaillé sur cette journée. Qui ne sait que le roi quitta sa capitale, fuyant devant son sujet, & qu'il assembla ensuite les seconds États de Blois, où il fit assassiner le duc & le cardinal de *Guise* son frère, après avoir communié avec eux, & avoir fait serment sur l'hostie qu'il les aimerait toujours.

1588. Décembre.

Les loix sont une chose si respectable & si sainte, que, si *Henri III* en avait seulement conservé l'apparence; si, quand il eut dans son pouvoir le prince & le cardinal dans le château de Blois, il eût mis dans sa vengeance, comme il le pouvait, quelque formalité de justice, sa gloire, & peut-être

Ch. CLXXIII.

ſa vie, euſſent été ſauvées. Mais l'aſſaſſinat d'un héros & d'un prêtre le rendirent exécrable aux yeux de tous les catholiques, ſans le rendre plus redoutable.

Qui ſont les aſſaſſins du duc de *Guiſe*.

Je crois devoir réfuter ici une erreur qui ſe trouve dans beaucoup de livres, & principalement dans l'*État de la France* qu'on réimprime ſouvent. On y dit que le duc de *Guiſe* fut aſſaſſiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi; & le déclamateur *Maimbourg* prétend dans ſon *hiſtoire de la ligue*, que *Lognac* le chef des aſſaſſins, était premier gentilhomme de la chambre. Tout cela eſt faux. Les régiſtres de la chambre des comptes, qui ont échappé à l'incendie, & que j'ai conſultés, font foi que le maréchal de *Rets*, & le comte de *Villequier*, tirés du nombre des gentilshommes ordinaires, avaient le titre de premier gentilhomme, charge de nouvelle création inſtituée, ſous *Henri II*, pour le maréchal de *S.-André*. Ces mêmes régiſtres font voir les noms des gentilshommes ordinaires de la chambre, qui étaient alors des premières maiſons du royaume. Ils avaient ſuccédé ſous *François I* aux chambellans, & ceux-ci aux

chevaliers de l'hôtel. Les gentilshommes nommés les *quarante-cinq*, qui aſſaſſinèrent le duc de *Guiſe*, étaient une compagnie nouvelle, formée par le duc d'*Épernon*, payée au tréſor royal ſur les billets de ce duc; & aucun de leurs noms ne ſe trouve parmi les gentilshommes de la chambre.

LOGNAC, *Saint-Capautet*, *Alfrenas*, *Herbelade*, & leurs compagnons, étaient de pauvres gentilshommes Gaſcons, que d'*Épernon* avait fournis au roi, des gens de main, des gens de ſervice, comme on les appelait alors. Chaque prince, chaque grand ſeigneur, en avait auprès de lui dans ces tems de troubles. C'était par des hommes de cette eſpèce que la maiſon de *Guiſe* avait fait aſſaſſiner *St.-Mégrin*, l'un des favoris de *Henri III*. Ces mœurs étaient bien différentes de la noble démence de l'ancienne chevalerie, & de ces tems d'une barbarie plus généreuſe, dans leſquels on terminait ſes différends en champ clos à armes égales.

Les aſſaſſins du duc de *Guiſe* n'oſent tuer ſon frère le cardinal, de peur des cenſures.

TEL eſt le pouvoir de l'opinion chez les hommes, que les mêmes aſſaſſins, qui n'avaient fait nul ſcrupule de tuer en lâches le duc de *Guiſe*, refuſèrent de tremper leurs mains dans le ſang du

CH. CLXXIII.

cardinal ſon frère. Il fallut chercher quatre ſoldats du régiment des gardes, qui le maſſacrèrent dans le même château à coups de hallebarde. Il ſe paſſa deux jours entre la mort des deux frères; c'eſt une preuve invincible que le roi aurait eu le tems de ſe couvrir de quelques apparences d'une forme de juſtice précipitée.

NON-SEULEMENT il n'eut pas l'art de prendre ce maſque néceſſaire, mais il ſe manqua encore à lui-même, en ne courant pas dans l'inſtant à Paris avec ſes troupes. Il eut beau dire à la reine *Catherine* ſa mère, qu'il avait pris toutes ſes meſures; il n'en avait pris que pour ſe venger, & non pour règner. Il reſtait dans Blois inutilement occupé à examiner les cahiers des États, tandis que Paris, Orléans, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouſe, ſe ſoulèvent preſque en même tems comme de concert. On ne le regarde plus que comme un aſſaſſin & un parjure. Le pape l'excommunie. Cette excommunication, qui eût été mépriſée en d'autres tems, devient terrible alors, parce qu'elle ſe joint aux cris de la vengeance publique, & paraît réunir DIEU & les hommes. Soixante & dix docteurs aſſemblés en Sor-

bonne le déclarent déchu du trône, & les ſujets déliés du ſerment de fidélité. Les prêtres refuſent l'abſolution aux pénitens qui le reconnaiſſent pour roi. La faction des ſeize empriſonne à la Baſtille les membres du Parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de *Guiſe* vient demander juſtice du meurtre de ſon époux & de ſon beau-frère. Le parlement, à la requête du procureur-général, nomme deux conſeillers, *Courtin* & *Michon*, qui inſtruiſent le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France & de Pologne.*

1589. Soixante & dix Sorboniſtes ſe mêlent de déclarer le roi déchu du trône.

CE roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encore d'armée : il envoyait *Sanci* négocier des ſoldats chez les Suiſſes, & il avait la baſſeſſe d'écrire au duc de *Mayenne*, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'aſſaſſinat de ſon frère. Il lui faiſait parler par le nonce du pape ; & *Mayenne* répondait au nonce : *Je ne pardonnerai jamais à ce miſérable.* Les lettres qui rendent compte de cette négociation ſont encore aujourd'hui à Rome.

ENFIN le roi eſt obligé d'avoir recours à ce *Henri de Navarre* ſon vainqueur &

Ch. CLXXIII.

ſon ſucceſſeur légitime, qu'il eût dû dès le commencement de la ligue prendre pour ſon appui, non-ſeulement comme le ſeul intéreſſé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connaiſſait la franchiſe, dont l'ame était au-deſſus de ſon ſiècle, & qui n'aurait jamais abuſé de ſon droit d'héritier préſomptif.

Henri III aſſaſſiné par un moine.

1589. Mardi premier Août.

Avec le ſecours du Navarrois, avec les efforts de ſon parti, il a une armée. Les deux rois arrivent devant Paris. Je ne répéterai pas ici comment Paris fut délivré par le meurtre de *Henri III*. Je remarquerai ſeulement avec le préſident de *Thou*, que, quand le dominicain *Jacques Clément*, prêtre fanatique, encouragé par ſon prieur *Bourgoin*, par ſon couvent, par l'eſprit de la ligue, & muni des ſacremens, vint demander audience pour l'aſſaſſiner, le roi ſentit de la joie en le voyant, & qu'il diſait que ſon cœur s'épanouiſſait toutes les fois qu'il voyait un moine. Je ne vous fatiguerai point de détails ſi connus, ni de tout ce qu'on fit à Paris & à Rome; je ne dirai point avec quel zèle on mit ſur les autels de Paris le portrait du parricide; qu'on tira le canon à Rome; qu'on y prononça

l'éloge du moine. Mais il faut obſerver que, dans l'opinion du peuple, ce miſérable était un ſaint & un martyr; il avait délivré le peuple de Dieu du tyran perſécuteur, à qui on ne donnait d'autre nom que celui d'*Hérode*. Ce n'eſt pas que *Henri III*, roi de France, eût la moindre reſſemblance avec ce petit roi de la Paleſtine; mais le bas peuple, toujours ſot & barbare, ayant ouï dire qu'*Hérode* avait fait égorger tous les petits enfans d'un pays, donnait ce nom à *Henri III*. *Clément* était à ſes yeux un homme inſpiré; il s'était offert à une mort inévitable : ſes ſupérieurs, & tous ceux qu'il avait conſultés, lui avaient ordonné de la part de DIEU de commettre cette ſainte action. Son eſprit égaré était dans le cas de l'ignorance invincible. Il était intimement perſuadé qu'il s'immolait à DIEU, à l'Égliſe, à la patrie; enfin, ſelon le ſentiment de ces Théologiens, il courait à la gloire éternelle, & le roi aſſaſſiné était damné. C'eſt ce que quelques Théologiens calviniſtes avaient penſé de *Poltrot*; c'eſt ce que les catholiques avaient dit de l'aſſaſſinat du prince d'Orange.

CH. CLXXIII.

Le peuple regarde *Jacques Clément* comme un Martyr.

IL n'y eut aucun pays catholique (à l'exception de Veniſe) où le crime de

Ch. CLXXIII.

Jacques Clément ne fût consacré. Le jésuite *Mariana*, qui passait pour un historien sage, s'exprime ainsi dans son livre *de l'Institution des Loix.* « Jacques Clément *se fit un grand nom ; le meurtre fut expié par le meurtre, & le sang royal coula en sacrifice aux mânes du duc de Guise, perfidement assassiné. Ainsi périt* Jacques Clément, *âgé de vingt-quatre ans, la gloire éternelle de la France.* » Le fanatisme fut porté en France jusqu'à mettre le portrait de cet assassin sur les autels, avec ces mots gravés au bas : *S. Jacques Clément, priez pour nous.*

Procès fait au cadavre du moine par *Henri IV.*

Un fait très-long-tems ignoré, c'est la forme du jugement contre le cadavre du moine parricide ; son procès fut fait par le marquis de *Richelieu*, grand prévôt de France, père du cardinal ; & loin que le procureur-général *La Guêle*, témoin de l'assassinat, & qui avait amené frère *Clément* à *Henri III*, fît les fonctions de sa charge dans ce jugement, il ne fit que celle de témoin ; il déposa comme les autres. Ce fut *Henri IV* qui porta lui-même l'arrêt, & qui condamna le corps du moine à être écartelé & brûlé, de l'avis de son conseil, signé *Rusé.*

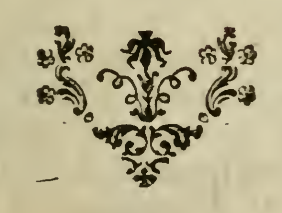
A St-Cloud. Aout 1585.

Ce

Ch. CLXXIII.

Autre moine assassin.

Ce qu'on ne savait pas encore, c'est qu'un autre jacobin nommé *Jean le Roy*, ayant assassiné le commandant de Coutance en Normandie, *Henri IV* jugea aussi ce malheureux, le jour même qu'il jugea *Clément*. Il condamna le moine *Jean le Roy* à être mis dans un sac, & à être jeté dans la rivière : ce qui fut exécuté à S.-Cloud deux jours après. C'était une chose très-rare qu'un tel jugement & un tel supplice ; mais les crimes qu'on punissait étaient encore plus étonnans.



CHAPITRE CLXXIV.

De HENRI IV.

Ch. CLXXIV.

Histoire de *Henri IV* mal faite par *Daniel.*

En lisant l'histoire de *Henri IV* dans *Daniel*, on est tout étonné de ne le pas trouver un grand-homme. On y voit à peine son caractère, très-peu de ces belles réponses qui sont l'image de son ame, rien de ce discours digne de l'immortalité, qu'il tint à l'assemblée des notables de Rouen, aucun détail de tout le bien qu'il fit à la patrie. Des manœuvres de guerres séchement racontées, de longs discours au parlement en faveur des jésuites, & enfin la vie du père *Coton*, forment dans *Daniel* le règne de *Henri IV*.

Bayle voudrait qu'on eût châtré *Henri IV.*

Bayle, souvent aussi répréhensible & aussi petit, quand il traite des points d'histoire & des affaires du monde, qu'il est judicieux & profond quand il manie la dialectique, commence son article de *Henri IV* par dire, que *si on l'eût fait eunuque, il eût pu effacer la gloire des Alexandres & des Césars.* Voilà de ces choses qu'il eût dû effacer de son dictionnaire. Sa dialectique même

lui manque dans cette ridicule ſuppoſition ; car *Céſar* fut beaucoup plus débauché, que *Henri IV* ne fut amoureux, & on ne voit pas pourquoi *Henri IV* eût été plus loin qu'*Alexandre*. *Bayle* a-t-il prétendu qu'il faille être un demi-homme pour être un grand-homme ? Ne ſavait-il pas, d'ailleurs, quelle foule de grands capitaines a mêlé l'amour aux armes ? De tous les guerriers qui ſe ſont fait un nom, il n'y a peut-être que le ſeul *Charles XII* qui ait renoncé abſolument aux femmes ; encore a-t-il eu plus de revers que de ſuccès. Ce n'eſt pas que je veuille, dans cet ouvrage ſérieux, flatter cette vaine galanterie qu'on reproche à la nation Françaiſe ; je ne veux que reconnaître une très-grande vérité, c'eſt que la nature qui donne tout, ôte preſque toujours la force & le courage à ceux qui ſont dépouillés des marques de la virilité, ou en qui ces marques ſont imparfaites. Tout eſt phyſique dans toutes les eſpèces ; ce n'eſt pas le bœuf qui combat, c'eſt le taureau. La force de l'ame & du corps ſont puiſées dans cette ſource de la vie. Il n'y a parmi les eunuques que *Narsès* de capitaine, & qu'*Origène* & *Photius* de ſavans. *Hen-*

CH. CLXXIV.

Réflexion ſur les eunuques.

ou ont

Ch. CLXXIV.

ri IV fut ſouvent amoureux, & quelquefois ridiculement ; mais jamais il ne fut amolli ; la belle *Gabrielle* l'appelle dans ſes lettres, *Mon ſoldat*. Ce ſeul mot réfute *Bayle*. Il eſt à ſouhaiter, pour l'exemple des rois & pour la conſolation des peuples, qu'on liſe ailleurs, comme dans la grande hiſtoire de *Mézerai*, dans *Péréfix*, dans les mémoires de *Sulli*, ce qui concerne les tems de ce bon prince.

Sommaire de la vie de *Henri*.

FAISONS pour notre uſage particulier un précis de cette vie, qui fut trop courte. Il eſt dès ſon enfance nourri dans les troubles & dans les malheurs. Il ſe trouve à quatorze ans à la bataille de Moncontour. Il eſt rappelé à Paris. Il n'épouſe la ſœur de *Charles IX* que pour voir ſes amis aſſaſſinés autour de lui, pour courir lui-même riſque de ſa vie, & pour reſter près de trois ans priſonnier d'État. Il ne ſort de ſa priſon que pour eſſuyer toutes les fatigues & toutes les fortunes de la guerre, manquant ſouvent du néceſſaire, n'ayant jamais de repos, s'expoſant comme le plus hardi ſoldat, faiſant des actions qui ne paraiſſent pas croyables, & qui ne le deviennent que parce qu'il les a répétées ; comme lorſqu'à la priſe de

Cahors en 1599, il fut ſous les armes pendant cinq jours, combattant de rue en rue ſans preſque prendre de repos. La victoire de Coutras fut dûe principalement à ſon courage. Son humanité après la victoire devait lui gagner tous les cœurs. Ch. CLXXIV.

Le meurtre de *Henri III* le fait roi de France : mais la religion ſert de prétexte à la moitié des chefs de l'armée pour l'abandonner, & à la ligue pour ne pas le reconnaître. Elle choiſit pour roi un fantôme, un cardinal de *Bourbon-Vendôme* ; & le roi d'Eſpagne, *Philippe II*, maître de la ligue par ſon argent, compte déjà la France pour une de ſes provinces. Le duc de Savoie, gendre de *Philippe*, envahit la Provence & le Dauphiné. Le parlement de Languedoc défend ſous peine de la vie de le reconnaître, & le déclare *incapable de poſſéder jamais la couronne de France, conformément à la bulle de notre S.-Père le pape.* Le parlement de Rouen déclare *criminels de lèze-majeſté divine & humaine* tous ſes adhérens. 1589. Septembre.

Henri IV n'avait pour lui que la juſtice de ſa cauſe, ſon courage & quelques amis. Jamais il ne fut en état de

Ch. CLXXIV.

tenir long-tems une armée ſur pied ; & encore quelle armée ! Elle ne ſe monta preſque jamais à douze mille hommes complets ; c'était moins que les détachemens de nos jours. Ses ſerviteurs venaient tour-à-tour ſe ranger ſous ſa bannière, & s'en retournaient les uns après les autres au bout de quelques mois de ſervice. Les Suiſſes, qu'à peine il pouvait payer, & quelques compagnies de lances, faiſaient le fond permanent de ſes forces. Il fallait courir de ville en ville combattre & négocier ſans relâche. Il n'y a preſque point de province en France où il n'ait fait de grands exploits à la tête d'une poignée de monde.

1589. Octobre.

D'ABORD avec environ cinq mille combattans, il bat à la journée d'Arques, auprès de Dieppe, l'armée du duc de *Mayenne*, forte de vingt mille hommes ; c'eſt alors qu'il écrivit cette lettre au marquis de *Crillon* : « Pends-» toi, brave *Crillon* : nous avons com-» battu à Arques, & tu n'y étais pas ; » adieu, mon ami : je vous aime à tort » & à travers ». Enſuite il emporte les fauxbourgs de Paris, & il ne lui manque qu'aſſez de ſoldats pour prendre la ville. Il faut qu'il ſe retire, qu'il

force juſqu'aux villages retranchés pour s'ouvrir des paſſages, pour communiquer avec les villes qui défendent ſa cauſe.

PENDANT qu'il eſt ainſi continuellement dans la fatigue & dans le danger, un cardinal *Caëtan*, légat de Rome, vient tranquilement à Paris donner des loix au nom du pape. La Sorbonne ne ceſſe de déclarer qu'il n'eſt pas roi; & la ligue règne ſous le nom de ce cardinal de *Vendôme* qu'elle appelait *Charles X*, au nom duquel on frappait la monnoie, tandis que le roi le retenait priſonnier à Tours.

LES religieux animent les peuples contre lui. Les jéſuites courent de Paris à Rome & en Eſpagne. Le père *Matthieu*, qu'on nommait le *courier de la ligue*, ne ceſſe de procurer des bulles & des ſoldats. Le roi d'Eſpagne envoie quinze-cents lances fournies, qui faiſaient environ quatre mille cavaliers, & trois mille hommes de la vieille infanterie Vallonne, ſous le comte d'*Egmont*, fils de cet *Egmont* à qui ce roi avait fait trancher la tête. Alors *Henri IV* raſſemble le peu de forces qu'il peut avoir, & n'eſt pourtant pas à la tête de dix mille combattans. Il livre cette

CH. CLXXIV.

1590. 14 Mars.

fameuſe bataille d'Ivri aux ligueurs commandés par le duc de *Mayenne*, & aux Eſpagnols très-ſupérieurs en nombre, en artillerie, en tout ce qui peut entretenir une armée conſidérable. Il gagne cette bataille comme il avait gagné celle de Coutras, en ſe jetant dans les rangs ennemis au milieu d'une forêt de lances. On ſe ſouviendra dans tous les ſiècles de ces paroles: *Si vous perdez vos enſeignes, ralliez-vous à mon pennache blanc: vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire. Sauvez les Français*, s'écria-t-il, quand les vainqueurs s'acharnaient ſur les vaincus.

CE n'eſt plus comme à Coutras, où à peine il était le maître. Il ne perd pas un moment pour profiter de la victoire. Son armée le ſuit avec allégreſſe, elle eſt même renforcée. Mais enfin il n'avait pas quinze mille hommes, & avec ce peu de troupes il aſſiège Paris, où il reſtait alors deux cent vingt mille habitans. Il eſt conſtant qu'il l'eût pris par famine, s'il n'avait pas permis lui-même, par trop de pitié, que les aſſiégeans nourriſſent les aſſiégés. En vain ſes Généraux publiaient ſous ſes ordres des défenſes ſous peine de mort, de

fournir des vivres aux Parisiens; les soldats eux-mêmes leur en vendaient. Un jour que, pour faire un exemple, on allait pendre deux paysans qui avaient amené des charrettes de pain à une poterne, *Henri* les rencontra en allant visiter ses quartiers : ils se jetèrent à ses genoux, & lui remontrèrent qu'ils n'avaient que cette manière de gagner leur vie : *Allez en paix*, leur dit le roi, en leur donnant aussi-tôt l'argent qu'il avait sur lui. *Le Béarnois est pauvre*, ajoûta-t-il; *s'il en avait davantage, il vous le donnerait.* Un cœur bien né ne peut lire de pareils traits, sans quelques larmes d'admiration & de tendresse.

Ch. CLXXIV.

PENDANT qu'il pressait Paris, les moines armés faisaient des processions, le mousquet & le crucifix à la main, & la cuirasse sur le dos. Le parlement, les cours supérieures, les citoyens faisaient serment sur l'évangile, en présence du légat, & de l'ambassadeur d'Espagne, de ne le point recevoir. Mais enfin les vivres manquent, la famine fait sentir ses plus cruelles extrémités.

1590. Juin.

LE duc de Parme est envoyé par *Philippe II* au secours de Paris avec une puissante armée. *Henri IV* court lui présenter la bataille. Qui ne connaît

Ch. CLXXIV.

1590. Octobre.

cette lettre qu'il écrivit du champ où il croyait combattre, à cette *Gabrielle d'Estrées* rendue célèbre par lui : *Si je meurs, ma dernière pensée sera à* DIEU, *& l'avant-dernière à vous.* Le duc de Parme n'accepta point la bataille ; il n'était venu que pour secourir Paris, & pour rendre la ligue plus dépendante du roi d'Espagne. Assiéger cette grande ville avec si peu de monde, devant une armée supérieure, était une chose impossible. Voilà donc encore sa fortune retardée, & ses victoires inutiles. Du moins il empêche le duc de Parme de faire des conquêtes, & le côtoyant jusqu'aux dernières frontières de la Picardie, il le fit rentrer en Flandres.

Novices jésuites enrôlés contre *Henri IV.*

A peine est-il délivré de cet ennemi, que le pape *Grégoire XIV, Sfondrat*, emploie une partie des trésors amassés par *Sixte-Quint* à envoyer des troupes à la ligue. Le jésuite *Jouvency* avoue dans son histoire que le jésuite *Nigri*, supérieur des novices de Paris, rassembla tous les novices de cet Ordre en France, & qu'il les conduisit jusqu'à Verdun au-devant de l'armée du pape, qu'il les enrégimenta, & qu'il les incorpora à cette armée, laquelle ne laissa en France que les traces des plus hor-

ribles diſſolutions. Ce trait peint l'eſprit du tems.

C'ÉTAIT bien alors que les moines pouvaient écrire que l'évêque de Rome avait le droit de dépoſer les rois. Ce droit était près d'être conſtaté à main armée.

HENRI IV avait toujours à combattre l'Eſpagne, Rome & la France; car le duc de Parme, en ſe retirant, avait laiſſé huit mille ſoldats au duc de *Mayenne*. Un neveu du pape entre en France avec des troupes Italiennes, & des monitoires; il ſe joint au duc de Savoie dans le Dauphiné. *Leſdiguières*, celui qui fut depuis le dernier connétable de France, & le dernier ſeigneur puiſſant, battit les troupes Savoiſiennes & celles du pape. Il faiſait la guerre, comme *Henri IV*, avec des capitaines qui ne ſervaient qu'un tems. Cependant il défit ces armées réglées. Tout était alors ſoldat en France, payſan, artiſan, bourgeois; c'eſt ce qui la dévaſta : mais c'eſt ce qui l'empêcha enfin d'être la proie de ſes voiſins. Les ſoldats du pape ſe diſſipèrent, après n'avoir donné que des exemples d'une débauche inconnue au-delà de leurs Alpes. Les habitans des campagnes brû-

laient les chèvres qui ſuivaient leurs régimens.

Ch. CLXXIV.

États généraux prétendus.

1591. Novemb.

PHILIPPE II, du fond de ſon palais, continuait à entretenir & à ménager cet incendie, toujours donnant au duc de *Mayenne* de petits ſecours, afin qu'il ne fût ni trop faible, ni trop puiſſant, & prodiguant l'or dans Paris pour y faire reconnaître ſa fille *Claire-Eugénie*, reine de France, avec le prince qu'il lui donnera pour époux. C'eſt dans ces vues qu'il envoie encore le duc de Parme en France lorſque *Henri IV* aſſiége Rouen, comme il l'avait envoyé pendant le ſiége de Paris. Il promettait à la ligue, qu'il ferait marcher une armée de cinquante mille hommes dès que ſa fille ſerait reine. *Henri*, après avoir levé le ſiége de Rouen, fait encore ſortir de France le duc de Parme.

CEPENDANT il s'en fallut peu que la faction des ſeize, penſionnaire de *Philippe II*, ne remplît enfin les projets de ce monarque, & n'achevât la ruine entière du royaume. Ils avaient fait pendre le premier préſident du parlement de Paris, & deux magiſtrats qui s'oppoſaient à leurs complots. Le duc de *Mayenne*, près d'être accablé lui-même par cette faction, avait fait pendre qua-

tre de ces ſéditieux à ſon tour. C'était au milieu de ces diviſions & de ces horreurs, après la mort du prétendu *Charles X*, que ſe tenaient à Paris les États généraux, ſous la direction d'un légat du pape & d'un ambaſſadeur d'Eſpagne : le légat même y préſida, & s'aſſit dans le fauteuil qu'on avait laiſſé vuide, & qui marquait la place du roi qu'on devait élire. L'ambaſſadeur d'Eſpagne y eut ſéance : il y harangua contre la *loi ſalique*, & propoſa l'infante pour reine. Le parlement de Paris fit des remontrances au duc de *Mayenne* en faveur de la loi ſalique; mais ces remontrances n'étaient-elles pas viſiblement concertées avec ce chef de parti ? La nomination de l'infante ne lui ôtait-elle pas ſa place ? Le mariage de cette princeſſe projetté avec le duc de *Guiſe* ſon neveu, ne le rendait-il pas ſujet de celui dont il voulait demeurer le maître.

CH. CLXXIV.

1593.

Le parlement n'aſſiſte point aux États.

Vous remarquerez qu'à ces États, le parlement voulut avoir ſéance par députés, & ne put l'obtenir. Vous remarquerez encore que ce même parlement venait de faire brûler par le bourreau, un arrêt du parlement du roi ſéant à Châlons, donné contre le légat, & con-

CH. CLXXIV.

Décret de la Sorbonne contre *Henri IV*.

tre ſon prétendu pouvoir de préſider à l'élection d'un roi de France.

A-PEU-PRÈS dans le même tems, pluſieurs citoyens ayant préſenté requête à la ville & au parlement pour demander qu'on preſsât au moins le roi de ſe faire catholique avant de procéder à une élection, la Sorbonne déclare cette requête *inepte, ſéditieuſe, impie, inutile, attendu qu'on connaît l'obſtination de Henri le relaps*. Elle excommunie les auteurs de la requête, & conclut à les chaſſer de la ville. Ce décret rendu en auſſi mauvais latin, que conçu par un eſprit de démence, eſt du premier Novembre 1592. Il a été révoqué depuis, lorſqu'il importait fort peu qu'il le fût. Si *Henri IV* n'eût pas régné, le décret eût ſubſiſté, & on eût continué de prodiguer à *Philippe II* le titre de protecteur de la France & de l'Égliſe.

LES prêtres de la ligue étaient perſuadés & perſuadaient aux peuples que *Henri IV* n'avait nul droit au trône; que la loi ſalique, reſpectée depuis ſi long-tems, n'eſt qu'une chimère; que c'eſt à l'Égliſe ſeule à donner les couronnes.

ON a conſervé les écrits d'un nommé d'*Orléans*, avocat au parlement de

Paris, & député aux États de la ligue. Cet avocat développe tout ce ſyſtême dans un gros livre intitulé, *Réponſe des vrais catholiques.* Ch. CLXXIV.

C'EST une choſe digne d'attention que la fourberie & le fanatiſme avec leſquels tous les auteurs de ce tems-là cherchent à ſoutenir leurs ſentimens par les livres juifs, comme ſi les uſages d'un petit peuple confiné dans les roches de la Paleſtine, devaient être au bout de trois mille ans la régle du royaume de France. Qui croirait que, pour exclure *Henri IV* de ſon héritage, on citait l'exemple d'un roitelet Juif nommé *Ozias*, que les prêtres avaient chaſſé de ſon palais, parce qu'il avait la lèpre, & qui n'avait la lèpre que pour avoir voulu offrir de l'encens au Seigneur? Pag. 230. *L'héréſie*, diſait-on, *eſt la lèpre de l'ame; par conſéquent Henri IV eſt un lépreux qui ne doit point régner.* C'eſt ainſi que raiſonne l'avocat *Louis d'Orléans*; mais il faut tranſcrire ſes propres paroles au ſujet de la loi ſalique.

LE devoir d'un roi de France eſt d'être chrétien auſſi bien que mâle. Qui ne tient la foi catholique, apoſtolique & romaine, n'eſt point chrétien, & ne croit point en DIEU, *& ne peut être juſte-* Pag. 224.

Ch. CLXXIV.

ment roi de France, non plus que le plus grand faquin du monde.

Voici un morceau encore plus étrange.

Pag. 272.

Pour être roi de France, il eſt plus néceſſaire d'être catholique que d'être homme. Qui diſpute cela mérite qu'un bourreau lui réponde plutôt qu'un philoſophe.

Rien ne ſert plus à faire connaître l'eſprit du tems. Ces maximes étaient en vigueur dans Rome depuis huit-cents ans; & elles n'étaient en horreur dans la moitié de l'Europe que depuis un ſiècle. Les Eſpagnols, avec de l'argent & des prêtres, faiſaient valoir ces opinions en France; & *Philippe II* eût ſoutenu les ſentimens contraires, s'il y avait eu le moindre intérêt.

Henri IV obligé de changer de religion.

Pendant qu'on employait contre *Henri* les armes & la plume, la politique & la ſuperſtition; pendant que ces États auſſi tumultueux, auſſi diviſés qu'irréguliers, ſe tenaient dans Paris, *Henri* était aux portes, & menaçait la ville. Il y avait quelques partiſans. Beaucoup de vrais citoyens laſſés de leurs malheurs & du joug d'une puiſſance étrangère, ſoupiraient après la paix; mais le peuple était retenu par la reli-

gion. La plus vile populace fait en ce point la loi aux grands & aux ſages; elle compoſe le plus grand nombre, elle eſt conduite aveuglément, elle eſt fanatique; & *Henri IV* n'était pas en état d'imiter *Henri VIII* & la reine *Élizabeth*. Il fallut changer de religion; il en coûte toujours à un brave homme. Les loix de l'honneur, qui ne changent jamais chez les peuples policés, tandis que tout le reſte change, attachent quelque honte à ces changemens, quand l'intérêt les dicte. Mais cet intérêt était ſi grand, ſi général, ſi lié au bien du royaume, que les meilleurs ſerviteurs qu'il eût parmi les calviniſtes, lui conſeillèrent d'embraſſer la religion même qu'ils haïſſaient. *Il eſt néceſſaire*, lui diſait Rôni, *que vous ſoyez papiſte, & que je demeure réformé.* C'était tout ce que craignaient les factions de la ligue & de l'Eſpagne. Les noms d'*hérétique* & de *relaps*, étaient leurs principales armes, que ſa converſion rendait impuiſſantes. Il fallut qu'il ſe fît inſtruire, mais pour la forme; car il était plus inſtruit en effet, que les évêques avec leſquels il conféra. Nourri par ſa mère dans la lecture de l'ancien & du nouveau Teſtament, il les poſſédait tous

Ch. CLXXIV. deux. La controverſe était dans ſon parti le ſujet de toutes les converſations, auſſi-bien que la guerre & l'amour. Les citations de l'écriture, les alluſions à ces livres entraient dans ce qu'onappellait le *bel-eſprit* en ces temslà ; & la bible était ſi familière à *Henri IV*, qu'à la bataille de Coutras, il avait dit, en faiſant priſonnier de ſa main un officier nommé Châteaurenard: *Rendstoi, Philiſtin.*

24 Juillet 1593. On voit aſſez ce qu'il penſait de ſa converſion par ſa lettre à Gabrielle d'Eſtrées : *C'eſt demain que je fais le ſaut périlleux. Je crois que ces gens-ci me feront haïr S.-Denis autant que vous haïſſez Monceaux....* C'eſt immoler la vérité à de très-fauſſes bienſéances, de prétendre, comme le père *Daniel*, que, quand *Henri IV* ſe convertit, il était dès long-tems catholique dans le cœur ; ſa converſion aſſurait ſans doute ſon ſalut : mais il paraît bien que l'amant de *Gabrielle* ne ſe convertit que pour règner, & il eſt encore plus évident que ce changement n'augmentait en rien ſon droit à la couronne.

Il avait alors auprès de lui un envoyé ſecret de la reine *Élizabeth*, nommé

Thomas Vilquési, qui écrivit ces propres mots, quelque tems après, à la reine sa maitresse.

CH. CLXXIV.

Preuve des raisons de ce changement.

« VOICI comme ce prince s'excuse » sur son changement de religion, & » les paroles qu'il m'a dites. (*a*) Quand » je fus appelé à la couronne, huit-» cents gentilshommes & neuf régi-» mens se retirèrent de mon service, » sous prétexte que j'étais hérétique. » Les ligueurs se sont hâtés d'élire un » roi; les plus notables se sont offerts » au duc de *Guise*: c'est pourquoi je » me suis résolu, après mûre délibé-» ration, d'embrasser la religion ro-» maine; par ce moyen, je me suis en-» tièrement adjoint le tiers parti; j'ai » anticipé l'élection du duc de *Guise*, » je me suis acquis la bonne volonté du » peuple Français. J'ai eu parole du duc » de Florence en choses importantes. » J'ai finalement empêché que la reli-» gion réformée n'ait été flétrie.

(*b*) HENRI envoya le sieur *Morland* à la reine d'Angleterre pour certifier les mêmes choses, & faire comme il

---

(*a*) Tiré du troisième tome des manusc. de *Beze*, nº. 8.

(*b*) Idem.

Ch. CLXXIV.

pourrait ſes excuſes. *Morland* dit qu'*Élizabeth* lui répondit : *Se peut-il faire qu'une choſe mondaine lui ait fait mettre bas la crainte de* DIEU ? Quand la meurtrière de *Marie Stuart* parlait de la crainte de DIEU, il eſt très-vraiſemblable que cette reine faiſait la comédienne, comme on le lui a tant reproché ; mais quand le brave & généreux *Henri IV* avouait qu'il n'avait changé de religion que par l'intérêt de l'État, qui eſt la ſouveraine raiſon des rois, on ne peut douter qu'il ne parlât de bonne-foi. Comment donc le jéſuite *Daniel* peut-il inſulter à la vérité, & à ſes lecteurs, au point d'aſſurer contre tant de vraiſemblance, contre tant de preuves, & contre la connaiſſance du cœur humain, que *Henri IV* était depuis long-tems catholique dans le cœur ? Le comte de *Boulainvilliers* a bien raiſon d'aſſurer qu'un jéſuite ne peut écrire fidèlement l'hiſtoire.

Menſonge abſurde de *Daniel.*

LES conférences qu'on eut avec lui, rendirent ſa perſonne chère à tous ceux qui ſortirent de Paris pour le voir. Un des députés, étonné de la familiarité avec laquelle ſes officiers ſe preſſaient autour de lui†, & lui faiſaient à peine

† ils pouvaient craindre les aſſaſſins.

place : *Vous ne voyez rien*, dit-il ; *ils me preſſent bien autrement dans les batailles*. Enfin, ayant repris d'aſſaut la ville de Dreux avant d'apprendre ſon nouveau catéchiſme, ayant enſuite fait ſon abjuration dans *S.-Denis*, s'étant fait ſacrer à Chartres, & ayant ſur-tout ménagé des intelligences dans Paris, qui avait une garniſon de trois mille Eſpagnols, avec des Napolitains & des Lanſquenets, il y entre en ſouverain, n'ayant pas plus de ſoldats autour de ſa perſonne qu'il n'y avait d'étrangers dans les murs.

PARIS n'avait vu, ni reconnu de roi depuis quinze ans. Deux hommes ménagerent ſeuls cette révolution, le maréchal de *Briſſac*, & un brave citoyen dont le nom était moins illuſtre, & dont l'ame n'était pas moins noble ; c'était un échevin de Paris nommé *l'Anglais*. Ces deux reſtaurateurs de la tranquilité publique s'aſſocièrent bientôt les magiſtrats, & les principaux bourgeois. Les meſures furent ſi bien priſes, le légat, le cardinal de *Pellevé*, les commandans Eſpagnols, les ſeize ſi artificieuſement trompés, & enſuite ſi bien contenus, que *Henri IV* fit ſon entrée dans ſa capitale, ſans

CH. CLXXIV.

Il entre enfin dans Paris. 1594. Mardi 12 Mars.

qu'il y eût presque du sang répandu. Il renvoya tous les étrangers qu'il pouvait retenir prisonniers ; il pardonna à tous les ligueurs. Les ambassadeurs de *Philippe II* partirent le jour même sans qu'on leur fît la moindre violence, & le roi les voyant passer d'une fenêtre, leur dit : *Messieurs, mes complimens à votre maître ; mais n'y revenez plus.*

PLUSIEURS villes suivirent l'exemple de Paris : mais *Henri* était encore bien éloigné d'être maître du royaume. *Philippe II*, qui, dans la vue d'être toujours nécessaire à la ligue, n'avait jamais fait de mal au roi qu'à-demi, lui en faisait encore assez dans plus d'une province. Détrompé de l'espérance de règner en France sous le nom de sa fille, il ne songeait plus qu'à affaiblir pour jamais le royaume en le démembrant ; & il était très-vraisemblable que la France serait dans un état pire que quand les Anglais en possédaient la moitié, & quand les seigneurs particuliers tyrannisaient l'autre.

Le duc de *Mayenne* avait la Bourgogne ; le duc de *Guise*, fils du *balafré*, possédait Reims & une partie de la Champagne ; le duc de *Mercœur* do-

minait dans la Bretagne ; & les Eſpagnols y avaient Blavet, qui eſt aujourd'hui le Port-Louis. Les principaux capitaines même de *Henri IV* ſongeaient à ſe rendre indépendans ; & les calviniſtes qu'il avait quittés ſe cantonnant contre les ligueurs, ſe ménageaient déjà des reſſources pour réſiſter un jour à l'autorité royale.

CH. CLXXIV.

Il faut un arrêt du parlement pour forcer les prêtres à prier DIEU pour le roi de France.

7 Juin 1606.

IL fallait autant d'intrigues que de combats pour que *Henri IV* regagnât peu-à-peu ſon royaume. Tout maître de Paris qu'il était, ſa puiſſance fut quelque-tems ſi peu affermie, que le pape *Clément VIII* lui refuſait conſtamment l'abſolution, dont il n'eût pas eu beſoin dans des tems plus heureux. Aucun Ordre religieux ne priait DIEU pour lui dans les cloîtres. Son nom même fut omis dans les prières par la plupart des curés de Paris juſqu'en 1606 ; & il fallut que le parlement ordonnât par un arrêt que tous les curés rétabliſſent dans leur miſſel la prière pour le roi. Enfin la fureur épidémique du fanatiſme poſſédait tellement la populace catholique, qu'il n'y eut preſque point d'année où l'on n'attentât contre ſa vie. Il les paſſa toutes à combattre tantôt un chef, tantôt un autre, à vaincre, à pardonner, à

Ch CLXXIV.

négocier, à payer la ſoumiſſion des ennemis. Qui croirait qu'il lui en coûta trente-deux millions numéraires de ſon tems pour payer les prétentions de tant de ſeigneurs ? Les mémoires du duc de *Sulli* en font foi ; & ces promeſſes furent fidèlement acquittées, lorſqu'enfin étant roi abſolu & paiſible, il eût pu refuſer de payer ce prix de la rébellion. Le duc de *Mayenne* ne fit ſon accommodement qu'en 1596. *Henri* ſe réconcilia ſincèrement avec lui, & lui donna le gouvernement de l'iſle de France. Non-ſeulement il lui dit, après l'avoir laſſé un jour dans une promenade : *Mon couſin, voilà le ſeul mal que je vous ferai de ma vie ;* mais il lui tint parole, & il n'en manqua jamais à perſonne.

Henri IV devait-il reſter proteſtant ?

PLUSIEURS politiques ont prétendu que, quand ce prince fut maître, il devait alors imiter la reine *Élizabeth*, & ſéparer ſon royaume de la communion romaine. Ils diſent que la balance penchait trop en Europe du côté de *Philippe II* & des catholiques ; que, pour tenir l'équilibre, il fallait rendre la France proteſtante ; que c'était l'unique moyen de la rendre peuplée, riche & puiſſante.

MAIS *Henri IV* n'était pas dans les mêmes

mêmes conjonctures qu'*Élizabeth*; il n'avait point à ses ordres un parlement de la nation affectionné à ses intérêts. Il manquait encore d'argent. Il n'avait pas une armée assez considérable. *Philippe II* lui faisait toujours la guerre. La ligue était encore puissante & encore animée.

Il recouvra son royaume, mais pauvre, déchiré, & dans la même subversion où il avait été du tems des *Philippe de Valois*, *Jean* & *Charles VI*. Plusieurs grands chemins avaient disparu sous les ronces, & on se frayait des routes dans les campagnes incultes. Paris, qui contient aujourd'hui environ sept cent mille habitans, n'en avait pas cent quatre-vingt mille quand il y entra. (*a*) Les finances de l'État, dissipées sous *Henri III*, n'étaient plus alors qu'un trafic public des restes du sang du peuple, que le conseil des finances partageait avec les traitans.

Triste état du royaume.

La reine d'Angleterre, le grand duc de Florence, des princes d'Allemagne, les Hollandais, lui avaient prêté l'argent avec lequel il s'était soutenu con-

(*a*) Il y avait deux cent vingt mille ames à Paris, au tems du siége que fit *Henri IV* en 1590. Il ne s'en trouva que cent quatre-vingt mille en 1593.

Ch. CLXXIV.

tre la ligue, contre Rome & contre l'Espagne ; & pour payer ces dettes si légitimes on abandonnait les recettes générales, les domaines, à des fermiers de ces puissances étrangères, qui géraient au cœur du royaume les revenus de l'État. Plus d'un chef de la ligue, qui avait vendu à son roi la fidélité qu'il lui devait, tenait aussi des receveurs des deniers publics, & partageait cette portion de la souveraineté. Les fermiers de ces droits pillaient sur le peuple le triple, le quadruple de ces droits aliénés : ce qui restait au roi était administré de même ; & enfin quand la déprédation générale força *Henri IV* à donner l'administration entière des finances au duc de *Sulli*, ce ministre, aussi éclairé qu'intègre, trouva qu'en 1596 on levait cent cinquante millions sur le peuple, pour en faire entrer environ trente dans le trésor royal.

Il surmonte toutes les difficultés.

Si *Henri IV* n'avait été que le plus brave prince de son tems, le plus clément, le plus droit, le plus honnête-homme, son royaume était ruiné : il fallait un prince qui sût faire la guerre & la paix ; connaître toutes les blessures de son État & connaître les remèdes ; veiller sur les grandes & les pe-

tites choſes; tout réformer & tout faire : c'eſt ce qu'on trouva dans *Henri*. Il joignit l'adminiſtration de *Charles le ſage* à la valeur & à la franchiſe de *François I*, & à la bonté de *Louis XII*.

CH. CLXXIV.

POUR ſubvenir à tant de beſoins, pour faire à la fois tant de traités & tant de guerres, *Henri* convoqua dans Rouen une aſſemblée des *notables* du royaume ; c'était une eſpèce d'États généraux ; les paroles qu'il y prononça ſont encore dans la mémoire des bons citoyens qui ſavent l'hiſtoire de leur pays : *Déjà par la faveur du ciel, par les conſeils de mes bons ſerviteurs, & par l'épée de ma brave nobleſſe, dont je ne diſtingue point mes princes, la qualité de gentilhomme étant notre plus beau titre, j'ai tiré cet État de la ſervitude & de la ruine. Je veux lui rendre ſa force & ſa ſplendeur ; participez à cette ſeconde gloire comme vous avez eu part à la première. Je ne vous ai point appelés, comme faiſaient mes prédéceſſeurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés, mais pour recevoir vos conſeils, pour les croire, pour les ſuivre, pour me mettre en tutelle entre vos mains. C'eſt une envie qui ne prend guère aux rois,*

Diſcours digne de lui.

Ch. CLXXIV. *aux victorieux, & aux barbes grises; mais l'amour que je porte à mes sujets me rend tout possible, & tout honorable.* Cette éloquence du cœur dans un héros, est bien au-dessus de toutes les harangues de l'antiquité.

1597. Mars. Amiens surpris. Au milieu de ces travaux, & de ces dangers continuels, les Espagnols surprennent Amiens, dont les bourgeois avaient voulu se garder eux-mêmes. Ce funeste privilège qu'ils avaient, & dont ils se prévalurent si mal, ne servit qu'à faire piller leur ville, à exposer la Picardie entière, & à ranimer encore les efforts de ceux qui voulaient démembrer la France. *Henri*, dans ce nouveau malheur, manquait d'argent & était malade. Cependant il assemble quelques troupes, il marche sur la frontière de la Picardie; il revole à Paris, écrit de sa main aux parlemens, aux communautés, *pour obtenir de quoi nourrir ceux qui défendaient l'État*: ce sont ses propres paroles. Il va lui-même au Parlement de Paris: *Si on me donne une armée*, dit-il, *je donnerai gaiement ma vie pour vous sauver, & pour relever la patrie.* Il proposait des créations de nouveaux offices, pour avoir les promptes ressources qui

étaient néceſſaires; mais le parlement, ne voyant dans ces reſſources mêmes qu'un nouveau malheur, refuſait de vérifier les édits, & le roi eut beſoin d'employer pluſieurs juſſions pour avoir de quoi aller prodiguer ſon ſang à la tête de ſa nobleſſe.

Ch. CLXXIV.

Enfin par des emprunts, par les ſoins infatigables, & par l'œconomie de ce *Rôni*, duc de *Sulli*, ſi digne de le ſervir, il vient à bout d'aſſembler une floriſſante armée. Ce fut la ſeule depuis trente ans qui fût pourvue du néceſſaire, & la première qui eût un hôpital réglé, dans lequel les bleſſés & les malades eurent le ſecours qu'on ne connaiſſait point encore. Chaque troupe auparavant avait ſoin de ſes bleſſés comme elle pouvait, & le manque de ſoins avait fait périr autant de monde que les armes.

Amiens repris.

1597. Septembre.

Il reprend Amiens à la vue de l'archiduc *Albert*, & le contraint de ſe retirer. De-là il court pacifier le reſte du royaume : enfin toute la France eſt à lui. Le pape, qui lui avait refuſé l'abſolution quand il n'était pas affermi, la lui avait donnée quand il fut victorieux. Il ne reſtait qu'à faire la paix avec l'Eſpagne; elle fut concluе à Ver-

Paix de Vervins. 1598. 2 Mai.

Ch. CLXXIV.

vins, & ce fut le premier traité avantageux que la France eût fait avec ſes ennemis depuis *Philippe-Auguſte*.

Alors il met tous ſes ſoins à policer, à faire fleurir ce royaume qu'il avait conquis : les troupes inutiles ſont licentiées; l'ordre dans les finances ſuccède au plus odieux brigandage; il paie peu-à-peu toutes les dettes de la couronne ſans fouler les peuples. Les payſans répètent encore aujourd'hui qu'il voulait *qu'ils euſſent une poule au pot tous les dimanches*; expreſſion triviale, mais ſentiment paternel. Ce fut une choſe bien admirable, que, malgré l'épuiſement & le brigandage, il eût en moins de quinze ans diminué le fardeau des tailles de quatre millions de ſon tems, qui en feraient environ dix du nôtre; que tous les autres droits fuſſent réduits à la moitié; qu'il eût payé cent millions de dettes, qui aujourd'hui feraient plus de deux cent millions. Il racheta pour plus de cent cinquante de nos millions de domaines aujourd'hui aliénés : toutes les places furent réparées, les magaſins, les arſenaux remplis, les grands chemins entretenus; c'eſt la gloire éternelle du duc de *Sulli*, & celle du roi, qui oſa choiſir un homme de

Royaume rétabli.

guerre pour rétablir les finances de l'État, & qui travailla avec ſon miniſtre. Ch. CLXXIV.

La juſtice eſt réformée; &, ce qui était beaucoup plus difficile, les deux religions vivent en paix, au moins en apparence. Le commerce, les arts ſont en honneur. Les étoffes d'argent & d'or proſcrites d'abord par un édit ſomptuaire dans le commencement d'un règne difficile, & dans la pauvreté, reparaiſſent avec plus d'éclat, & enrichiſſent Lyon & la France. Il établit des manufactures de tapiſſeries de haute-liſſe en laine & en ſoie rehauſſée d'or. On commence à faire de petites glaces dans le goût de Veniſe. C'eſt à lui ſeul qu'on doit les vers à ſoie, les plantations de mûriers, malgré les oppoſitions de *Sulli*, plus eſtimable dans ſa fidélité & dans l'art de gouverner & de conſerver les finances, qu'amoureux des nouveautés.

Henri fait creuſer le canal de Briare, par lequel on a joint la Seine & la Loire. Paris eſt aggrandi & embelli: il forme la place royale: il reſtaure tous les ponts. Le fauxbourg *S.-Germain* ne tenait point à la ville; il n'était point pavé: le roi ſe charge de tout. Il fait conſtruire ce beau pont + où le pont neuf

Ch. CLXXIV.

les peuples regardent aujourd'hui ſa ſtatue avec tendreſſe. Saint-Germain, Monceaux, Fontainebleau, & ſurtout le Louvre, ſont augmentés, & preſque entièrement bâtis. Il donne des logemens dans le Louvre, ſous cette longue galerie qui eſt ſon ouvrage, à des artiſtes en tout genre, qu'il encourageait ſouvent de ſes regards comme par des récompenſes. Il eſt enfin le vrai fondateur de la bibliothèque royale.

Ordre, abondance, magnificence.

Quand *Don Pèdre de Tolède* fut envoyé par *Philippe III* en ambaſſade auprès de *Henri*, il ne reconnut plus cette ville, qu'il avait vu autrefois ſi malheureuſe & ſi languiſſante : *C'eſt qu'alors le père de la famille n'y était pas*, lui dit Henri ; *& aujourd'hui qu'il a ſoin de ſes enfans, ils proſpèrent.* Les jeux, les fêtes, les bals, les ballets introduits à la cour par *Catherine de Médicis*, dans les tems même de troubles, ornèrent ſous *Henri IV*, les tems de la paix & de la félicité.

Henri arbitre de l'Europe.

En faiſant ainſi fleurir ſon État, il était l'arbitre des autres. Les papes n'auraient pas imaginé du tems de la ligue que le *Béarnois* ſerait le pacificateur de l'Italie, & le médiateur entre eux & Veniſe. Cependant *Paul V* fut trop

heureux d'avoir recours à lui pour le tirer du mauvais pas où il s'était engagé en excommuniant le doge & le sénat, & en jetant ce qu'on appelle un interdit sur tout l'État Vénitien, au sujet des droits incontestables que ce sénat maintenait avec sa vigueur accoutumée. Le roi fut l'arbitre du différend. Celui que les papes avaient excommunié, fit lever (*a*) l'excommunication de Venise.

(*a*) *Daniel* raconte une particularité qui paraît bien extraordinaire, & il est le seul qui la raconte. Il prétend que *Henri IV*, après avoir réconcilié le pape avec la république de Venise, gâta lui-même cet accommodement, en communiquant au nonce à Paris une lettre interceptée d'un prédicant de Genève, dans laquelle ce prêtre se vantait que le doge de Venise & plusieurs sénateurs étaient protestans dans le cœur; qu'ils n'attendaient que l'occasion favorable de se déclarer; que le père *Fulgentio* de l'Ordre des servites, le compagnon & l'ami du célèbre *Sarpi*, si connu sous le nom de *Fra-Paolo, travaillait efficacement dans cette vigne*. Il ajoûte que *Henri IV* fit montrer cette lettre au sénat par son ambassadeur, & qu'on en retrancha seulement le nom du doge accusé. Mais après que *Daniel* a rapporté la substance de cette lettre, dans laquelle le nom de *Fra-Paolo* ne se trouve pas, il dit cependant que ce même *Fra-Paolo* fut cité & accusé dans la copie de la lettre montrée au sénat. Il ne nomme point le pasteur calviniste qui avait écrit cette prétendue lettre interceptée. Il faut remarquer encore que, dans cette lettre, il était question des jésuites, lesquels étaient bannis de la république de Venise. Enfin *Daniel* emploie cette manœuvre, qu'il impute à *Henri IV*, comme une

Ch. CLXXIV.

Il protégea la république naiſſante de la Hollande, l'aida de ſon épargne, & ne contribua pas peu à la faire reconnaître libre & indépendante par l'Eſpagne.

Il eſt le plus grand-homme de ſon ſiécle.

Sa gloire était donc affermie au-dedans & au-dehors de ſon royaume : il paſſait pour le plus grand homme de ſon tems. L'empereur *Rodolphe* n'eut de réputation que chez les phyſiciens & les chymiſtes. *Philippe II* n'avait jamais combattu ; il n'était, après tout,

preuve du zèle de ce prince pour la religion catholique. C'eût été un zèle bien étrange dans *Henri IV* de mettre ainſi le trouble dans le ſénat de Veniſe, le meilleur de ſes alliés, & de mêler le rôle mépriſable d'un brouillon & d'un délateur au perſonnage glorieux de pacificateur. Il ſe peut faire qu'il y ait eu une lettre vraie ou ſuppoſée d'un miniſtre de Genève, que cette lettre même ait produit quelques petites intrigues fort indifférentes aux grands objets de l'hiſtoire ; mais il n'eſt point du tout vraiſemblable que *Henri IV* ſoit deſcendu à la baſſeſſe dont *Daniel* lui fait honneur : il ajoûte que *quiconque a des liaiſons avec les hérétiques eſt de leur religion, ou n'en a point du tout*. Cette réflexion odieuſe eſt même contre *Henri IV*, qui, de tous les hommes de ſon tems, avait le plus de liaiſons avec les réformés. Il eût été à déſirer que le P. *Daniel* fût entré plutôt dans les détails de l'adminiſtration de *Henri IV* & du duc de *Sulli*, que dans ces petiteſſes qui montrent plus de partialité que d'équité, & qui décèlent malheureuſement un auteur plus jéſuite que citoyen. Encore une fois, le comte de *Boulainvilliers* a bien raiſon de dire qu'il eſt preſque impoſſible qu'un jéſuite écrive bien l'hiſtoire de France.

Ch. CLXXIV.

qu'un tyran laborieux, ſombre, & diſſimulé : & ſa prudence ne pouvait entrer en comparaiſon avec la valeur & la franchiſe de *Henri IV*, qui, avec ſes vivacités, était encore auſſi politique que lui. *Élizabeth* acquit une grande réputation ; mais n'ayant pas eu à ſurmonter les mêmes obſtacles, elle ne pouvait avoir la même gloire. Celle qu'elle mérite, fut obſcurcie par les artifices de comédienne qu'on lui reprochait, & ſouillée par le ſang de *Marie Stuart*, dont rien ne la peut laver.+ *Sixte-Quint* ſe fit un nom par les obéliſques qu'il releva, & par les monumens dont il embellit Rome. Mais ſans ce mérite, qui eſt bien loin d'être le premier, on ne l'aurait connu que pour avoir obtenu la papauté par quinze ans de fauſſeté, & pour avoir été ſévère juſqu'à la cruauté.

+ Voltaire fait ici du Sentiment pour plaire au lecteur. Car, il vient de dire, p. 267 que Marie a epousé l'assassin de son mari. Il faut être plus juste et faire la part des circonstances.

Ses amours.

Ceux qui reprochent encore à *Henri IV* ſes amours ſi amèrement, ne font pas réflexion que toutes ſes faibleſſes furent celles du meilleur des hommes, & qu'aucune ne l'empêcha de bien gouverner. Il y parut aſſez, lorſqu'il ſe préparait à être l'arbitre de l'Europe à l'occaſion de la ſucceſſion de Juliers. C'eſt une calomnie abſurde de *Le Vaſſor* &

Marie fut exécutée en 1587. c'était 15 ans après la St Barthélemi. Il ne faut pas juger ces temps par l'esprit des moeurs actuelles.

v. p. 299.

Ch. CLXXIV.

de quelques autres compilateurs, que *Henri* voulut entreprendre cette guerre pour la jeune princeſſe de *Condé*. Il faut en croire le duc de *Sulli*, qui avoue la faibleſſe de ce monarque, & qui en même-tems prouve que les grands deſſeins du roi n'avaient rien de commun avec la paſſion de l'amour. Ce n'était pas certainement pour la princeſſe de *Condé* que *Henri* avait fait le traité de Quéraſque, qu'il s'était aſſuré de tous les potentats d'Italie, de tous les princes proteſtans d'Allemagne, & qu'il allait mettre le comble à ſa gloire en tenant la balance de l'Europe entière.

Chimère des partages de l'Europe.

Il était prêt à marcher en Allemagne à la tête de quarante-ſix mille hommes. Quarante millions en réſerve, des préparatifs immenſes, des alliances ſûres, d'habiles généraux formés ſous lui, les princes proteſtans d'Allemagne, la nouvelle république des Pays-bas, prêts à le ſeconder; tout l'aſſurait d'un ſuccès ſolide. La prétendue diviſion de l'Europe en quinze dominations, eſt reconnue pour une chimère qui n'entra point dans ſa tête. S'il y avait jamais eu de négociation entamée ſur un deſſein ſi extraordinaire, on en aurait

trouvé quelque trace en Angleterre, à Venise, en Hollande avec lesquelles on suppose que *Henri* avait préparé cette révolution; il n'y en a pas le moindre vestige; le projet n'est ni vrai, ni vraisemblable: mais par ses alliances, par ses armes, par son œconomie, il allait changer le systême de l'Europe, & s'en rendre l'arbitre.

CH. CLXXIV.

Si on faisait ce portrait fidèle de *Henri IV* à un étranger de bon sens, qui n'eût jamais entendu parler de lui auparavant, & qu'on finît par lui dire: c'est-là ce même homme qui a été assassiné au milieu de son peuple, & qui l'a été plusieurs fois, & par des hommes auxquels il n'avait pas fait le moindre mal; il ne le pourrait croire.

C'est une chose bien déplorable, que la même religion qui ordonne le pardon des injures†, ait fait commettre depuis long-tems tant de meurtres, & cela en vertu de cette seule maxime, que quiconque ne pense pas comme nous est reprouvé, & qu'il faut avoir les reprouvés en horreur.

fanatisme

† et qui défend le meurtre

Plusieurs attentats contre sa vie.

Ce qui est encore plus étrange, c'est que des catholiques conspirèrent contre les jours de ce bon roi depuis qu'il fut catholique. Le premier qui voulut

Ch. CLXXIV.

attenter à sa vie, dans le tems même qu'il faisait son abjuration dans *S.-Denis*, fut un malheureux de la lie du peuple, nommé *Pierre Barrière*. Il eut quelque scrupule quand le roi eut abjuré; mais il fut confirmé dans son dessein par le plus furieux des ligueurs, *Aubri*, curé de *S.-André-des-Arcs*, par un capucin, par un prêtre habitué, & par *Varade*, recteur du collège des jésuites. Le célèbre *Etienne Pâquier*, avocat-général de la chambre des comptes, proteste qu'il a su de la bouche même de ce *Barrière*, que *Varade* l'avait encouragé à ce crime. Cette accusation reçoit un nouveau dégré de probabilité par la fuite de *Varade* & du curé *Aubri*, qui se réfugièrent chez le cardinal légat, & l'accompagnèrent dans son retour à Rome, quand *Henri IV* entra dans Paris. Et enfin ce qui rend la probabilité encore plus forte, c'est que *Varade* & *Aubri* furent depuis écartelés en effigie par un arrêt du parlement de Paris, comme il est rapporté dans le journal de *Henri IV*. *Daniel* fait des efforts pardonnables pour disculper le jésuite *Varade* : les curés n'en font aucun pour justifier les fureurs des curés de ce tems-là; la Sorbonne avoue les décrets pu-

niſſables qu'elle donna : les dominicains conviennent aujourd'hui que leur confrère *Clément* aſſaſſina *Henri III*, & qu'il fut exhorté à ce parricide par le prieur *Bourgoin*. La vérité l'emporte ſur tous les égards ; & cette même vérité prononce qu'aucun des eccléſiaſtiques d'aujourd'hui ne doit ni répondre, ni rougir des maximes ſanguinaires & de la ſuperſtition barbare de leurs prédéceſſeurs, puiſqu'il n'en eſt aucun qui ne les abhorre ; elle conſerve ſeulement les monumens de ces crimes, afin qu'ils ne ſoient jamais imités.

L'ESPRIT de fanatiſme était ſi généralement répandu, qu'on ſéduiſit un chartreux imbécile nommé *Ouin*, & qu'on lui mit en tête d'aller plus vîte au ciel en tuant *Henri IV*. Le malheureux fut enfermé comme un fou par ſes ſupérieurs. Au commencement de 1599, deux jacobins de Flandres, l'un nommé *Arger*, l'autre *Ridicovi*, originaire d'Italie, réſolurent de renouveller l'action de *Jacques Clément* leur confrère : le complot fut découvert : ils expièrent à la potence le crime qu'ils n'avaient pu exécuter. Leur ſupplice n'effraya pas un frère capucin de Milan, qui vint à Paris dans le même deſſein, & qui fut

pendu comme eux. Un vicaire de S.-Nicolas-des-Champs, un tapiſſier méditèrent le même crime & périrent du même ſupplice.

Ch. CLXXIV.

1595.

1596.

1594. 27 Décemb.

Jean Châtel.

L'ASSASSINAT commis par *Jean Châtel* eſt celui de tous qui démontre le plus quel eſprit de vertige régnait alors; né d'une honnête famille, de parens riches, bien élevé par eux, jeune, ſans expérience, n'ayant pas encore dix-neuf ans, il n'était pas poſſible qu'il eût formé de lui-même cette réſolution déſeſpérée. On ſait que, dans le Louvre même, il donna un coup de couteau au roi, & qu'il ne le frappa qu'à la bouche, parce que ce bon prince, qui embraſſait tous ſes ſerviteurs lorſqu'ils venaient lui faire leur cour après quelque abſence, ſe baiſſait alors pour embraſſer *Montigni*.

IL ſoutint à ſon premier interrogatoire, *qu'il avait fait une bonne action, & que le roi n'étant pas encore abſous par le pape, il pouvait le tuer en conſcience :* par cela ſeul la ſéduction était prouvée.

IL avait étudié long-tems au collège des jéſuites. Parmi les ſuperſtitions dangereuſes de ces tems, il y en avait une capable d'égarer les eſprits ; c'était

une *chambre de méditation*, dans laquelle on enfermait un jeune homme : les murs étaient peints de repréſentations de démons, de tourmens & de flammes, éclairés d'une lueur ſombre : une imagination ſenſible & faible en était ſouvent frappée juſqu'à la démence : cette démence fut au point, dans la tête de ce malheureux, qu'il crut qu'il ſe rachéterait de l'enfer, en aſſaſſinant ſon ſouverain.

Il eſt indubitable que les juges auraient manqué à leur devoir, s'ils n'avaient pas fait examiner les papiers des jéſuites, ſur-tout après que *Jean Châtel* eut avoué qu'il avait ſouvent entendu dire chez quelques-uns de ces religieux, qu'il était permis de tuer le roi.

Jean Châtel & le jéſuite Guignard.

On trouva dans les écrits du profeſſeur *Guignard*, ces propres paroles de ſa main : que *ni Henri III, ni Henri IV, ni la reine Élizabeth, ni le roi de Suède, ni l'électeur de Saxe n'étaient de véritables rois ; que Henri III était un Sardanapale, le Béarnois un renard, Élizabeth une louve, le roi de Suède un griffon, & l'électeur de Saxe un porc* ; cela s'appellait de l'éloquence. *Jacques Clément*, diſait-il, *a fait un acte héroïque inſpiré par le S.-Eſprit.*

CH. CLXXIV.

Si on peut guerroyer le Béarnois, qu'on le guerroye ; ſi on ne peut le guerroyer, qu'on l'aſſaſſine.

GUIGNARD était bien imprudent de n'avoir pas brûlé cet écrit dans le moment qu'il apprit l'attentat de *Châtel.* On ſe ſaiſit de ſa perſonne & de celle de *Guéret*, profeſſeur d'une ſcience abſurde qu'on nommait *philoſophie*, & dont *Châtel* avait été long tems l'écolier *Guignard* fut pendu & brûlé ; & *Guéret*, n'ayant rien avoué à la queſtion, fut ſeulement condamné à être banni du royaume avec *tous les frères nommés jéſuites.*

IL faut que le préjugé mette ſur les yeux un bandeau bien épais, puiſque le jéſuite *Jouvency* dans ſon hiſtoire de la compagnie de JÉSUS, compare *Guignard & Guéret* aux *premiers chrétiens perſécutés par Néron.* Il loue ſur-tout *Guignard* de n'avoir jamais voulu demander pardon au roi & à la juſtice, lorſqu'il fit amende honorable la torche au point, ayant au dos ſes écrits. Il fait enviſager *Guignard* comme un martyr qui demande pardon à DIEU, parce qu'après tout il pouvait être pécheur ; mais qui ne peut, malgré ſa conſcience, avouer qu'il a offenſé le roi.

Le jéſuite *Jouvency* juſtifie le jéſuite *Guignard.*

Comment aurait-il donc pu l'offenſer davantage qu'en écrivant qu'il fallait le tuer, à moins qu'il ne l'eût tué lui-même. *Jouvency* regarde l'arrêt du parlement comme un jugement très-inique : *Meminimus*, dit-il, *& ignoſcimus : Nous nous en ſouvenons, & nous le pardonnons*. Il eſt vrai que l'arrêt était ſévère ; mais aſſurément il ne peut paraître injuſte, ſi on conſidère les écrits du jéſuite *Guignard*, les emportemens du nommé *Hay*, autre jéſuite, la confeſſion de *Jean Châtel*, les écrits de *Tolet*, de *Bellarmin*, de *Mariana*, d'*Emmanuel Sa*, de *Suarès*, de *Salmeron*, de *Molina* ; les lettres des jéſuites de Naples, & tant d'autres écrits, dans leſquels on trouve cette doctrine du parricide. Il eſt très-vrai qu'aucun jéſuite n'avait conſeillé *Châtel* ; mais auſſi il eſt très-vrai que, tandis qu'il étudiait chez eux, il avait entendu cette doctrine qui alors était très-commune.

CH. CLXXIV.

Jéſuites chaſſés.

COMMENT peut-on trouver trop injuſte dans de pareils tems le banniſſement des jéſuites, quand on ne ſe plaint pas de celui du père & de la mère de *Jean Châtel*, qui n'avaient d'autre crime que d'avoir mis au monde un malheureux dont on aliéna l'eſprit ? Ces

Ch. CLXXIV.

parens infortunés furent condamnés au bannissement & à une amende ; on démolit leur maison, & on éleva à la place une pyramide où l'on grava le crime & l'arrêt : il y était dit ; *La cour a banni en outre cette société d'un genre nouveau & d'une superstition diabolique, qui a porté Jean Châtel à cet horrible parricide.* Ce qui est encore bien digne de remarque, c'est que l'arrêt du parlement fut mis à l'*Index* de Rome. Tout cela démontre que ces tems étaient ceux du fanatisme ; que, si les jésuites avaient comme les autres enseigné des maximes affreuses, ils paraissaient plus dangereux que les autres, parce qu'ils élevaient la Jeunesse ; qu'ils furent punis pour des fautes passées, qui trois ans auparavant n'étaient pas regardées dans Paris comme des fautes ; & qu'enfin le malheur des tems rendit cet arrêt du parlement nécessaire.

Apologie de *Châtel.*

Il l'était tellement, qu'on vit paraître alors une apologie pour *Jean Châtel*, dans laquelle il est dit que *son parricide est un acte vertueux, généreux, héroïque, comparable aux plus grands de l'histoire sacrée & profane, & qu'il faut être athée pour en douter. Il n'y a*, dit cette apologie, *qu'un*

point à redire, c'eſt que Châtel *n'a pas mis à chef ſon entrepriſe, pour envoyer le méchant en ſon lieu comme Judas.*

CETTE apologie fait voir clairement que, ſi *Guignard* ne voulut jamais demander pardon au roi, c'eſt qu'il ne le reconnaiſſait pas pour roi. *La conſtance de ce ſaint homme*, dit l'auteur, *ne voulut jamais reconnaître celui que l'égliſe ne reconnaiſſait pas; &, quoique les juges aient brûlé ſon corps & jetté ſes cendres au vent, ſon ſang ne laiſſera de bouillonner contre ces meurtriers devant le* DIEU *Sabaoth, qui ſaura le leur rendre.*

TEL était l'eſprit de la ligue, tel l'eſprit monacal, tel l'abus exécrable de la religion ſi mal entendue; & tel a ſubſiſté cet abus juſqu'à nos jours.

Livre du jéſuite *La Croix.*

ON a vu encore de nos jours un jéſuite nommé *La Croix*, théologien de Cologne, réimprimer & commenter je ne ſais quel ouvrage d'un ancien jéſuite nommé *Buſembaum*: ouvrage qui eût été auſſi ignoré que ſon auteur & ſon commentateur, ſi on n'y avait pas déterré par hazard la doctrine la plus monſtrueuſe de l'homicide & du parricide.

IL eſt dit dans ce livre qu'un homme proſcrit par un prince ne peut être

aſſaſſiné légitimement que dans le territoire du prince ; mais qu'un ſouverain proſcrit par le pape, doit être aſſaſſiné par-tout, parce que le pape eſt ſouverain de l'univers ; & qu'un homme chargé de tuer un excommunié, quel qu'il ſoit, peut donner cette commiſſion à un autre, & que c'eſt un acte de charité d'accepter cette commiſſion.

IL eſt vrai que les parlemens ont condamné ce livre abominable ; il eſt vrai que les jéſuites de France ont déteſté publiquement ces propoſitions : mais enfin, ce livre nouvellement réimprimé avec des additions, prouve aſſez que ces maximes infernales ont été long-tems gravées dans plus d'une tête, que ces maximes même ont été regardées comme ſacrées, comme des points de religion ; & que par conſéquent les loix ne pouvaient s'élever avec trop de rigueur contre les docteurs du parricide.

Ravaillac tue *Henri IV*, 14 Mai 1610, à quatre heures du ſoir.

HENRI IV fut enfin la victime de cette étrange théologie chrétienne. *Ravaillac* avait été quelque tems feuillant, & ſon eſprit était encore échauffé de tout ce qu'il avait entendu dans ſa jeuneſſe. Jamais dans aucun ſiècle la ſuperſtition n'a produit de pareils effets. Ce malheureux crut préciſément, com-

me *Jean Châtel*, qu'il appaiſerait la juſtice divine en tuant *Henri IV*. Le peuple diſait que ce roi allait faire la guerre au pape, parce qu'il allait ſecourir les proteſtans d'Allemagne. L'Allemagne était diviſée par ces deux ligues, dont l'une était l'*évangélique*, compoſée de preſque tous les princes proteſtans; l'autre était la *catholique*, à la tête de laquelle on avait mis le nom du pape. *Henri IV* protégeait la ligue proteſtante; voila l'unique cauſe de l'aſſaſſinat. Il faut en croire les dépoſitions conſtantes de *Ravaillac*. Il aſſura, ſans jamais varier, qu'il n'avait aucun complice, qu'il avait été pouſſé à ce parricide par un inſtinct dont il ne put être le maître. Il ſigna ſon interrogatoire, dont quelques feuilles furent retrouvées en 1720, par un greffier du parlement: je les ai vues: cet abominable nom eſt peint parfaitement, & il y a au-deſſous de la même main: *Que toujours dans mon cœur* JÉSUS *ſoit le vainqueur*; nouvelle preuve que ce monſtre n'était qu'un furieux imbécile.

ON ſait qu'il avait été novice chez des moines nommés *feuillans*, dans un tems où ces feuillans étaient encore des ligueurs fanatiques. C'était un hom-

me perdu de crimes & de ſuperſtitions. Le conſeiller *Matthieu*, hiſtoriographe de France, qui lui parla long-tems au petit hôtel de Retz près du Louvre, dit dans ſa relation que ce miſérable avait été tenté depuis trois ans de tuer *Henri IV*. Lorſqu'un conſeiller du parlement lui demanda dans cet hôtel de Retz en préſence de *Matthieu*, comment il avait pu mettre la main ſur le roi très-chrétien : *C'eſt à ſçavoir*, dit-il, *s'il eſt très-chrétien.*

LA fatalité de la deſtinée ſe fait ſentir ici plus qu'en aucun autre évènement. C'eſt un maître d'école d'Angoulême, qui, ſans conſpiration, ſans complice, ſans intérêt, tue *Henri IV* au milieu de ſon peuple, & change la face de l'Europe.

Procès de *Ravaillac.*

ON voit par les actes de ſon procès imprimés en 1611, que cet homme n'avait en effet d'autres complices que les ſermons des prédicateurs, & les diſcours des moines. Il était très-dévot, faiſait l'oraiſon mentale & jaculatoire; il avait même des viſions céleſtes. Il avoue qu'après être ſorti des feuillans, il avait eu ſouvent l'envie de ſe faire jéſuite. Son aveu porte que ſon premier deſſein était d'engager le roi à

proſcrire

Ch. CLXXIV.

proſcrire la religion réformée, & que même, pendant les fêtes de Noël, voyant paſſer le roi en carroſſe dans la même rue où il l'aſſaſſina depuis, il s'écria: *Sire, au nom de notre Seigneur* JÉSUS-CHRIST, *& de la ſacrée Vierge Marie, que je parle à vous:* qu'il fut repouſſé par les gardes; qu'alors il retourna dans Angoulême ſa patrie où il avait quatre-vingts écoliers; qu'il s'y confeſſa & communia ſouvent. Il eſt prouvé que ſon crime ne fut conçu dans ſon eſprit qu'au milieu des actes réitérés d'une dévotion fanatique. Sa réponſe dans ſon ſecond interrogatoire porte ces propres mots: *Perſonne quelconque ne l'a conduit à ce faire, que le commun bruit des ſoldats qui diſaient que, ſi le roi voulait faire la guerre contre le S.-Père, ils l'y aſſiſteraient & mourraient pour cela; à laquelle raiſon s'eſt laiſſé aller à la tentation qui l'a porté de tuer le roi, parce que faiſant la guerre contre le pape, c'eſt la faire contre* DIEU, *d'autant que le pape eſt* DIEU, *&* DIEU *eſt le pape.* Ainſi tout concourt à faire voir que *Henri IV* n'a été en effet aſſaſſiné que par les préjugés qui depuis ſi long-tems ont aveuglé les hommes & déſolé la terre. On oſa imputer ce crime à la

Ch. CLXXIV.

maiſon d'*Autriche*, à *Marie de Médicis* épouſe du roi, à *Balzac d'Entragues* ſa maitreſſe, au duc d'*Épernon*; conjectures odieuſes, que *Mézerai* & d'autres ont recueillies ſans examen, qui ſe détruiſent l'une par l'autre, & qui ne ſervent qu'à faire voir combien la malignité humaine eſt crédule.

Il eſt très-avéré qu'on parlait de ſa mort prochaine dans les Pays-bas avant le coup de l'aſſaſſin. Il n'eſt pas étonnant que les partiſans de la ligue catholique, en voyant l'armée formidable qu'il allait commander, euſſent dit qu'il n'y avait que la mort de *Henri* qui pût les ſauver. Eux, & les reſtes de la ligue ſouhaitaient quelque *Clément*, quelque *Gérard*, quelque *Châtel*. On paſſa aiſément du deſir à l'eſpérance; ces bruits ſe répandirent, ils allèrent aux oreilles de *Ravaillac* & le déterminèrent.

Il eſt encore certain qu'on avait prédit à *Henri* qu'il mourrait en carroſſe. Cette idée venait de ce que ce prince, ſi intrépide ailleurs, était toujours inquiété de la crainte de verſer, quand il était en voiture. Cette faibleſſe fut regardée par les aſtrologues comme un preſſentiment; & l'aventure la moins

vraiſemblable juſtifia ce qu'ils avaient dit au hazard.

Ch. CLXXIV.

RAVAILLAC ne fut que l'inſtrument aveugle de l'eſprit du tems, qui n'était pas moins aveugle. Ce *Barrière*, ce *Châtel*, ce chartreux nommé *Ouin*, ce vicaire de *S.-Nicolas-des-Champs* pendu en 1595, enfin juſqu'à un malheureux qui était où qui contrefaiſait l'inſenſé, d'autres dont le nom m'échappe, méditèrent le même aſſaſſinat; preſque tous jeunes gens, & tous de la lie du peuple; tant la religion devient fureur dans la populace, & dans la Jeuneſſe. De tous les aſſaſſins de cette eſpèce que ce ſiècle affreux produiſit, il n'y eut que *Poltrot de Méré* qui fût gentilhomme. J'en excepte ceux qui avaient tué le duc de *Guiſe* par ordre de *Henri III*. Ceux-là n'étaient pas fanatiques.

Le tombeau de *Henri IV* embraſſé & arroſé de larmes, au ſervice de la reine de France en 1768.

IL n'eſt que trop vrai que *Henri IV* ne fut ni connu, ni aimé pendant ſa vie. Le même eſprit qui prépara tant d'aſſaſſinats ſouleva toujours contre lui la faction catholique; & ſon changement néceſſaire de religion lui aliéna les réformés. Sa femme, qui ne l'aimait pas, l'accabla de chagrins domeſtiques. Sa maitreſſe même, la marquiſe d'*Entragues*, conſpira, dit-on, contre lui: la plus

Ch. CLXXIV.

cruelle ſatyre qui attaqua ſes mœurs & ſa probité, fut l'ouvrage d'une princeſſe de *Conti* ſa proche parente. Enfin il ne commença à devenir cher à la nation que quand il eut été aſſaſſiné. La régence inconſidérée, tumultueuſe & infortunée de ſa veuve, augmenta les regrets de la perte de ſon mari. Les mémoires du duc de *Sulli* dévelopèrent toutes ſes vertus, & firent pardonner ſes faibleſſes. Plus l'hiſtoire fut approfondie, plus il fut aimé. Le ſiècle de *Louis XIV* a été beaucoup plus grand ſans doute que le ſien; mais *Henri IV* eſt jugé beaucoup plus grand que *Louis XIV*. Enfin chaque jour ajoûtant à ſa gloire, l'amour des Français pour lui eſt devenu une paſſion. On en a vu depuis peu un témoignage ſingulier à S.-Denis. Un évêque du Puy, en Vélai, prononçait l'oraiſon funèbre de la reine, épouſe de *Louis XV*. L'orateur n'attachant pas aſſez les eſprits, quoiqu'il fît l'éloge d'une reine chérie, une cinquantaine d'auditeurs ſe détacha de l'aſſemblée pour aller voir le tombeau de *Henri IV*. Ils ſe mirent à genoux autour du cercueil, ils répandirent des larmes; on entendit des exclamations: jamais il n'y eut de plus véritable apothéoſe.

ADDITION

Au chapitre de HENRI IV.

VOICI plusieurs lettres écrites de la main de *Henri IV* à *Corisande d'Andouin*, veuve de *Philibert*, comte de Grammont. Elles sont toutes sans date ; mais on verra aisément par les notes dans quel tems elles furent écrites. Il y en a de très-intéressantes, & le nom de *Henri IV* les rend précieuses.

PREMIERE LETTRE.

IL ne se sauve point de laquais, ou pour le moins fort peu qui ne soient dévalisés, ou les lettres ouvertes. Il est arrivé sept ou huit gentilshommes de ceux qui étoient à l'armée étrangère, qui assurent, comme est vrai, (car l'un est Mr. de Monlouet, *frère de* Rambouillet, *qui étoit un des députés pour traiter,) qu'il n'y a pas dix gentilshommes qui aient promis de ne porter les armes. M. de* Bouillon *n'a point promis : bref, il ne s'est rien perdu qui ne se dé-* Ch. CLXXIV.

Ch. CLXXIV.

couvre pour de l'argent. Mr. de Mayenne *a ſait un acte de quoi il ne ſera guères loué ; il a tué* Sacremore *(lui demandant récompenſe de ſes ſervices) à coups de poignard : l'on me mande que ne le voulant contenter, il craignit qu'étant mal content, il ne découvrît ſes ſecrets, qu'il ſavoit tout, même l'entrepriſe contre la perſonne du roi, de quoi il étoit chef de l'exécution* (a). *Dieu les veut vaincre par eux-mêmes, car c'étoit le plus utile ſerviteur qu'ils euſſent : il fut enterré qu'il n'étoit pas encore mort. Sur ce mot vient d'arriver* Morlas, *& un laquais de mon couſin, qui ont été dévaliſés des lettres, & des habillemens. Mr. de* Turenne *ſera ici demain : il a pris autour de Fizac dix-huit forts en trois jours ; je ferai peut-être quelque choſe de meilleur bientôt, s'il plaît à* Dieu. *Le bruit de ma mort allant à Hay, à Maux, a couru à Paris, & quelques* prêcheurs en leurs ſermons la mettoient pour un des bonheurs *que* Dieu *leur*

(*a*) Rien n'eſt ſi curieux que cette anecdote. Ce *Sacremore* était *Birague* de ſon nom. Cette aventure prouve que le duc de *Mayenne* était bien plus méchant & plus cruel que tous les hiſtoriens ne le dépeignent ; ce qui n'eſt pas extraordinaire dans un chef de parti. La lettre eſt de 1587.

avoit envoyé. Adieu, mon ame; je vous baiſe un million de fois les mains. Ce 14 Janvier.

Ch. CLXXIV.

LETTRE II. (a)

Pour achever de me peindre, il m'eſt arrivé un des plus extrêmes malheurs que je pouvois craindre, qui eſt la mort ſubite de Mr. le prince; je le plains comme ce qu'il me devoit être, non comme ce qu'il m'étoit: je ſuis à cette heure la ſeule butte où viſent tous les perfides de la meſſe. Ils l'ont empoiſonné les traîtres; ſi eſt-ce que Dieu demeurera le maître, & moi par ſa grace l'exécuteur; ce pauvre prince, non de cœur, jeudi ayant couru la bague, ſoupa ſe portant bien; à minuit lui prit un vomiſſement qui lui dura juſqu'au matin; tout le vendredi il demeura au lit, le ſoir il ſoupa, & ayant bien dormi, il ſe leva le ſamedi matin, dîna debout, & puis joua aux échecs; il ſe leva de ſa chaiſe, ſe mit à ſe promener par ſa chambre, deviſant avec l'un & l'autre: tout d'un coup il dit, baillez-moi ma chaiſe, je ſens une

Voyez la lettre ſuivante.

(a) Mars 1588.

Ch. CLXXIV.

grande ſoibleſſe ; il ne ſut pas aſſis qu'il perdit la parole, & ſoudain après il rendit l'ame aſſis. Les marques du poiſon ſortirent ſoudain ; il n'eſt pas croyable l'étonnement que cela a porté en ce pays là. Je pars dès l'aube du jour pour y aller pourvoir en diligence. Je me vois bien en chemin d'avoir bien de la peine ; priez Dieu hardiment pour moi ; ſi j'en échappe, il faudra bien que ce ſoit lui qui me gardoit, dont je ſuis peut-être plus près que je ne penſe ; je vous demeurerai fidèle eſclave. Bon ſoir, mon ame ; je vous baiſe un million de fois les mains.

LETTRE III. (a)

Il m'arriva hier, l'un à midi, l'autre à ſoir, deux couriers de S.-Jean ; le premier nous dit, comme Belcaſtel*, page de madame la princeſſe, & ſon valet de chambre, s'en étoient fuis ſoudain, après avoir cru mort leur maître, avoient trouvé deux chevaux valant deux cent écus, à une hôtellerie du fauxbourg que*

(a) Celle-ci eſt du mois de Mars 1588.

l'on y tenoit il y avoit quinze jours ; & avoient chacun une malette pleine d'argent : enquis l'hôte, dit que c'étoit un nommé Brillant (a) *qui lui avoit baillé les chevaux, & lui alloit dire tous les jours qu'ils fussent bien traités, que s'il baille aux autres chevaux quatre mesures d'avoine, qu'il leur en baille huit, qu'il paieroit aussi le double. Ce* (b) Brillant *est un homme que Madame la princesse a mis dans la maison, & lui faisoit tout gouverner. Il fut soudain pris, confesse avoir baillé mille écus au page, & lui avoir achepter ses chevaux par le commandement de sa maitresse pour aller en Italie. Le second confirme, & dit de plus, qu'on avoit fait écrire par ce* Brillant *au valet de chambre, qu'on savoit être à Poitiers, par où il lui mandoit être à deux cent pas de la porte,*

(*a*) *Brillant*, contrôleur de la maison du prince de *Condé*, est mal à propos nommé *Brillaud* par les historiens.

(*b*) Il fut écartelé à St-Jean d'Angéli sans appel par sentence du prevôt ; &, par cette même sentence, la princesse de *Condé* fut condamnée à garder la prison jusqu'après son accouchement. Elle accoucha au mois d'Août, de *Henri de Condé*, premier prince du sang. Elle appela à la cour des pairs ; mais elle resta prisonnière sous la garde de *Sainte-Même* dans Angéli, jusqu'en l'année *1596*. *Henri IV* fit supprimer alors les procédures.

CH. CLXXIV.

qu'il vouloit parler à lui. L'autre ſortit ſoudain, l'embuſcade qui étoit là le prit, & fut mené à S.-Jean. Il n'avoit été encore ouï, mais diſoit-il à ceux qui le menoient, ah! que madame eſt méchante! que l'on prenne ſon tailleur, je dirai tout ſans gêner, ce qui fut fait.

VOILA ce qu'on a fait juſqu'à cette heure; je ne me trompe guères en mes jugemens; c'eſt une dangereuſe bête qu'une mauvaiſe femme. Tous ces empoiſonneurs ſont tous papiſtes; *voilà les inſtructions de la dame. J'ai découvert un tueur pour moi* (a), DIEU *m'en gardera, & je vous en manderai bientôt davantage. Les gouverneurs & les capitaines de Taillebourg ont envoyé deux ſoldats, & écrit qu'ils n'ouvriroient leur place qu'à moi, de quoi je ſuis fort aiſe. Les ennemis les preſſent, & ils ſont ſi empreſſés à la vérification de ce fait, qu'ils ne leur donnent nul empêchement; ils ne laiſſent ſortir homme vivant de S.-Jean que ceux qu'ils m'envoyent. Mr. de* la Trimouille *y eſt lui vingtième ſeu-*

(*a*) C'eſt à Nérac qu'on découvrit un aſſaſſin, Lorrain de nation, envoyé par les prêtres de la ligue. On attenta plus de cinquante fois ſur la vie de ce grand & bon prince. *Tantùm religio potuit ſuadere malorum!*

lement. L'on m'écrit que ſi je tardois beaucoup, il y pourroit avoir beaucoup de mal, & grand; cela me fait hâter, de façon que je prendrai vingt maîtres & moi, & irai jour & nuit pour être de retour à Ste.-Foi à l'aſſemblée. Mon ame, je me porte aſſez bien de corps, mais fort affligé de l'eſprit; aimez-moi, & me lè faites paroître, ce me ſera une grande conſolation; pour moi je ne manquerai point à la fidélité que je vous ai vouée: ſur cette vérité, je vous baiſe un million de fois les mains.

Daymet, ce 13 Mars.

LETTRE IV.

J'ARRIVAI hier au ſoir au lieu de Pons, où il m'arriva des nouvelles de S.-Jean, par où les ſoupçons croiſent du côté que les avis peu juger. Je verrai tout demain; j'appréhende fort la vue des fidèles ſerviteurs de la maiſon, car c'eſt à la vérité le plus extrême deuil qui ſe ſoit jamais vu. Les prêcheurs romains prêchent tout haut dans les villes d'ici à l'entour, qu'il n'y en a plus qu'une à voir, canoniſent ce bel acte & celui qui l'a fait, admoneſtent tout bon catholi-

Ch. CLXXIV.

que de prendre exemple à une ſi chrétienne entrepriſe, & vous êtes de cette religion! Certes, mon cœur, c'eſt un beau ſujet, & notre misère pour faire paroître votre piété & votre vertu; n'attendez-pas à une autre fois à jetter ce froc aux orties; mais je vous dis vrai. Les querelles de Mr. d'Épernon *avec le maréchal* d'Aumont & Crillon, *troublent fort la cour, d'où je ſaurai tous les jours des nouvelles, & vous les manderai. L'homme de qui vous a parlé* Briqueſière *m'a fait de méchans tours que j'ai ſu & avéré depuis deux jours. Je finis là, allant monter à cheval; je te baiſe, ma chère maitreſſe, un million de fois les mains. Ce 17 Mars.*

LETTRE V.

Dieu ſait quel regret ce m'eſt de partir d'ici ſans vous aller baiſer les mains; certes, mon cœur, j'en ſuis au grabat. Vous trouverez étrange (& direz que je me ſuis point trompé) ce que Liceran *vous dira. Le diable eſt déchaîné, je ſuis à plaindre, & eſt merveille ſi je ne ſuccombe ſous le faix. Si je n'é-*

tois huguenot, je me ferois Turc. Ah! les violentes épreuves par où l'on sonde ma cervelle, je ne puis faillir d'être bientôt fol ou habile-homme; cette année sera ma pierre de touche; c'est un mal bien douloureux que le domestique. Toutes les gehennes que peuvent recevoir un esprit sont sans cesse exercées sur le mien, je dis tout ensemble. Plaignez moi, mon ame, & ne portez point votre espèce de tourmens, c'est celui que j'appréhende le plus. Je pars vendredi, & vais à Clérac: je retiendrai votre précepte de me taire. Croyez que rien qu'un manquement d'amitié ne me peut faire changer de résolution que j'ai d'être éternellement à vous, non toujours esclave, mais bien forçaire. Mon tout, aimez-moi; votre bonne grace est l'appui de mon esprit au choc de mon affliction, ne me refusez ce soutien. Bon soir, mon ame; je te baise les pieds un million de fois.

De Nérac, ce 8 Mars, à minuit.

LETTRE VI.

NE vous manderé jamais que prises de villes & forts? En huit jours se sont

Ch. CLXXIV.

rendus à moi, ſaint Méxant & Mailleſaye, & eſperez devant la fin de ce mois que vous oyerez parler de moi (a). *Le roi triomphe, il a fait garoter en priſon le cardinal de* Guiſe, *puis montre ſur la place vingt-quatre heures le préſident de* Neuilli, *& le prevôt des marchands pendus, & le ſecrétaire de Mr. de* Guiſe *& trois autres. La reine ſa mère lui dit, Mon fils, octroyez-moi une requête que je vous veux faire; ſelon ce que ſera, madame; c'eſt que me donniez Mr. de* Némours, *& le prince de* Guiſe; *ils ſont jeunes, ils vous feront un jour ſervice. Je le veux bien, dit-il, madame, je vous donne les corps & en retiendrai les lettres. Il a envoyé à Lyon pour attraper*

(*a*) Cette lettre doit être écrite trois ou quatre jours après l'aſſaſſinat du duc de *Guiſe ;* mais on le trompa ſur l'exécution prétendue du préſident *Neuilli* & de la *Chapelle-Marteau. Henri III* les tint en priſon ; ils méritaient d'être pendus, mais ils ne le furent pas. Il ne faut pas toujours croire ce que les rois écrivent ; ils ont ſouvent de mauvaiſes nouvelles. Cette erreur fut probablement corrigée dans les lettres qui ſuivirent, & que nous n'avons point. Ce *Neuilli* & ce *Marteau* étaient des ligueurs outrés, qui avaient maſſacré beaucoup de réformés & de catholiques attachés au roi dans la journée de *S.-Barthelemi. Roſe*, évêque de Senlis, ce ligueur furieux, ſéduiſit la fille du préſident *Neuilli*, & lui fit un enfant. Jamais on ne vit plus de cruautés & de débauches.

le duc de Mayenne, *l'on ne ſait ce qu'il en eſt réuſſi ; l'on ſe bat à Orléans, & encore plus près d'ici à Poitiers, d'où je ne ſerai demain qu'à ſept lieues. Si le roi le vouloit, je les mettrois d'accord ; je vous plains s'il fait tel tems où vous êtes qu'ici, car il y a dix jours qu'il ne dégèle point. Je n'attends que l'heure d'ouïr dire que l'on aura envoyé étrangler la roine de* Navarre (a) : *cela avec la mort de ſa mère me feroit bien chanter les cantiques de* Siméon. *C'eſt une lettre trop longue pour homme de guerre. Bon ſoir, mon ame, je te baiſe un million de fois ; aimez-moi comme vous en avez ſujet : c'eſt le premier de l'an : le pauvre* Caramburu *eſt borgne, &* Fleurimont *s'en va mourir.*

Ch. CLXXIV.

LETTRE VII.

MON ame, je vous écris de Blois, (b) *où il y a cinq mois que l'on me condam-*

(*a*) C'eſt de ſa femme dont il parle ; elle était liée avec les *Guiſes*, & la reine *Catherine* ſa mère était alors malade à la mort.

(*b*) C'eſt ſûrement ſur la fin d'Avril 1589. Il était alors à Blois avec *Henri III*.

Ch. CLXXIV.

noit hérétique, & indigne de succéder à la couronne, & j'en suis à cette heure le principal pilier. Voyez les œuvres de DIEU *envers ceux qui se sont fiés en lui; car il y avoit rien qui eût tant d'apparence de force qu'un arrêt des États: cependant j'en appellois devant celui qui peut tout; (ainsi font bien d'autres:) qui a revu le procès, & cassé les arrêts des hommes, m'a remis en mon droit, & crois que ce sera aux dépends de mes ennemis; tant mieux pour vous; ceux qui se fient en* DIEU, *il les conserve; & ne sont jamais confus; voilà à quoi vous devriez songer. Je me porte très-bien,* DIEU *merci, vous jurant avec vérité que je n'aime, ni honore rien au monde comme vous; il n'y a rien qui n'y paroisse, & vous garderai fidélité jusqu'au tombeau. Je m'en vais à Boisjeancy, où je crois que vous oyerez bientôt parler de moi, je n'en doute point: d'une autre façon, je fais état de faire venir ma sœur bientôt, résolvez-vous de venir avec elle. Le roi m'a parlé de la dame d'Auvergne; je crois que je lui ferai faire un mauvais saut. Bon jour, mon cœur; je te baise un million de fois: ce 18 Mai; celui qui est lié avec vous d'un lien indissoluble.*

LETTRE VIII.

VOUS entendrez de ce porteur l'heureux ſuccès que Dieu nous a donné au plus furieux combat (a) *qui ſe ſoit donné de cette guerre : il vous dira auſſi comme Mrs. de* Longueville , *de* la Noue *& autres ont triomphé près de Paris. Si le roi uſe de diligence comme j'eſpère , nous verrons bientôt le clocher notre dame de Paris. Je vous écrivis il n'y a que deux jours par* Petit-Jean. DIEU *veuille que cette ſemaine nous faſſions encore quelque choſe d'auſſi ſignalé que l'autre. Mon cœur , aimez-moi toujours comme vôtre , car je vous aime comme mienne : ſur cette vérité je vous baiſe les mains. Adieu , mon ame.*

C'eſt le 20 Mai ; de Boisjeancy.

LETTRE IX.

RENVOYEZ-MOI Briqueſière , *& il s'en retournera avec tout ce qu'il vous*

(*a*) Ce combat eſt celui du 18 Mai 1589 , où le comte de *Châtillon* défit les ligueurs dans une mêlée très-acharnée.

Ch. CLXXIV.

faut, hormis moi. Je suis très fâché, affligé de la perte de mon petit, qui mourut hier; à votre avis ce que serait d'un légitime (a) ! *Il commençait à parler. Je ne sais si c'est par acquit que vous m'avez écrit pour Doisil, c'est pourquoi je fais la réponse que vous verrez sur votre lettre, par celui que je désire qu'il vienne, mandez-m'en votre volonté. Les ennemis sont devant Montégu, où ils seront bien mouillés; car il n'y a couvert à demi-lieue autour. L'assemblée sera achevée dans douze jours. Il m'arriva hier force nouvelles de Blois; je vous envoie un extrait des plus véritables: tout à cet heure me vient d'arriver un homme de Montégu; ils ont fait une très-belle sortie, & tué force ennemis; je mande toutes mes troupes, & espère, si ladite place peut tenir quinze jours, y faire quelques bons coups. Ce que je vous ai mandé ne vouloir mal à personne, est requis pour votre contentement & le mien; je parle à cette heure à vous-même étant mienne. Mon ame, j'ai un ennui étrange de vous voir. Il y a ici un homme qui porte des lettres à ma sœur, du roi d'Écosse; il presse plus que jamais du mariage; il*

(a) C'était un fils qu'il avait eu de *Corisande*.

Ch. CLXXIV.

s'offre à me venir ſervir avec ſix mille hommes à ſes dépends (a) , *& venir lui-même offrir ſon ſervice ; il s'en va infailliblement roi d'Angleterre ; préparez ma ſœur de loin à lui vouloir du bien , lui remontrant l'état auquel nous ſommes , la grandeur de ce prince avec ſa vertu ; je ne lui en écris point , ne lui en parlez que comme diſcourant , qu'il eſt tems de la marier , & qu'il n'y a parti que celui-là : car de nos parens , c'eſt pitié. Adieu , mon cœur ; je te baiſe cent millions de fois : ce d*r*. Décembre.*

(*a*) Voilà une anecdote bien ſingulière , & que tous les hiſtoriens ont ignorée : cela veut dire qu'il ſerait un jour roi d'Angleterre , parce que la reine *Elizabeth* n'avait point d'enfans. C'était ce même roi que *Henri IV* appela toujours depuis *maître Jacques*. Cette lettre doit être de 1588.

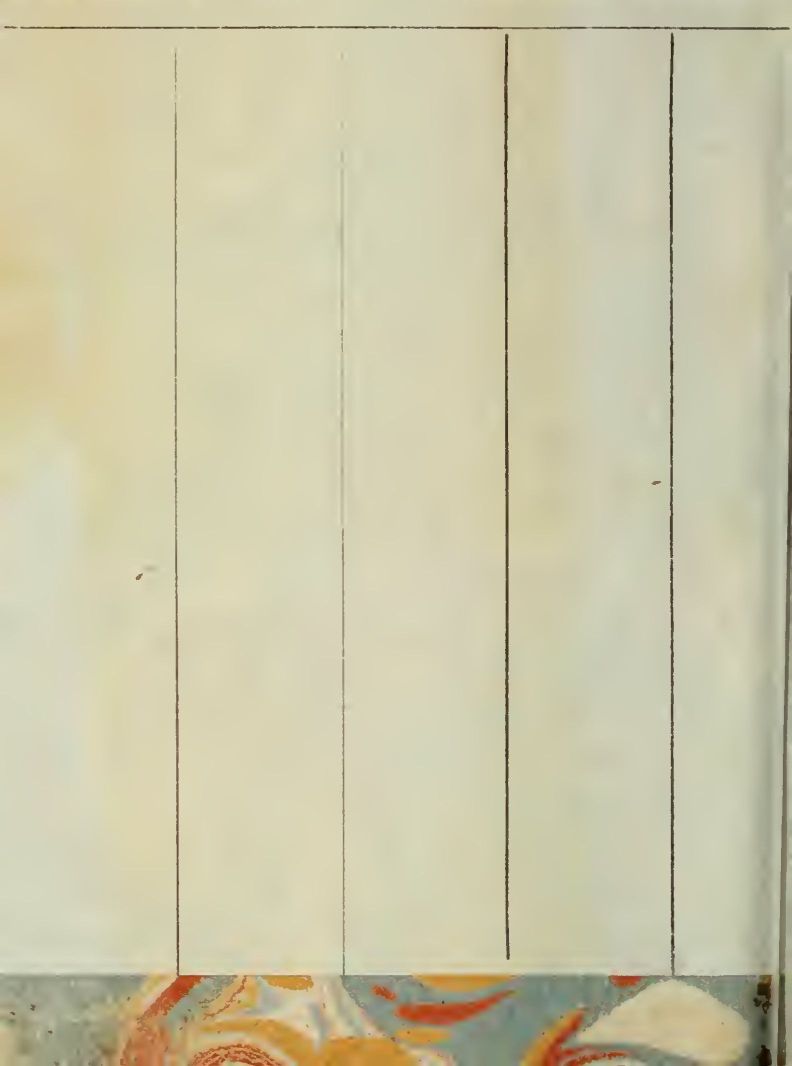
Fin du Tome ſixième.

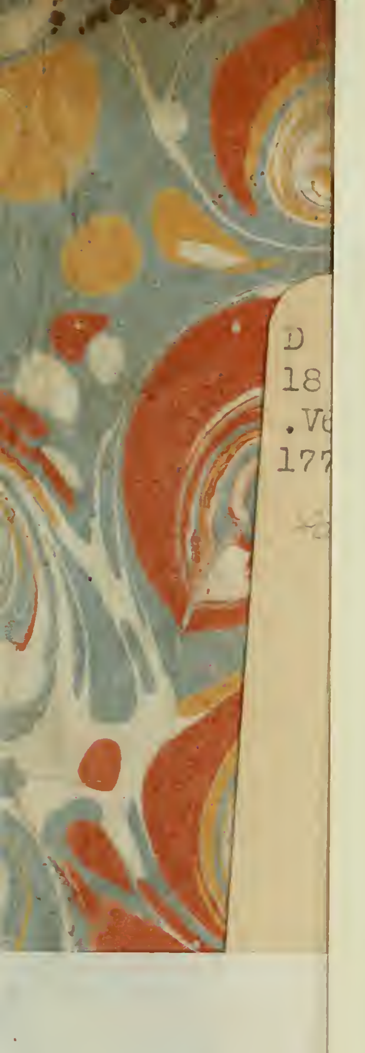
TABLE

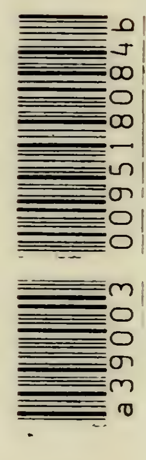
Des Chapitres contenus dans ce volume.

Fin de la Table du Tome VI.








a39003 009518084b

